



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

FLEURS DE L'INDE.

NANCY. — IMPRIMERIE DE VAGNER,
RUE DU MANÈGE, 3.

Note : Promenades d'automne

found in following the author's bibliography at the end of this work.

FLEURS DE L'INDE,

COMPRENANT

LA MORT DE YAZNADATE,

ÉPISODE TIRÉ DE LA RAMAÏDE DE VALMIKI.

TRADUIT EN VERS LATINS ET EN VERS FRANÇAIS

AVEC TEXTE SANSKRIT EN REGARD,

ET PLUSIEURS AUTRES POÉSIES INDOUES :

SUIVIES DE

DEUX CHANTS ARABES

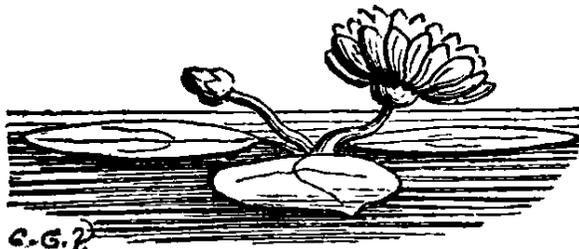
ET DE L'APOLOGUE DU DERVICHE ET DU PETIT CORBEAU.

ON Y A JOINT UNE TROISIÈME ÉDITION DE

L'ORIENTALISME

RENDU CLASSIQUE DANS LA MESURE DE L'UTILE ET DU POSSIBLE.

*Ostro dùm niteant, dùm stillent melle salubri,
Undiquè collectos cur non decerpere flores ?*



NANCY.

N. VAGNER, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DU MANÈGE, 3.

PARIS.

B. DUPRAT, LIBRAIRE DE L'INSTITUT,
RUE DU CLOÎTRE-SAINT-BENOÎT, 7.

1857.

CARPENTIER

Add to Lib.

AC 25
G 8

AVANT-PROPOS.

A l'âge social où nous sommes parvenus, âge où le développement des idées tend à restreindre et amoindrir, sinon à faire disparaître, les distances des lieux et des temps, un intérêt croissant doit s'attacher aux vastes régions qui furent le théâtre des civilisations primitives.

A la différence, en effet, des contrées du Nouveau-Monde, qui n'ont guère à nous livrer que leurs vulgarités présentes, l'Orient nous montre à la fois en perspective les richesses de son présent et celles de son passé. En même temps qu'il s'ouvre à notre commerce, il s'ouvre à nos études. Riche autrefois dans l'ordre de la pensée, et resté possesseur de travaux intellectuels qui précédèrent les nôtres, il n'a

pas à nous offrir pour seuls diamants les diamants de Golconde ; aussi fut-ce une idée juste que celle qui, vers le début de notre siècle, inaugura en Allemagne un savant recueil sous le titre significatif de *Mines de l'Orient*. Les exploiter, ces mines, telle est la tâche actuelle de la race européenne ; et les nations qui en Occident prétendent à la primauté, sont tenues plus que d'autres à remplir cette mission.

Or la France a-t-elle bien conçu, se représente-t-elle avec plénitude, le rôle qui lui échoit sous ce rapport ? — Si elle l'avait compris, elle l'aurait pris. Rien ne prépare à la vigueur des actes comme la clarté des idées.

Un écrit publié pour la première fois il y a quatre ans, a essayé de faire voir nettement de quoi il s'agissait. C'est la brochure intitulée : *l'Orientalisme rendu classique dans la limite de l'utile et du possible* (*).

Depuis ce temps, quoique rien à la surface n'ait paru changer, au fond les choses ne sont plus dans le même état ; la pensée qu'il Y A UN PARTI A PRENDRE a gagné du terrain.

(*) Imprimée en 1854 ; publiée de nouveau en 1855 avec quelques modifications et un supplément.

Faut-il maintenant, après deux éditions, en publier une troisième? — Oui; car, ainsi que l'a dit plaisamment un observateur très-fin, « la plus puissante des figures de rhétorique, c'est *la répétition*. »

Mais à présent, que l'éveil, donné aux esprits sur ce chapitre, a fait surgir des sympathies intelligentes déjà nombreuses, ce ne serait plus assez que de reproduire le plaidoyer seul. L'exposition et la polémique ont leur temps, la réalisation a le sien. Réaliser, même en abrégé, même par *specimen*, n'est jamais une chose indifférente. Toutes les fois que l'on peut, d'un nouveau principe qu'on enseigne, présenter quelques applications raisonnables, il y a un grand pas de fait. C'est par les exemples admissibles que se confirment les théories saines.

En réimprimant donc le petit écrit qui est devenu en quelque sorte le manifeste de la cause orientaliste, il convient d'en appuyer les arguments par les meilleures sortes de pièces probantes, c'est-à-dire par la traduction d'un petit nombre de morceaux choisis, propres à faire sentir, mieux que d'ordinaire on ne le sent, ce que contiennent de remarquable les littératures orientales, et à populariser par conséquent le désir de leur diffusion. Il est bon surtout d'exhiber, en manière d'échantillon, l'un

des textes au moins ; celui , par exemple , du morceau dont les sublimes délicatesses de sentiment feraient peut-être contester le plus l'antique réalité.

Et s'il y a, pour publier ainsi l'original, certaines difficultés matérielles à vaincre, peu importe : voici le cas d'employer les moyens, non encore usités en France, mais déjà clairement indiqués, par lesquels il est possible d'opérer la vulgarisation du sanscrit (*).

Ce n'est point, en effet, des arguments seuls,

(*) En France, l'idée première en fut émise, et même réalisée, par MM. de Chézy et Burnouf père, et leur système, sans être parfait, était déjà fort bon ; mais les Allemands et les Anglais proposèrent une foule d'autres méthodes, dont aucune n'avait tout ce qu'il faut pour obtenir l'assentiment général, et dont les dernières ne valent pas même les premières, car celle de Brockhaus, par exemple, est loin de mériter préférence sur celle de Bopp. Au milieu donc de l'anarchie qui règne, il importait de rapprocher, comparer, discuter tous ces divers essais de vulgarisation ; de montrer ce qui manque à chacun ; de les rectifier, de les compléter ; et d'arriver ainsi (beaucoup par voie d'éclectisme, un peu par voie d'invention) à pouvoir essayer de présenter une méthode acceptable pour toute l'Europe : — moyen puissant, destiné non point à exclure l'emploi du dévanagari, mais à lui servir d'auxiliaire, mais à le remplacer provisoirement auprès de ceux qu'il effarouche ; moyen, par conséquent, dont l'adoption ferait faire des pas énormes à la diffusion de la belle langue brahmanique. — Ça été l'objet d'un mémoire intitulé : *Des Alphabets européens appliqués au sanscrit* ; travail que sa nature rendait nécessaire, et auquel les circonstances actuelles donnent une double opportunité, mais que le *Journal asiatique*, pressé qu'il est probablement par l'abondance des matières, n'a pu encore insérer.

arme insuffisante, qu'il faut attendre la victoire sur cette force d'inertie qui règne ordinairement, plus ou moins, dans les régions même les plus savantes, tant que les hommes d'initiative n'ont pas frayé la route, — vainement signalée jusqu'alors, soit par eux, soit avant eux. — Pour triompher de l'entêtement répulsif, le pouvoir de la Raison ne suffit pas : il a toujours fallu celui du Fait. — Devant les gens qui nient le mouvement, discuter sert à peu de chose : il faut marcher.

Ainsi a pensé la province qui a pris en main le drapeau de la conquête intellectuelle de l'Asie. De son sein était partie la pensée de rendre classique l'orientalisme : de son sein sera sorti le premier acte qui aura montré, tant bien que mal, comment la chose était possible. Conception, exécution s'enchaînaient ; la seconde suivait la première. Que les instruments parussent manquer ; qu'ils n'existassent pas même à l'imprimerie impériale, grand atelier de la nation (*) : — on ne s'est point arrêté en présence d'un

(*) On y trouverait bien, il est vrai, les caractères européenisés qui furent gravés au temps de M. de Chézy ; mais ils ne consistent qu'en un corps de petites majuscules ; et d'ailleurs ils appartiennent à un système de transcription qui, tout excellent qu'il est en majeure partie, laisse encore plusieurs choses à désirer.

léger obstacle... qui ne décourageait que les faibles. Ce que la capitale de la France ne fournissait pas, un simple foyer de vitalité secondaire, une cité dépouillée de sa couronne, l'ancienne capitale de la Lorraine, l'aura fourni.

Quand l'époque est venue, non pas d'une révolution (le mot serait impropre), mais d'une grande, douce et salutaire ÉVOLUTION : heureux encore, n'importe dans quel rang, les pays ou les villes qui savent payer à propos leur modeste tribut, — et qui peuvent, en apportant, au moment décisif, leur grain de sable dans la balance,

Du vrai, du bon, du beau, servir les intérêts ;
Donner prépondérance au plateau du progrès.

TABLE.

	Pages.
Avant-propos.....	v
Table.....	xi
POÉSIES INDOUES	1
Avertissement sur les poésies indoues du présent volume.....	5
Notes relatives à cet avertissement.....	8
Tableau ou clef pour la lecture du texte sanscrit.....	11
LA MORT DE YAZNADATE	23
Avis sur le sanscrit.....	24
Avis sur le français.....	26
<i>Jazinadatti nex</i> , etc.....	27
Notes de la Mort de Yaznadate.....	73
1° Sur le texte sanscrit.....	75
2° Sur la version latine.....	90
3° Sur la version française.....	96
MORCEAUX INDOUS SECONDAIRES	133
Eclaircissement préliminaire.....	135
Candigna et Capila.....	157
Maximes tirées des <i>Courals</i>	151
Notes.....	172

TABLE.

XII

POÉSIES ARABES.....	173
Avis.....	175
ELOGE FUNÈBRE DE SAHID.....	179
LAI DE VENGEANCE DE KAÏS BEN EL-KHATIM.....	185
Notes.....	188
LE DERVICHE ET LE PETIT CORBEAU.....	193
Notes sur cet apologue ture.....	209
L'ORIENTALISME RENDU CLASSIQUE (3 ^e édition).....	213
Notes.....	237
Supplément.....	241
ÉPILOGUE.....	263



POÉSIES INDOUES

(SANSKRITES ET TAMOULES).



AVERTISSEMENT

SUR LES POÉSIES INDOUES PLACÉES DANS CE VOLUME.



Une fois la résolution prise de mettre à la portée des gens du monde quelques fragments de poésie indoue, — un surtout qui fixât fortement l'attention, — la première chose à faire était d'en publier le texte, afin de bien placer hors de doute l'existence des pensées traduites.

C'était, disons-nous, de le publier, et cela d'une manière efficace. Par conséquent point en caractères dévanagaris ni bengalis, — écritures dont l'aspect seul aurait détourné de tout examen soit les femmes, soit les jeunes gens ; — mais en caractères européens, qui pussent rendre praticable PRESQUE SUR LE CHAMP une lecture suffisamment approximative (*).

Puis, il convenait d'en donner deux traductions, — l'une en français, l'autre en latin, — toutes deux en vers. D'une part, le langage poétique était ici nécessaire, pour la fidélité du genre ; de l'autre, en

(*) Presque sur le champ, disons-nous ; car, au moyen du tableau ci-après, parvenir matériellement à lire est l'affaire de trois petits quarts d'heure d'étude et d'exercice.

empruntant l'idiôme de deux nations différentes, on se procurait une double ressource, un double moyen interprétatif. Comme chacune des deux langues a ses avantages propres ; comme chacune possède des tournures et des expressions dont sa rivale est dépourvue : on pouvait espérer ainsi d'approcher du résultat cherché, c'est-à-dire de produire sur l'esprit des lecteurs occidentaux un effet aussi analogue que possible à celui de l'œuvre gangétique.

Maintenant, quel morceau y avait-il lieu de présenter pour type ?

Rien n'empêchait de prendre une scène de Sacontala ; de cette belle conception dialoguée, intermédiaire entre l'idylle et la tragédie, dont Goëthe disait encore en octobre 1830 , avec un enthousiasme demeuré juvénile :

« Cet ouvrage, plein d'un charme indéfinissable,
« m'entraîna jadis irrésistiblement ; il a fait époque
« dans ma vie. Le poète nous y apparaît à la hau-
« teur de sa mission ; digne représentant d'une na-
« tion chez qui les mœurs, pour être restées plus
« près de la nature, n'en avaient que plus d'élé-
« gance et de fraîcheur ; où la morale brillait de
« toute sa pureté, où l'homme avait une digne atti-
« tude, où la Divinité était révérée avec un amour
« noble et sincère. Le beau drame de Sacontala
« resplendit parmi les admirables étoiles qui ren-
« dent mes nuits préférables à la clarté du jour. »

Sans contredit le choix aurait été fort bon. La

littérature sanscrite n'eût assurément pas perdu à se trouver jugée d'après des fragments empruntés au Racine du théâtre indou.

Toutefois, quelque pur que fût resté le goût à l'époque où vivait Calidasa, — sous ce règne de Vicramaditya qui fut le siècle d'Auguste de l'Inde classique, — ne vaut-il pas mieux, remontant plus haut, chercher une œuvre plus antique? choisir une production de l'âge reculé qui touchait aux temps héroïques? un de ces ouvrages, antérieurs à l'histoire, qui, fussent-ils par hasard déjà délicats et parfaits, n'en ont pas moins la précieuse simplicité de style, inimitable sceau de leur vieille date et de leur nature vraiment primitive!

A tout prendre, le génie épique est le point culminant des facultés imaginatives de l'homme, et c'est dans les poèmes héroïques que s'est manifestée, chez tous les peuples, la plus haute efflorescence de l'art. Que si cela est vrai même des épopées tardives, inspirées par l'admiration seule et par le besoin d'imiter, — hommage est dû, à plus forte raison, aux colossales productions qui naquirent spontanément dans des siècles naïfs encore, où le merveilleux qui les remplit et les anime était demeuré un objet de croyance.

Aussi est-ce à ces grands et magnifiques ouvrages, aux épopées de tous les temps, qu'appartiennent les plus belles choses qui soient restées dans la mémoire des nations. Y a-t-il, en définitive, rien qui prenne rang, par exemple, au-dessus des adieux d'Hector

et d'Andromaque, ou de la scène de Priam aux pieds d'Achille? — au-dessus du tableau du sac et de l'incendie de Troie? ou du désespoir de Didon? ou de la mort de Nisus et d'Euryale? — au-dessus, dirons-nous surtout, du baptême de Clorinde?

Eh bien, à côté de telles richesses, — fleurons de l'Iliade, de l'Enéïde et de la Jérusalem délivrée, — s'il pouvait en être placé d'autres.., où les aller chercher plus naturellement que dans la Râmaïde, cette doyenne des épopées? — En regard des bijoux d'élite tirés des trésors d'Homère, de Virgile et du Tasse, veut-on essayer de poser une perle de l'Inde qui soit capable de supporter un tel voisinage..? ce n'est pas trop que de faire appel à l'écrin du vieux Valmiki (1).

Nous allons donc demander au vénérable patriarche des bardes du Gange sa MORT DE YAZNADATE : ravissant épisode déjà mis en lumière avec tant de soin par l'excellent Chézy ; par ce savant aimable et regretté, dont le cœur, éminemment sensible, devait en effet s'y complaire. Si M. de Chézy dépensa là sa peine et son labeur, en s'arrêtant sur chaque mot, — comment ne l'eût-il pas fait, avec bonheur, avec délice, pour éclaircir un morceau pareil? un morceau qui lui présentait réunis tous les sentiments nobles et doux ! tout ce qui élève ou qui épure ! tout ce qui touche ou qui agrandit l'âme !

Nous n'émettrons, nous, aucun jugement sur le

rang, sur la valeur relative du sujet, tel que l'a conçu et traité la muse indienne. Quand les lecteurs l'auront étudié; quand, à la suite de leur étude, ils l'auront comparé avec ce qu'ils peuvent avoir eu occasion, dans leur vie, de connaître de plus admirable : ils lui assigneront à leur gré sa place.

Dans tous les cas, il est une classe d'hommes auprès de qui, du moins, la chose ne pourra guère passer inaperçue : c'est l'honnête phalange des professeurs sérieux de rhétorique ou d'humanités; ces hommes chargés d'en arriver, par la culture des lettres, à inculquer à la génération nouvelle l'amour réuni du bien et du beau, et qui doivent ne regarder comme réel le progrès du savoir de leurs élèves que s'il coïncide chez ceux-ci avec le progrès du bon sens et du goût. Ce que le juge contemporain de la littérature latine, l'antique précurseur de La Harpe, pensait de la lecture du grand orateur romain, peut-être le penseront-ils de la lecture du grand épique sanscrit. Peut-être, — en conseillant aussi à tel ou tel jeune homme studieux, déjà sorti de dessous leur discipline, d'examiner, pour savoir à quel point il a profité, le degré d'attrait qu'il se sent pour un modèle classique et pur, — appliqueront-ils à Valmiki le mot de Quintilien sur Cicéron, et diront-ils : *Ille se profecisse sciat cui VALMICIUS valdè placebit* (2).



NOTES.

(1). A l'écrin du vieux Valmiki *).

Nous n'adoptons pas, on le voit, le système des hypercritiques qui regardent comme un personnage imaginaire, simple nom collectif d'une école de bardes épiques, ce grand poète, dont le rôle, ayant à peu près correspondu à celui d'Homère, a naturellement donné lieu aux mêmes conjectures.

Chez les Grecs, tout en faisant la part aux rhapsodes, et même en la leur faisant très-large, on ne saurait méconnaître qu'un chanteur principal, resté connu sous le sobriquet de l'AVEUGLE (*Öμνηος*), a non seulement cousu ensemble, mais perfectionné, mais rendu plus sérieux leurs essais, et conduit à la grandeur et à l'unité leurs idées, jusque là décousues. L'Iliade surtout porte avec elle ce témoignage, et l'on sent que la main du génie a passé par là.

Eh bien, ce serait abuser du scepticisme que de révoquer en doute chez les Aryans sanscrits le même phénomène **); que de se

*) *Valmiki* ou *Valmiqui*, comme on voudra; mais nous n'avons garde d'écrire pharisaïquement *Vālmiki*. Une orthographe si fidèle étonnerait des yeux européens; or il faut avoir soin de ne donner rien d'étrange à la figure d'un personnage justement célèbre, qui mérite de voir son nom francisé tout-à-fait.

Quant à sa grande et belle œuvre, nous agissons de même: nous l'appelons *la Rāmāide*. Encore tient-il à peu de chose que dans ce mot nous ne supprimions le circonflexe, quoique là il ne choque point. — Si l'on pense qu'en disant tout simplement *la Ramaïde*, on rende le nom plus courant et que ce soit le moyen de se jeter en plein dans les habitudes du gallicisme, nous n'y mettons aucun empêchement; notre indulgence est d'avance acquise aux gens qui voudront remplacer l'*a* long par un *a* ordinaire. Car (tant qu'on ne dépassera pas certaines bornes et qu'on évitera l'excès) plus on adoptera tout ce qui vulgarise, mieux on fera.

***) Si l'on tenait à ne pas altérer le nom asiatique, on dirait les *Aryas*; mais nous acceptons la transformation qu'a subie le mot pour s'euphémiser, et nous appelons tout bonnement Aryans ou Aryens les peuples dont les migrations, soit vers l'Europe, soit vers l'Inde, ont eu pour point de départ le plateau de l'Arie.

refuser à voir derrière le chef-d'œuvre de l'Inde antique, — derrière son *epopea stupenda*, comme parle Gorrésio, — la présence d'une grande personnalité.

Passe pour le VYASA du *Mahābhārata* ; car cet immense poème cyclique, outre qu'il a peu d'unité, paraît vraiment, par son étendue, aller au delà des forces d'un individu quelconque. On conçoit donc que la tâche de l'homme qui nous l'a légué (du *Vyasa*, du compilateur) ait pu être moins celle d'un vrai poète, — ποιητής (faiseur), *dichter*, *trovatore*, etc., — que d'un metteur en ordre, ou tout au plus d'un correcteur ou polisseur. Mais rien n'indique pareille chose pour le *Rāmāyana*, où le nombre des vers est infiniment moindre, et où l'action, — bien que ralentie par l'insertion trop fréquente de légendes, auxquelles les auditeurs indous attachaient du prix, — marche cependant vers un but à peu près un ; de manière à sortir du cyclisme, et à constituer nettement, quoique avec un peu de latitude, la véritable épopée.

Il est aisé même, pourrions-nous dire, de reconnaître encore, d'avec le tissu propre de Valmiki, les éléments primitifs étrangers qu'il y a fait entrer. Moins bien liés, et d'une moralité moins haute, ils ne sont pas seulement antérieurs à son œuvre ; ils y sont inférieurs aussi. Tout ce qui vient de son travail, à lui, est plus beau, plus élevé, plus pur, et en outre plus concordant. Valmiki est certes, là-dedans, autre chose que le maître d'une escouade de maçons, ou qu'un badigeonneur en chef : à plus juste titre même qu'Homère (car son individualité perce peut-être comme plus puissante), il est bien l'ARCHITECTE homme de génie, véritable auteur de l'édifice. Les traditions ont donc eu raison de le lui attribuer tout entier, et d'appeler cet impérissable monument *Rāmāyanam vālmīkyam*, c'est-à-dire *Ramaïs valmiciana*, la Rāmaïde valmicienne.

(2). *Cui Valmicius valdè placebit.*

Aucun des anciens poèmes, fût-ce des plus célèbres, n'est arrivé jusqu'aux temps modernes avec une entière uniformité dans les manuscrits ; pas plus la Rāmaïde que les autres chefs-d'œuvre de l'Antiquité. Sur la manière donc de fixer le texte de Valmiki, il

devait y avoir plusieurs systèmes. On en connaît deux principaux : d'une part, la leçon qui prévaut dans le nord de l'Indoustan et qu'ont préférée Schlégel et Lassen ; la leçon vulgate, dite « des » commentateurs, » titre dont Gorrésio conteste la justesse ; — de l'autre, celle des Bengalais, que le docte éditeur sarde appelle *la recensione gaudana*, et qu'il a adoptée pour base de son magnifique travail.

Décider *ex professo* entre de pareilles autorités, appartiendrait à un tribunal d'une compétence plus qu'ordinaire. Par bonheur, rien n'oblige à y siéger les auteurs de livres usuels et terre-à-terre comme celui-ci, qui n'appartient point au domaine de la haute science, et dont le but, tout pratique, est simplement d'amener sous les yeux et sous la main du public, trop étranger à la chose, certains trésors ignorés.

Mais, sans prononcer d'aucune manière sur la question de supériorité GÉNÉRALE entre les deux grandes révisions du *Râmâyana*, notre choix, quant au cas particulier, ne saurait être douteux. Outre qu'en adoptant la version septentrionale (comme ont fait les introducteurs du sanscrit en Europe), nous mettions tout lecteur à portée de partager l'avantage dont nous avons joui nous-mêmes, c'est-à-dire de profiter, s'il le veut, des travaux détaillés du bon Chézy, lequel a pris la peine de faire là-dessus ce qu'on appelle en style d'écolier les *parties des mots* ; — outre cela, disons-nous, une considération décisive de préférence, c'est qu'ici, dans quatre ou cinq passages, le texte de l'école bengalaise ne fournit qu'un sens pâle et vulgaire ; un sens qui, plus insignifiant, moins délicat, moins élevé que l'autre, fait disparaître la fleur de la pensée valmicienne, toujours si aisée à reconnaître par sa noblesse. On peut très-bien ne point s'astreindre à suivre les routes frayées ; mais si l'on fait tant que de prendre des sentiers nouveaux, il ne faut pas que ce soit pour y perdre.



TABLEAU

SUFFISANT POUR RENDRE POSSIBLE LA LECTURE MATÉRIELLE DU TEXTE.

Signes graphiques adoptés.	Caractères dévanagari correspondants.	Manière de prononcer.
	Consonnes.	
<i>b</i>	ब	<i>B</i> ordinaire français.
<i>ḅ</i>	भ	Le <i>ḅ</i> est un <i>b</i> aspiré. <i>B'a</i> , qui équivaut à <i>bha</i> , se prononce à peu près <i>bva</i> . (Tout comme le <i>p'a</i> , espèce de <i>pha</i> , s'articule <i>pfa</i> , ou peu s'en faut).
<i>ç</i>	श	Un <i>s</i> plutôt soufflé que sifflé, pour lequel la langue s'en va toucher les dents du haut. Quelque chose dans le genre du <i>z</i> espagnol.
<i>é</i>	च	Le <i>c</i> doux des Italiens ; c'est-à-dire à peu près le son français de <i>tch</i> , comme dans « <i>Ruth chez Booz.</i> »
<i>ë</i>	छ	Même lettre, mais aspirée : <i>tchh</i> .
<i>d</i>	द	Le <i>d</i> français.

Signes graphiques adoptés.	Caractères dévanagari correspondants.	Manière de prononcer.
	Consonnes.	
<i>d</i>	ध	Un <i>d</i> emphatique : <i>dh</i> .
<i>ḍ</i>	ड	Un <i>d</i> venant du cerveau.
<i>d̥</i>	ढ	Le même <i>d</i> cérébral, auquel s'ajoute de l'aspiration ou de l'emphase.
<i>g</i>	ग	<i>G</i> dur ordinaire (de <i>ga</i> , <i>go</i> , <i>gu</i>), et cela même devant <i>e</i> ou <i>i</i> . Ainsi, pour <i>girâ</i> , prononcez à la façon dont les Français articulent <i>quirâ</i> .
<i>g̃</i>	घ	<i>G</i> aspiré, <i>gh</i> ; le <i>g'ain</i> arabe.
<i>h</i>	ह	<i>H</i> , l'aspiration ordinaire.
<i>j</i>	ज	<i>J</i> des Anglais ou <i>g</i> doux des Italiens, c'est-à-dire notre <i>dj</i> ; comme dans « Conrad jeune encore. »
<i>j̣</i>	झ	La même articulation, mais aspirée : <i>djh</i> .
<i>k</i>	क	<i>C</i> dur ou <i>K</i> .

Signes graphiques adoptés.	Caractères de-vanagaris correspondants.	Manière de prononcer.
Consonnes.		
<i>k</i>	ख	Un <i>k</i> aspiré ; la <i>jota</i> espagnole : le <i>ch</i> allemand de <i>buch</i> et de <i>nachbar</i> .
<i>l</i>	ल	<i>L</i> ordinaire.
<i>l, l'</i>	, ' ,	Voir ci-après aux voyelles.
<i>m</i>	म	<i>M</i> ordinaire.
<i>ṁ</i>	Anouswara.	Voir à la fin du tableau, aux signes orthographiques.
<i>ṅ</i>	Idem.	
<i>n</i>	न	<i>N</i> ordinaire.
<i>n̄</i>	ञ	Un <i>n</i> suivi de la consonne <i>yé</i> ; c'est-à-dire le <i>n̄</i> des Espagnols, le <i>nh</i> des Portugais ; notre <i>gn</i> dans <i>agneau</i> ou dans <i>règne</i> .
<i>n̄</i>	ण	Un <i>n</i> venant du cerveau.
<i>ṅ</i>	ङ	Le son du premier des deux <i>γ</i> grecs dans le mot <i>ἄγγελος</i> ; c'est-à-dire l'espèce de nasale gutturale qui se trouve à peu près figurée par les deux lettres <i>NG</i> dans les mots français <i>rang, sang</i> ; mieux encore dans le mot allemand <i>gesang</i> ou dans le mot anglais <i>song</i> .
<i>p</i>	प	<i>P</i> ordinaire.

Signes graphiques adoptés.	Caractères dévanagaris correspondants.	Manière de prononcer.
<i>Consonnes.</i>		
<i>p'</i>	फ	<i>P</i> aspiré ; <i>ph</i> si l'on veut, mais non pas simplement <i>f</i> (1). Le mot <i>palam</i> sonne presque <i>pfalam</i> (avec finale nasalisée comme dans <i>Adam</i>).
<i>r</i>	र	<i>R</i> français.
<i>r</i> <i>r̂</i>	ॠ	Voir ci-après aux voyelles.
<i>s</i>	स	<i>S</i> ordinaire. Suivre la règle espagnole, c'est-à-dire conserver toujours à cette sifflante sa pureté, et ne l'adoucir jamais en façon de <i>z</i> .
<i>ś</i>	ष	<i>Sh</i> anglais, <i>sch</i> allemand, <i>ch</i> français (2).
<i>t</i>	त	<i>T</i> ordinaire.
<i>t</i>	थ	<i>T</i> aspiré, mais non pas sifflant à la façon du <i>th</i> des Anglais ou du <i>θ</i> des Grecs modernes. C'est simplement une sorte de <i>t</i> emphatique.
<i>t</i>	ठ	Un <i>t</i> qui part du cerveau.

(1) Du *p* aspiré (c'est-à-dire suivi d'un souffle) jusqu'à l'*f* véritable, il y a une distance à franchir, pour laquelle le *pva* ou *pfa* sert de moyen naturel de transition. Ainsi, les Allemands, par leur mot *pfeiffer*, nous montrent la liaison de l'italien *pifero* et du français *fièvre*.

(2) Ce n'est pas que ce *ch* n'ait en outre, dans l'Inde, quelque chose de particulier ; mais nous pouvons très-bien faire abstraction de la nuance dont il s'agit, laquelle importe peu.

Signes graphiques adoptés.	Caractères dévanagari correspondants.	Manière de prononcer.
t	ठ	Le même <i>t</i> cérébral, mais devenu emphatique ou explosif.
v ou w	व	Au commencement des mots ou à la suite d'une voyelle, c'est le <i>v</i> français; après une consonne, c'est le <i>w</i> anglais, c'est-à-dire un <i>oué</i> et non plus un <i>v</i> . Ainsi dans <i>êva</i> , nous rendons la consonne sanscrite par un <i>v</i> , car telle est là sa valeur française; tandis que dans <i>twam</i> , nous l'exprimons à l'anglaise par <i>w</i> , attendu qu'il faut prononcer <i>touam</i> . — L'oreille suffirait pour indiquer cela.
x	झ	<i>X</i> aspiré, c'est-à-dire <i>kch</i> , comme dans la rencontre des mots « le <i>duc Charles</i> . » On pourrait aussi rendre la même lettre sanscrite par <i>Kś</i> , et il est indifférent d'écrire <i>Kśatra</i> ou <i>Āatra</i> (1).

(1) A la rigueur il n'est pas bien sûr qu'en sanscrit cette lettre double fût toujours aspirée. Lorsqu'au lieu d'être radicale, elle se formait par la rencontre de deux éléments, et que ces éléments étaient *ténus*, elle devait n'équivaloir qu'à un *x* ordinaire. Libre donc aux savants de tenir compte de cette différence. — Mais ici, comme dans tout le cours du présent volume, dont le caractère est uniquement littéraire et moral, nous ne faisons point de science, nous n'en admettons que l'indispensable. Nous courons au plus pressé : A LA VULGARISATION. — Quand une fois la vérité sera connue en gros, il surgira une génération de gens experts, pour professer les détails.

Signes graphiques adoptés.	Caractères dévanagari correspondants.	Manière de prononcer.
Consonnes.		
<i>y</i>	य	Le <i>yod</i> hébreu, le <i>jod</i> allemand; le <i>yé</i> consonne qui se trouve dans les mots <i>yatagan</i> , <i>bayadère</i> , apporter de bon café du <i>Yémen</i> , etc.
Voyelles simples.		
<i>a</i>	अ	A bref français. Ex. <i>natte</i> .
<i>â</i>	आ	Â long. Ex. <i>blâme</i> .
<i>i</i>	इ	I bref français. Ex. <i>canif</i> .
<i>î</i>	ई	I long. Ex. <i>empire</i> .
<i>u</i>	उ	Ou bref. Ex. <i>j'écoute</i> .
<i>û</i>	ऊ	Ou long. Ex. <i>j'entoure</i> .
<i>r</i>	ऋ	<i>Ri</i> bref, d'une espèce particulière(1).

(1) Cette lettre et les trois suivantes sont quelque chose de bien extraordinaire. Comment *ri* et *li* peuvent-ils passer pour des voyelles? — Peu importe. Ainsi le veulent les Sanscrits, et force nous est de tenir compte de leur idée. Ils prétendent apercevoir une notable différence entre ces sons, réputés vocaux, et les émissions syllabiques formées par la réunion des consonnes *r* ou *l* avec la voyelle *i*, soit brève, soit longue : — nous sommes obligés là-dessus de nous en rapporter à eux.

Signes graphiques adoptés.	Caractères dévanagari correspondants.	Manière de prononcer.
	Voyelles simples.	
î	इ	La même voyelle, mais allongée.
i	इ	Li bref d'un certain genre.
i	इ	Le même son, mais allongé.
	Voyelles composées (1).	
e, é ou é (2)	ए	E , toujours plein et toujours long. Ex. <i>curé, blémir.</i>

(1) Le sanscrit regarde l'e comme composé d'a et d'i, et l'o comme formé d'a et d'u. Seuls parmi les peuples d'Europe, les Français se sont placés au même point de vue; ils prononcent *j'ai* comme *je*, et *vautre* comme *vôtre*.

(2) Ces trois orthographes, que nous avons concurremment employées selon les circonstances et d'après les habitudes de l'œil français, ne sont point destinées ici à marquer des nuances différentes. L'E sanscrit est homogène : toujours plein et toujours long. Une fois qu'on en est bien averti, peu importe le signe dont nous nous servirions pour exprimer ce son constant; un e sans accents pourrait y suffire. Mais des accents étant adoptés, il sied d'employer, pour l'e sanscrit, l'e circonflexe (é), au moins dans le corps des mots. — Quant aux finales, comme le circonflexe y est inusité en français, et que l'on n'écrit pas *Chloé*, mais *Chloé*, nous pouvons là placer l'accent aigu. Cela n'aura point d'inconvénient; car, à la fin des mots, l'é aigu est toujours vraiment fermé, vraiment long, tandis que dans les syllabes initiales ou médiales, il n'est souvent que soutenu et non fermé; souvent, disons-nous, il y reste bref, et l'accent (qu'on lui donne improprement alors) n'a pour but que de le distinguer d'avec un e muet. Dans *pénétré*, par exemple, il n'y a d'é véritablement fermé que le troisième. Ce dernier seul est appuyé, ce dernier seul est long.

Signes graphiques adoptés.	Caractères dévanagris correspondants.	Manière de prononcer.
<p>• ó ou <i>au</i> (1).</p>	<p>Voyelles composées. ओ</p>	<p><i>Au</i> français ou <i>ó</i> long. Ex. <i>royaume, apôtre.</i></p>
<p><i>ei</i></p>	<p>Diphthongues. ऐ</p>	<p><i>Ei</i> des Italiens dans <i>sei</i>, des Allemands dans <i>breit</i>; <i>ey</i> des Espagnols dans <i>el rey</i>. C'est en français l'<i>ey</i> de <i>Nancéyen</i>, ou l'<i>ay</i> d'<i>essayer</i> (2).</p>
<p><i>áu</i></p>	<p>औ</p>	<p><i>Au</i> des Allemands dans <i>laut</i>, des Italiens dans <i>augello</i>, des Espagnols dans <i>gaucho</i>; c'est-à-dire le son produit en français par les syllabes <i>a-ou</i> réunies; par exemple dans les mots « il demeure à <i>Ouessant</i>, il y fabrique de <i>la^oouate</i>. »</p>

SIGNES ORTHOGRAPHIQUES SANSKRITS.

॥ ः Le *visarga*; sorte de légère aspiration finale, qui peut se changer en diverses lettres, et qui représente sur-

(1) Nous avons mis *ó* dans le corps des termes, et n'avons laissé *au* (pour *ó*) qu'aux points de suture des mots qui se sont vraiment rencontrés. Exemple : *Jagrâhaupaplavagatam* (par *au*), vu que *jagrâha* et *upaplavagatam* existaient chacun dans la phrase, où ils ne se sont soudés qu'à cause de la rencontre; tandis que nous donnons l'*ó* à *nagó*, et même à *Vasavópamam*, car, tout composé qu'est ce dernier terme, c'est devenu un seul mot cependant.

(2) Quelques orientalistes rendent cette diphthongue par *ai*, au lieu d'*ei*, mais à tort; car en sanscrit, *ai* fait *é*, comme en français.

tout une sorte d's virtuel ou latent. Ici le lecteur est maître ou de ne pas prononcer ce signe orthographique, ou de l'articuler comme un s. En rencontrant, par exemple, le mot *Daçaraṭas*, il pourra dire, à son gré, *Daçarathas*, ou *Daçaratha*. L'erreur, s'il en existe, ne sera pas assez grande pour qu'il y ait inconvénient.

m

L'*anouswaram*, signe qui remplace les diverses nasales, et qui tient surtout lieu de l'*m* sourd. Nous l'emploierons, 1^o dans le milieu des mots avant les labiales *b*, *p* etc. 2^o dans les finales, soit neutres soit accusatives, où l'*m* figure comme en latin.

ñ

Idem.

Autre représentation de l'*anouswaram*, pour certains cas où il n'a rien de labial. Brokhaus propose d'user de cet *ñ* devant l'aspirée, les sifflantes et les demi-voyelles (1). Avant les lettres non labiales, mais classées (*vargîyâs*), nous laissons subsister la nasale propre de chaque ordre (2).

(1) Ce que les grammairiens sanscrits appellent ainsi, ce sont les quatre consonnes *ya*, *ra*, *la*, *va*. Ils leur donnent le nom de semi-voyelles parce qu'ils les regardent comme cousines des voyelles *i*, *ri*, *li*, *u* (ou).

(2) C'est-à-savoir, devant les dentales, l'*n* ordinaire; devant les cérébrales, l'*n* sous-ponctué ou *n* de tête; devant les palatales, l'*n* circonflexe (le *gn* français d'agneau); et devant les gutturales, notre gamma pointé, autrement nommé le *nga*.

’
S Equivalent de notre apostrophe. Seulement tandis qu’elle indique chez nous une apocope (suppression finale), le signe sanscrit indique une suppression initiale, une procope. Mais la chose n’offre rien d’étonnant ; elle avait lieu ainsi chez les Latins : *bonum’st* pour *bonum est*.

Au reste, tout ceci est expliqué, commenté et rendu clair pour le premier venu, dans le mémoire dont nous avons parlé (1) ; travail terminé depuis plus de deux ans, mais dont l’insertion au *Journal asiatique* n’a pas encore eu lieu (2).

(1) *Des alphabets européens appliqués au sanscrit.*

(2) Quoique n’y attachant aucune importance personnelle, l’auteur eût peut-être bien fait de le faire imprimer à part, puisque des esprits éminents, dont le vaste savoir se prête difficilement à comprendre les besoins de l’ignorance, apportent de tels délais à s’occuper de ces questions trop modestes, qui n’intéressent, il est vrai, que le gros public des étudiants. Avec le système de ne donner place qu’à des labeurs de premier ordre, sans s’inquiéter des travaux qui tendent à vulgariser les résultats acquis, — on laisse d’autres nations, moins fières et plus pratiques, prendre tout doucement l’avance sur la nation française. — Il n’y a déjà, dans ce genre, que trop de chemin de fait.

Un aphorisme médical, très-connu, dit qu’on ne vit pas « de ce qu’on mange, » mais « de ce qu’on digère ; » et rien de plus vrai, car l’organisme vivant ne profite que de ce qu’il a pu s’assimiler. Or il en est de même pour les choses de l’intelligence. Le genre humain, dans l’ordre de la pensée, ne vit pas précisément des découvertes *faites* ; il vit des découvertes que l’on a bien voulu prendre la peine de mettre à sa portée. — Au GÉNIE la première de ces deux tâches et tout l’honneur qui doit la couronner ; mais

Voir, d'ailleurs, pour l'exercice, et quant aux applications pratiques, la grande note qu'on rencontrera la première, à la suite du texte et des deux traductions (1). Nous y avons donné avec détail quelques exemples.

Le mode de lecture auquel on arrivera aisément par la clef que les pages précédentes ont fournie, ne sera pas plus mauvais que celui qui se pratique à l'égard du latin, usage qui, malgré les défauts inévitables d'une méthode artificielle et conjecturale, ne nous dérobe ni le charme de style, ni même, jusqu'à un certain point, l'harmonie, du poète de Mantoue.

Notre procédé, quoique purement approximatif, suffira pour faire découvrir dans le texte une foule d'analogies gréco-latines. Quel est le simple bachelier qui ne reconnaîtra point, par exemple, en parcourant le morceau ci-après, les trois formes personnelles du verbe grec ($\mu\iota$, $\sigma\iota$, $\tau\iota$)? ou les supins latins en *tum*? ou bien qui n'y saura pas voir dans l'adjectif *upastitam* (se tenant en bas) le participe hybride *ὑπο-stantem*? etc. Quel est l'écolier de cinquième, de sixième, qui, en lisant dans notre sanscrit européenisé *dévîm Kâuçaliam*, ne sera pas surpris, enchanté, — ne sautera pas de joie, — d'en apercevoir à lui tout seul, non la ressemblance (c'est

s'il dédaigne la seconde, eh bien, qu'alors il sache au moins permettre à l'humble BON SENS de s'en charger à sa place. Et qu'il ne rende pas inabordables à la simple et vulgaire phalange des ouvriers praticiens, — qui ne demande pour elle ni éloge ni mention même, — les sentiers par où elle s'avancerait vers le but, pour peu qu'on mit moins de retard à les lui ouvrir.

(1) Pages 75 à 79.

trop peu dire) mais la presque identité, avec les mots latins placés en regard : *divam Causaliam* ?

Chacun, d'ailleurs comprendra fort bien quelle est ici la mesure du vers, composé de seize syllabes et coupé en deux hémistiches égaux (1). Il y a plus : on ne sera pas sans recevoir quelque impression de la *quantité* prosodique, qui revient périodiquement ; tant il est facile, fût-ce à une oreille de collégien médiocre, de sentir, au bout de deux ou trois paragraphes, que dans les vers héroïques, la première moitié des demi-çlokas se termine ordinairement par un *anti-bacchique*, et la seconde toujours par un *double iambe*.

(1) Au lieu d'hémistiches, nous devrions dire pieds, puisque la métrique sanscrite appelle *pada* chacune des grandes unités employées dans le calcul des rythmes. Mais les Grecs et les Latins ayant diminué la valeur du mot ΠΙΕΔ, nos habitudes de collègue ne nous permettent plus guère de le donner pour nom à des groupes si considérables, à des divisions octosyllabiques.

LA MORT DE YAZNADATE,

ÉPISODE.

AVIS SUR LE SANSCRIT.

Non seulement nous avons adopté, malgré l'usage indou, le principe de la distinction des mots, tel qu'il est à présent accepté en Europe pour les éditions sanscrites, mais (sauf emploi d'un trait-d'union) nous l'avons appliqué au cas même où ils sont agglutinés, excepté lorsque la jonction y est assez forte pour rendre tout décollement impossible.

Ainsi, quoique les mots *râtrâu udaharô*, juxtaposés d'abord, puis réunis au moyen de la transmutation d'*u* en *v*, soient arrivés, pratiquement, à ne plus former que *râtrâvudaharô*, — et quoique de même, par le changement de la voyelle *i* en la consonne *y*, les cinq syllabes de *dêvi anûdâ* se soient réduites aux quatre de *dêvyanûdâ*, — nous avons écrit, nous, parce qu'on le pouvait sans inconvénient, *râtrâv-udaharô* et *dêvy-anûdâ*. Le trait-d'union, introduit ici pour satisfaire l'esprit, ne détruit point l'effet phonétique commandé par les exigences du rythme et par celle de l'orthographe brahmanique.

Ce n'est pas tout. Dans les mots composés, dans ceux surtout qui sont très-complexes, nous avons marqué aussi par un trait-d'union (à la vérité fort petit) chacun des éléments du groupe. Nous écrivons, par exemple, *vaka-sârayga-varhinas*, et même nous divisons *p'ala-prepsur*.

Certaines raisons semblaient nous conseiller d'être plus hardis encore. Bien volontiers nous fussions allés jusqu'à mettre *j'ala-da*, faisant ressortir ainsi dans *jalada* (nuage, donneur d'eau, *aquæ dator*) les deux racines *j'ala* et *da*. — Mais on a pensé que c'était là trop de condescendance pour les débutants, et qu'il fallait leur laisser quelque chose à faire. Il y avait de l'exagération, nous disait-on, à isoler dans *duškritam*, *sammohâd* et *paritarpitâ*, les prépositions composantes (*duš*, *saṃ* et *pari*), lorsque les Grecs ne se font aucun scrupule d'écrire sans division *δύσκολον*, *σύννοια* ou *περιτερυμένη*. N'était-ce pas prendre trop de soin que de déta-

cher les deux éléments de *meḡa-jēna*, lorsque le lecteur voit au-dessous, dans la traduction latine, le mot lié *nubigenā* ! Pourquoi scinder *danu-ṣpanis*, lorsque les Anciens ont bien forgé pour un signe de leur zodiaque le terme non-divisé d'*arcitenens* !

A la bonne heure ! — Et toutefois ce n'est pas sans regret que nous avons renoncé à une méthode analytique, bien scolaire peut-être, mais qui aurait eu son utilité. Décoller et séparer, jusqu'aux limites du possible, les éléments constitutifs du langage, ce n'est pas seulement aider l'étudiant à saisir plus vite le sens des mots : c'est lui en faciliter même le déchiffrement matériel, et lui en rendre plus aisée la lecture à haute voix *).

Or, quelle est l'intention principale de ce volume ? celle qu'on y voit régner d'un bout à l'autre ? — Le désir très-formel de contribuer à faire sortir du domaine d'un petit nombre de « doctes Elus » certaines notions mal à propos réputées inaccessibles, et les mettre à la portée de toute personne tant soit peu lettrée **).

Tous les *çlokas* (distiques) sont numérotés, et même nous avons marqué par α et β le premier et le second vers de chacun. Voici principalement pourquoi :

Le tour et les allures de la pensée moderne conduisaient naturellement à opérer de légères inversions relativement aux idées antiques ; or nous avons veillé, néanmoins, à mettre toujours en véritable regard les membres de phrase sanscrits et français qui se correspondent ; dès lors, il en résulte quelquefois un petit déplacement dans la série qu'avait suivie le poète pour ses distiques ou demi-distiques. Eh bien, notre numérotage permet de rétablir entièrement cet ordre, supposé qu'on y tienne. Aux amateurs de l'exactitude, fût-ce de l'exactitude la plus exagérée, nous avons voulu ne rien laisser à désirer.

*) De notre système primitif, il subsistera pour vestige l'emploi du petit trait-d'union avant *tcha* et *vá* ; car, si nous adoptons ce signe, c'est sans aucune nécessité positive, puisqu'en latin *que* et *ve* ne se détachent pas des mots.

**) Voir, par exemple, la note α , page 90, et sa sous-note au bas de la page 91.

AVIS SUR LE FRANÇAIS.

Si l'on veut ne considérer la traduction française de cet épisode que comme un morceau destiné à des séances académiques ou comme un fragment à réciter dans des salons, il faut, au lieu de le déclamer jusqu'au bout, s'arrêter aussitôt après la disparition de l'image glorifiée de Yaznadate, et finir par les mots : « *emporté vers la nue* » (page 65). — Dans ce cas, en effet, le sentiment de l'art conseille de laisser de côté les derniers vers, dont l'intérêt ne roulant plus sur le jeune homme et sur ses vieux parents, ne peut évidemment continuer d'émouvoir au même degré un auditoire. Utiles encore pour la lecture de cabinet, ils conviennent moins pour la lecture à haute voix ; car les gens (surtout dans leur ignorance de ce qui précède, et dans leur indifférence pour Dastrétas et Cauzalie), ne sauraient être aussi vivement touchés de ce qui regarde ces personnages que de ce qui concerne l'enfant blessé. Toute cette fin, quoique remarquable, significative, hautement morale, imposante même, serait pour eux comme un hors-d'œuvre. Si elle ne viole pas l'unité d'action, elle semblera toujours ôter quelque chose à l'unité d'effet (*).

Pareillement, il serait bon de supprimer, dans le débit, les vers que nous avons marqués d'un astérisque (page 61), c'est-à-dire les quatre vers qui mentionnent d'anciens rois de l'Inde ou des pères de famille vertueux. Au point de vue logique, ce sont là sans doute des parties intégrantes de la phalange que le poète passe en revue ; mais au point de vue artistique, on ne se plaindra pas de l'absence de quelques anneaux de la chaîne. Loin de là : l'effet oratoire gagnera, au raccourcissement ainsi obtenu dans la période.

(*) Non pas pourtant qu'en elle-même elle soit une queue languissante et surajoutée, car elle est le corrélatif du début ; ce sont deux parties qui se répondent l'une à l'autre, — le haut et le bas d'une même bordure encadrant le petit tableau. — En effet, pour mettre hors de doute ici l'existence de l'unité aristotélique, il n'y aurait qu'à changer le titre du morceau ; il suffirait de nommer l'épisode, non pas *La mort de Yaznadate*, ce qui n'en exprime que la partie la plus saillante, mais bien *La mort de Dastrétas*, appellation qui embrasserait tout le sujet.

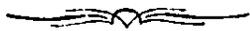
YAJÑA-DATTA-BADĀṢ.

LA MORT DE YAZNADATE.

JAZINADATTI NEX.

ÇRÎ-RÂMÂYANÉ

YAJÑA-DATTA-BADÔPAK-YÂNAM.



- 1 α. *Râmé Manuja-çârdûlé*
sânujé vanam âçrité (A),
- 1 β. *Râjâ Daçaraṭas kṛc̣c̣rām*
âpadaṃ samapadyata.
- 2 α. *Râma-Laṅmanayôr éva*
vivâsâd, Vâsavôpamaṃ
- 2 β. *Jagrâhaupaplavagataṃ*
sûryaṃ tama ivâmbare.
- 3 α. *Sa, śaṣṭé divasé, Râmaṃ*
çoçan éva mahâyaçâs,
- 3 β. *Ardâ-râtré, vibuddas san,*
sasmârâtma-suduṣkṛtam ;
- 4 α. • *Smṛtwâ-çâ, dévîṃ Kâuçalyâm*
abibâśyédam abravît :

JAZINADATTI NECIS FABULA

(UT) IN CELEBERRIMÂ RAMAÏDE (LEGITUR).

Dùm leo Mânuides, Râmas, cum fratre minore,
Longinquas peteret sylvâs, heu spontè profectus,
Dēsārātham regem cœpit consūmere mœror.
Arbiter ille potens, metuendo proximus Indræ (a),
Exilio juvenis Ramæ, fratremque secuti
Lasmānis, exuerat splendorem fronte sedentem :
Æthere sic medio, trux sōlem sīdus obumbrat.

LA MORT DE YAZNADATE,

ÉPISODE

TRADUIT DE LA RÂMAÏDE DE VALMIKI.



Quand le jeune lion né des rois Manouvides ¹⁾,
Râma, qu'avaient vaincu des manœuvres perfides,
Fut parti, se courbant sous d'injustes arrêts ²⁾;
Quand, cherchant avec lui l'épaisseur des forêts,
En compagnon d'exil, Lasman, généreux frère,
L'eut suivi, — quel chagrin saisit leur noble père!
Le monarque imposant succombait affaîssé;
On eût dit un soleil dans les cieux éclipsé.

Depuis six jours entiers, dans sa douleur profonde,
Le vieux Dasarétas fuyait les yeux du monde ³⁾ :
Or, la septième nuit, pleurant son fils si cher,
Il veillait.... Tout-à-coup un souvenir amer
Surgit, et par degrés rappelle à sa pensée
Un acte malheureux de sa course passée,
Acte que dans son âme un long oubli voilait.
Sous ces tourments nouveaux, faible et troublé qu'il est,
Le prince appelle à lui, d'une voix indécise,
L'auguste Causalie, à ses côtés assise :

Sextâ jamque die, lacrymans et multa gemens rex
Huc illuc secum versabat tædia noctu,
Quùm veteris culpæ paulatim tristis imago
Mentem illi subiit. Factus memor, ac nimis æger,
Divam Causaliam, thalamo quæ fortè sedebat,
Alloquitur : « Dormis, conjux ? Si libera somno

« Si le sommeil vous fuit, Cauzalie, écoutez ;
Ma bouche énoncera de tristes vérités.

» Bonne ou mauvaise, oh oui, toute action humaine
Attire à son auteur ou récompense ou peine ;
Avec le cours des temps, un sûr effet la suit,
Et, tôt ou tard, chaque homme en recueille le fruit.
Ah ! combien ce qu'on fait, il faut dès l'origine
Le peser ! — Que de fois le bien qu'on imagine
Se tourne en mal.. ! Souvent dans nos vœux empressés,
Nous optons, et nos choix sont des choix insensés.
On ressemble au mortel que différents bocages
Invitent au séjour de leurs divers ombrages ;
Qui des humbles manguiers méconnaît la valeur,
Et des fiers palâsas, plus brillants par la fleur,
S'en va chercher les bois : haute et vaine feuillée,
Où l'attente est déçue au jour de la cueillée ⁴).

Voilà quel fut mon sort, et pourquoi, trop puni,
J'appelle en vain Râma, de mes côtés banni.
Ma faute fut d'avoir, dans une ardente ivresse,
Atteint jadis un but par ma fatale adresse :

Nunc vigilas, attenta meis da vōcibus aures..

» Quidquid agunt homines, rēgīna, bonumve malumve,
Hoc manet, atque suo prōdūcit tempore fructus..
Actibus ergō citīs ex omni parte cavendum
Principio. Nam sī leviter quis prona sequatur,
Par erit insulso qui, cūm sibi quærere possit,
In sortem, vario vestītos arbore colles,
Amræo nemori palasinam, flore superbam,

- 4 6. * *Yadi jāgarṣi, Kāuṣalyé,*
 ● *ṣṛṇu me 'vahitá vacas.*
- 5 α. * *Yad ácarati, kalyāni,*
naras kárma ṣubáṣubam (b),
- 5 6. *So 'vaçyam p'alam ápnôti*
tasya kala-kramúgatam.
- 6 α. *Guru-lágavam artánám*
árambésu-avitarkeyan,
- 6 6. *Guṇatô dôsataç-çeiva,*
bála ity-uçyaté budeis;
- 7 α. *Tad yaśámra-vaṇam hitwá,*
páláçam vanam áçrayet,
- 7 6. *Puśpam dṛśtwá p'ala-prepsur*
niráças syát p'alágamé.
- 8 α. *Sô 'ham, ámra-vaṇam hitwá,*
p'aláçam vanam áçritas,
- 8 6. *Buddi-môhát parityájya,*
Ráman çocámi durmatis.
- 9 α. * *Kāuṣalyé, labḍalaxyéna,*
taruṇéna mayá, purá,
- 9 6. *Dúratas çabda-véditwán,*
mahat tad duškṛtam kṛtam.
- 10 α. *Tad idam mām anupráptam,*
dévi, duškam swayaykṛtam,

Fructifero sylvam præfert; cariturus ineptè
 Autumni pōmīs (b). — Amræum sic ego lucum,
 Olim, pro palasis, cæcatâ mente reliqui;
 Indè, nec immeritò, tristis nunc lūgeo Ramam.

» Sors mea sæva fuit jactu valuisse, scopumque
 Nōn oculis notum promptâ tetigisse sagittâ.

- 10 6. *Šammóhád iha báléna*
yaťá syád baxitan viśam.
- 11 α. *Avijñánád yaťá kaçcít*
puruśo baxayed viśam,
- 11 6. *Taťá mayápy-avijñánát*
pápaṃ karma purá kṛtaṃ.
- 12 α. » *Dévy-anúdá, tadábús twaṃ,*
yuva-rajó bavámy-ahaṃ (c);
- 12 6. *Atá právrđ anupráptá*
mada-káma-vivardđini.
- 13 α. » *Ádáya hi rasaṃ báumaṃ,*
taptwá-ća jagatím raváu,
- 13 6. *Udag gatwábyupávrťté*
parétávaçitáṃ diçaṃ;
- 14 α. *Ávṛnwáná diçaś sarváś*
snigdá dadṛçire gánaś,
- 14 6. *Mudá jahṛśire-ćápi*
vaka-sáraṅga-varhiṇaś.
- 15 α. *Ákúlákúla-tóyáni*
srótáñsi vimalány-api,
- 15 6. *Unmárga-jala-váhini*
baḃúvur jaladágamé.

Ardor in errorem duxit me. Error mihi culpa;
 Ut peccat puer incautus sūgendo venenum..

» Quam dūdum memoro ! Tu virgo innupta manebas;
 Ipse ego regni hēres tantum, flōrensque juventā.
 Flamina amoris agens, pluviarum contigit aestas.

» Vēnerat australes sōl, ex aquilone reversus,
 Oras, et terræ succum calor hauserat omnem

Faute aveugle..! pareille à l'acte sans raison
D'un enfant qui se joue en suçant un poison.

» Comme ils ont fui, ces temps, dont l'image lointaine
Déjà dans mon esprit disparaît incertaine !
De la maternité vous ignoriez la loi ;
Vous étiez vierge encore, aimable reine ; et moi,
Joyeux et téméraire en ma course étourdie,
Je n'étais qu'héritier du trône d'Ayodie ⁵⁾.

» Un soir, — c'était alors la saison des beaux jours,
L'admirable saison des fleurs et des amours, —
Par les feux du soleil si longtemps desséchée,
La terre avait enfin vu sa soif étanchée ;
Des nuages épais, agréable rideau,
Naissaient, puis se fondaient en féconds torrents d'eau ;
Aussi, peignant leur joie avec des cris étranges,
Les paons aux cent couleurs, les hérons, les saranges ⁶⁾,

Torridus. At coelum grātā cālīgine nimbi
Tandem vēlārunt, spem lāetitiāque ferentes.
Mox tellūs inhiāns madefit ; perfunditur undā
Nūbigenā ; pleno decurrunt marginé rivi ;
Splendida terra simul turget viridantibus herbis.
Tūm genus āligerum, tūm cyenus, pāvo, saranga,
Ardeaque insano strīdens velut ebria potu,
Exultat rīpīs et amīcos accipit imbres.

Près des ruisseaux grossis semblaient comme enivrés,
Et de gazons plus frais les champs s'étaient parés.

» Un soir donc, au hasard, parmi les herbes vertes,
Non loin du Sarayou, fleuve aux rives désertes ⁷⁾,
Je pars, un arc en main, sur le dos deux carquois ⁸⁾.
Peut-être, quand la nuit allait couvrir les bois,
Un buffle, un éléphant, quelque animal sauvage,
Viendrait vers la rivière y chercher son breuvage.
J'approche ; les buissons me la cachaient encor,
Que, palpitant d'ardeur, aveuglé par le sort,
J'entends s'agiter l'eau : je m'arrête et j'écoute.

» C'est comme un vase étroit qui s'emplirait...

Sans doute

Tel doit être, — tel est, — le bruit qu'en s'abreuvant,
Fait, du creux de sa trompe, ouïr un éléphant.
— Il suffit ; mon désir n'en attend pas la vue :
Sur l'arc impatient je mets la flèche aiguë ;
Au juste point du son je vise ; — acte insensé !
Le trait vole... Un cri part, qui d'effroi m'a glacé
Et fait échapper l'arc à ma main vacillante.

» Talia cùm starent, o pulchra (c), cupīdine pulsus
Vēnandi, egredior, tepidum sub vesperis ortum.
Arcus inest manibus fulgens ; humeroque duabus
Impositis pharetris, sylvas flūmenque Sarajum
Per dubios calles lætus peto. Namque videtur
Spīculo inaudito succumbere posse per umbras,
Būbalus aut elephas, aut sylvæ bellua quævis,
Sēmōtos latices quærens, Saragena fluenta.

» Haud equidem longè distabat pes meus illo

- 16 α. *Mégajênâmbunâ bûmir*
bûrinâ paritarpitâ ,
- 16 β. *Unmatta-çiki-sâraygâ (b)*
babâu harita-çâdwalâ.
- 17 α. » *Etasmin idççé kâlê (ε)*
vartamâné , 'hâm , aýgané ,
- 17 β. *Badîwâ tûnâu , danuâpânîs ,*
Sarayûm agaman nadîm ;
- 18 α. *Nipâné mahîsam râtrâu ,*
gajam-vâ tîram ágatam ,
- 18 β. *Anyam-vâpi mýgam kañçij*
jigânsur , ajitendriyas.
- 19 α. *Atâham pûryamânasya*
jala-kumbasya niswanam ,
- 19 β. *Acâxurvisâyé , 'çrâuâsam ,*
vâranasyéva vçýhitam.
- 20 α. *Tatas , supuykam , niçitam ,*
çaram sandâya kârmuké ,
- 20 β. *Asmin çabdé , çaram xîpram*
asýjam , deiva-môhitas.
- 21 α. » *Çaré-câççnavam tasmin*
mukté nipatité tadâ :

Amne, sed ad ripam gressu properante ferebar,
 Accessurus eam nī nox fruticesque vetarent :
 Nescio quis strepitus è flumine surgit ad aurem.
 Sic fortassè ad aquas longo strepit amphora collo,
 Vel, bibiturus eas, sūgente proboscide barrus.
 Expectata igitur vēnit fera (sic mea mens est).
 Nec mora ; nam dextræ quærenti occurrit acutum,
 Pennatum jaculum ; simul arcūs cornua flecto.
 Undè sonus crepuit, volat illuc missile telum.

» Fit subito gemitus miserabilis ; ac mihi sanguis

- 21 β. « *Há, ható 'smíti !* » *karuṇām*
mānuṣēṇēritām giram.
- 22 α. « *Kaṭam asmad-vidé castram*
nipatet tu tapaswini ?
- 22 β. « *Kenāyam sunṣaṅsēna*
mayi bāṇō nipátitas ?
- 23 α. « *Praviviktām nadīm rátrāv-*
-udaharó 'ham ágatas :
- 23 β. « *Iṣuṇâḍihatas kēna ?*
kasyéhâpakṣtam mayá ?
- 23 α. « *Idam^m niṣpalam āramḅam,*
kévalānarṭa-sayhitam,
- 23 β. « *Vidwān kaḥ sâdu manyéta*
ṣiṣyēnēva guror badam.
- 26 α. « *Nemam tatānuṣocāmi*
jīvita-śayam átmanas,
- 26 β. « *Mâtaram pitarañcāndāu*
vridḍāu ṣocāmi tâu yatâ (F).
- 24 α. « *Vṛddāsyāndasya dīnasya,*
vané vanyēna jīvataḥ,
- 24 β. « *Munes putrabādād ēva*
hṛdi bāṇō nipátitas (G).
- 28 α. « *Tâu-cāham-śeiva kṣpanās,*
kēnāgamya durātmanā

Sistitur, èque manu letalis lābitur arcus.

« Ah ! perii ! » resonat tremulo vox murmure. « Sed quis

« Mi similem potuit crūdēlis figere jactu.,

« Sylvestrem puerum, monachum, nullique nocentem,

« Qui fluvium saltus, lymphas haustus, adibat !

« Istud turpe scelus, sine causis, utile nullā

« Je suis mort, » dit la voix douloureuse et tremblante.

- » Mais quel être cruel m'a pu frapper? — Pourquoi
- » Dépouiller de la vie un enfant tel que moi?
- » Jeune ermite, à qui donc ai-je nui sur la terre?
- » Je venais puiser l'onde au fleuve solitaire
- » Pour gens à qui des bois l'humble aliment suffit.
- » Ce meurtre sans pitié, sans raison, — sans profit, —
- » N'est pas moins odieux que le forfait d'un traître,
- » D'un coupable disciple assassin de son maître ⁹⁾.

- » Car ce n'est pas moi seul qu'un tel coup fait périr;
- » Et les jours innocents qu'on m'est venu ravir,
- » C'est pour d'autres que moi que mon cœur les regrette.
- » C'est pour mon père, — aveugle et triste anachorète, —
- » C'est pour ma pauvre mère, aveugle comme lui.
- » Quand j'aurai disparu, quel sera leur appui? »

«¹ Lucrorum specie, stomachum ciet, haud secus ac si
» Vellet discipulus proprium mactare magistrum.

» Non mihi condoleo de vitâ tam citò raptâ ;
» Sed complorô patri, qui sanctus erēmita vīvit,
» Conqueror et matri, comiti sociæque recessus,
» Ambōbus vetulis, ambōbus lūmine captis.
» Hoc par dulce senum, deinceps quid me sine fiet ?
» Herbis, heu, solitos vesci, vel glande misellâ,
» Hos ego nūtribam : me dempto, cura peribit. »

» O reine, à ces accents d'une plainte suprême,
Je m'avance éperdu, plein d'horreur pour moi-même ;
J'écarte les rameaux ; je marche en me pressant ;
J'arrive enfin. — Que vois-je ?

Un faible adolescent,
Qui, pauvrement couvert de simples peaux de bête,
Et les cheveux en tresse attachés sur la tête,
— Précoce pénitent, — de ma flèche percé,
Les pieds dans l'eau du fleuve, était là renversé.

Il m'aperçoit : son œil se ranime., et mon âme
Frémit de repentir sous son regard de flamme.

« C'est donc toi, xatria, par qui je meurs ainsi ¹⁰⁾ !
» Eh ! que t'avais-je fait ? — Qu'avaient-ils fait aussi,
» Mes vieux parents, dont l'œil ne voit plus la lumière !
» Qui, nourris par moi seul, voués à la prière,
» Innocents, vertueux, vivaient au fond des bois !

» His dictis propero, cupiensque videre quid a me
Patratum fuerit, trepidus virgulta repello.
Proh dolor ! Ecce puer, transfixus pectora ferro,
More anachōrētæ vestitus pelle ferinā
Fronteque adhuc præbens religatos ritè capillos,
Sanguine rōrabat, mediusque jacebat in undā.

» Vix me conspexit, tam diris visibus ægrum,

- 28 6. » *Bāṇēneikēna nihatās,*
çaka-mūla-pralāçanās ?
- 27 α. » *Tad anda-mitunam vṛddam*
Ātrga-kālam bṛtam mayā,
- 27 6. » *Mayi pañcatvam āpanné,*
kām vṛttīm vartayīsyati ? »
- 29 α. » *Iti tām karuṇām vācam*
çrutvā me brānta-çetasas,
- 29 6. *Aḍarma-karma-ḅitasya*
karād acyavatāyudam.
- 30 α. *Sahasābyupasṛtyeinam*
apaçyam hṛdi tāditaṃ,
- 30 6. *Jatājina-ḍaram bālam,*
dīnam, patitam ambasi.
- 31 α. *Sa, mām kṛpaṇam udvīçya,*
marmāny-abihatō bṛçaṃ,
- 31 6. *Ity-uvāca vaçó, dēvi,*
didaxur iva téjasá :
- 32 α. » *Kim tavāpakṛtam, çatra,*
vané nivasatā mayā,
- 32 6. *Jigriçur ápó gurw-artam,*
yad aham tāditas twayá ?

In temerorem morientij lumina fixit ;
 Lūmina me justis quasi combūrentia flammis,

- » Quæ tibi, quæ, *xatriā*, dic, a me injuria lata est,
 » Quòd tu, sic, puero, jussu genitoris ad undas
 » Cantharōn implenti, corpus confōderis ictu ?
 » Insuper, innocui, dic, quid fēcere parentes,
 » Præsidiis orbi, cæci, tardīque senectà ?
 » (Tres etenim miseros, tres ūna sagitta necavit).
 » His opus est nato ; nimis, ēheu, jam moror absens.

- 34 α. » *Ekênânéna bânéna*
twayá , pápa , hatás trayas :
- 34 β. » *Aham , ambá-éa , tátaç-éa ;*
kasmad ? anaparádinas !
- 35 α. » *Amú hi , kṛpanáv-andáv-*
-anátau , vijané vané ,
- 35 β. » *Madíyáu pitaráu vṛddáu*
pratíxeté mamáçayá. »
- 35 α. » *Núnam na tapasas kiñcit*
ṣalam manyé çrutasya-vá ,
- 35 β. » *Yatá mām nábijánáti*
pitá , mûḍa , twayá hatam .
- 36 α. » *Jánan api-éa ⁽ⁿ⁾ , kim kuryád ,*
andatwád aparákramas ?
- 36 β. » *Bídyamánam iváçaktas*
trátum anyan nago nagam ^(o) .
- 38 α. » *Iyam ékapadí yáti*
mama tam pitur áçramam :
- 38 β. » *Tam prasádaya gatwáçu ,*
na twám sa kupitas çapet .
- 37 α. » *Pitus twam éva me gatwá ,*
çígram ácaçwa , Rágava ,
- 37 β. » *Má twám dáçyati çápéna*
çuška-vṛxam iwánalas .

» Scilicet ista boni merces ! adeòque tot annos

» Pröfuit austérá corpus domuisse diætá ,

» Seu vigili studio Vēdas scrutásse verendos !

» Insanus juvenis mihi vitam subripit : et me

» Cunctantem in sylvá crēdit pater inscius. — At si

» Nota forent etiam genitori nunc mea fata ,

» Car ta flèche., ô méchant, nous a tués tous trois.

» Troublés de mon absence, oh, déjà dans leur peine
» Ils m'attendent, sans doute.... Et leur attente est vaine !!!

» Tel est donc là le fruit de mes austérités !
» Des saints Védas par moi si longtemps médités ⁽¹⁾ !
» Un insensé me tue.., et mon père, qui m'aime,
» Quand loin de lui je meurs, n'en est pas instruit même !
» — Mais, dans son impuissance, au reste, il le saurait,
» Qu'y ferait-il encor.. ? L'arbre de la forêt
» Peut-il, en s'agitant sur sa tige épargnée,
» Sauver à son voisin les coups de la cognée ⁽²⁾ ?

» Eh ! bien ! prends ce sentier, chasseur, — et sans retard.
» Il mène à l'ermitage où languit le vieillard.
» Va l'y trouver ; dis-lui l'œuvre de ta démence ;
» Du pénitent, du brahme, implore la clémence ;
» Car s'il te maudissait, tu mourrais consumé
» Comme un vieux arbre sec par la foudre enflammé.
» Va donc, — et puisses-tu fuir le courroux céleste !

» Quid magis.. ? Anne fit ut percussa secūribus arbos
» Arboŕe vicinā velut auxiliante juvetur !

» Tu, mea verba audi. — Viden' ? Ad māgāle paternum (d)
» Pauperis et tuguri tigna, istaec sēmita ducit.
» Hūc, age, verte pedem. Quæ fēceris omnia narra ;
» Brachmānis ante pedes, in me commissa fatēre.
» Tūm supplex, ab eo vēniam pete ; ne citus ille
» Urat te miserum, tibi justē dīra precando,
» Ut scintilla vorat siccum sine cortice truncum.

» Mais non ; reviens.

Ce dard , que ton arme funeste

- » M'a lancé.., qui suspend le souffle de ma voix,
- » Qui m'enferme.., il m'étouffe et me brûle à la fois.
- » De ce serpent de feu sauve-moi la torture ;
- » Viens l'arracher : la mort m'en paraîtra moins dure.

- » Ecoute. — Je veux bien adoucir ton effroi ¹³). —
- » Oui ; mon père , il est vrai , plus révééré qu'un roi,
- » Tient un rang au-dessus de l'humaine puissance :
- » L'honneur du brahmanat décora sa naissance.
- » Mais l'épouse au cœur pur qu'il reçut dans ses bras ,
- » Ma bonne et pauvre mère, est du sang des Soudras ¹⁴).
- » Qu'au moins par ce penser ta crainte un peu s'allège !
- » Ton crime.., affreux sans doute.., échappe au sacrilège.
- » Tu n'es point brahmicide, »

» Ainsi, près de la mort,

L'enfant blessé par moi me consolait encôr !

— De son sein, qui palpite, en tremblant je retire
Ma flèche... Effort fatal ! L'humble jeune homme expire.

-
- » Adverte interdùm, nam te vocat ultima cura.
 - » Istud fulmineum figens præcordia telum,
 - » — Quo laceror, quo me gravat interclusus et æger
 - » Hålitus, — ut serpens, pulmõnibus igneus hæret.
 - » Hoc abiens aufer ; hoc nīsibus abripc, sodes ;
 - » Expeditus ferro valeam spīrare supremùm !
 - » Cætera, ne nimio tu percellåre timore,
 - » Hoc volo te monitum : constat non posse negari
 - » Quin genitus fuerim in sylvis a brachmånẽ vero ;

- 39 α. » *Viçalyam̐ kuru mām̐ śipram̐ ;*
twayāyam̐ yó 'rpitas̐ çaras̐ ,
- 39 β. » *Hṛdi vajrágni-saṁsarpas̐ ,*
prāṇān uparunaddi mé.
- 40 α. » *Saçalyó maraṇān nāham*
āpnuyām̐ , çalyam̐ uddāra.
- 41 α. » *Bráhmaṇéna twaham̐ jātas̐*
Çúdrāyam̐ vasatá vané.
- 40 β. » *Na dwijāfir aham̐ ; çaykām̐*
brahma-hatyá-kṛtām̐ tyaja. »
- 41 β. » *Iti mām̐ abravíd vākyaṁ*
bālas̐ çarahatô mayá.
- 42 α. » *Tasyátauttamyatô bāṇam̐*
ujjahāra balád aham̐ ;
- 42 β. *Sa , mām̐ udvīṣya santrastam̐ ,*
jahāu prāṇāṁs̐ tapô-danas̐.

» Ad tantum *sudraea* dedit mihi foemina vitam ;
» Casta, verenda quidem, sed non sata sanguine sacro.
» Brachmānicīda meo sic nōn es funere factus. »

» Isto verba modo fecit puer, ipse necanti
Prōvidus. — Ast ego tunc, lētālem dulce sagittam,
Incassum tentans āvellere, vi propè magnā
Extraxi tremulo. — Sed me, mea facta dolentem,
Conspiciendo, levis ascēlā novītiūs auras
Traxit, et efflavit mītem sine crimine vitam.

- 43 α. » *Nīdanam upagaté maharṣi-putré,*
saha yaçasá sahaseiva mām nipátya,
- 43 β. *Bṛçam aham abavam vimûḍa-cétá,*
vyasanam apáram asañçayam prapannaḥ.
- 44 α. » *Tató 'ham , çaram uddṛtya,*
dīptam , açṭviśópamam ,
- 44 β. *Āgaçam , kumbam ádāya ,*
pitur asyáçramam prati.
- 45 α. *Tatrāham kṛpaṇav-andāu ,*
vṛddāv-apariçáarakāu ,
- 45 β. *Apaçyam tasya pitarāu ,*
lūna-paṣāv-ivāñḍajāu ;
- 46 α. *Tat-kaṭābir upásínāu ,*
vyatitāu , putra-lálasāu ,
- 46 β. *Putrágamanaajám áçám*
ákāyāntāu ; MAYÁ HATÁU (9).
- 47 α. » *Pada-çabdam tu me çrutwá ,*
munir mām abyabáśata :

« Sanctus hypermonachi postquàm sic natus obivit,
O conjux, cecidit pariter mea glōria; meque
Præcipitem jēcit dolor in genus omne malorum.

« Urnam mox relevans a ferre volente relictam,
Atque pii juvenis sic saltem mūnus adimplens,
Sedis erēmiticæ monstratum mox ego callem
Arripio titubans, et saltūs densa peragro.

« Tandem tecta casæ appārent, et limine parvo
Cernuntur duō sylvicolæ, qui, paupere cultu,
Mæsti, grandævi, famulo sine, — corda movebant;
Sat similes avibus quos durus liquerit auceps

» Moi, quand son œil fut clos, quand sa tête eut fléchi,
Quand resta pâle et froid le fils du grand *richi* ⁽¹⁵⁾,
Ce que j'avais d'orgueil, sembla tomber à terre.

» Dans ma douleur profonde, un cruel ministère
Me restait : — Je saisis l'urne aux flancs remplis d'eau,
Je l'emporte; et, chargé de ce triste fardeau,
Je prends l'étroit sentier qui mène à l'ermitage.

» Là, j'aperçois bientôt, courbés sous leur grand âge,
Les deux parents.., qui, seuls, au fond des bois touffus,
— Pauvres, de serviteurs et d'ami dépourvus, —
Semblaient, dans leur misère, époux cassés et frêles,
Deux oiseaux à qui l'homme aurait coupé les ailes.

L'un près de l'autre assis de leur fils bien-aimé
Ils se parlaient, le cœur déjà tout alarmé.
Hélas! ils attendaient avec sollicitude
Son retour, différé plus tard que d'habitude.
Ils ignoraient leur sort, ces deux infortunés,
Si touchants.., et par moi, — moi, dis-je, — assassinés.

» Or, au bruit de mes pas dans la forêt déserte,
Du solitaire ému l'oreille s'est ouverte.
Il se lève, il tressaille, et me tendant les bras :

Confossis oculis miseros ālisque recisis.
Alter ad alterius lātus, ægrā fronte, sedebat
Fultus uterque parens, pro claustris, stīpīte trunco.
Absentem natum vocitabant, dulce loquendo,
Anxius iste senex, ānus anxia non minus ista;
Frustrā spērantes! occisi sæviter a me!

» Ecce pedum cæcis mōtus sonitusque meorum
Advēnit. Exclāmat subitō pater : « O bone fili,

« Enfin c'est toi ! » dit-il. « Viens ; tu nous verseras
» L'eau des rites sacrés et l'eau qui désaltère.

» Mais... qui t'a retenu, dans la nuit solitaire ?
» Yaznadate, ô mon fils, qu'avec amour j'attends ⁽⁶⁾,
» Tu t'es au bord du fleuve arrêté bien longtemps !
» Déjà ta mère, ici, s'affligeait incertaine.

» T'aurions-nous, elle ou moi, fait quelque ombre de
[peine ?
» Oh ! vois-tu : si jamais, troublant ton jour serein,
» Nous pouvions, par hasard, te causer du chagrin...
» Excuse ou notre faute ou bien notre impuissance,
» Mais ne tarde pas tant..! trop dure est ton absence.
» N'es-tu pas notre pied, notre œil, et de nos pas
» L'unique appui ?

Cher fils, tu ne me réponds pas ! »

» Les sanglots m'étouffaient, illustre Cauzalie.
C'est en joignant les mains comme un honteux supplie,
Qu'enfin, et d'un accent encor mal assuré :

» Quæ mora te tenuit ? Pōtum sitientibus affer.
» Jazinadatte, diù lūsisti tū propè ripam ;
» Excruciata fuit mater tua, care puelle.

» An tibi, dic, hodiè, factus sum fortè molestus ?
» O si læserimus te incautè ; — si qua dolendi
» Causa, vel una levis, tibi per nos vënerit unquàm ; —
» Candidus ignoscas tu culpæ, quæso, parentùm,

47 6. « *Kim ċiraṃ te kṛtaṃ , putra ?*
pāṇiyam xīpram ānaya.

48 α. » *Yajñadatta , ċiraṃ , tāta ,*
salilé kṛditaṃ twayá ;

48 6. » *Utkañṭitēyam mātá té.*

Tatá twam api , putraka ,

49 α. » *Yadi kiñcid vyalikaṃ té*
mayá mátrápi-vá kṛtaṃ ,

49 6. » *Xamayes ; tvañ-ċa má búyaç ,*
ċirayétás kvaçit-kutas.

50 α. » *Agates twaṃ gatir me 'dya ,*
twam me ċaxur aċaxuśas ;

50 6. » *Mamásaktás twayi pránás....*
Kasmát twaṃ náñibáśasé ? »

51 α. » *Váśpa-púrñéna kañténa ,*
đṛtyá sañstabya vágbalaṃ ,

51 6. *Kṛtáñjalis tam abruvaṃ*
baya-gadgadaya girá :

« *Dēsine sed posthac tām sērò nocte reverti !*

« *Fulcrum nonne mānes nostri ? pedibusque carentum*

« *Tū pes ? Nonne oculis orborum fidus ocellus ?*

« *In te noster amor tōtus, nostra omnia vergunt.*

« *Sed nil respondes. Cur vox tua verba recusat ? »*

« *Guttore ceu lacrymis plēno, prōferre nequibam*

Vōces. Vix potui, quum facta est cōpia fandi,

Dicere prōciduus, manibusque in vertice junctis (e) :

- 52 α. » *Āatriyô 'ham Daçaratô ;*
nâham putrô , muné , tava.
- 52 β. » *Sajjanâv-amatam gôram*
kṛtwâ pâpam upâgataḥ .
- 53 α. » *Bagavañç , câpa-hastô 'ham*
Saraywâs tîram agâtaḥ ,
- 53 β. » *Jigâñsur mahiṣam vanyam ,*
nipané-vâgataḥ gajam .
- 54 α. » *Pûryamânasya kumbasya*
mukâ-çabdô mayâ çrutaḥ ;
- 54 β. » *Tatra putrô mayâsâu té*
nihatô gaja-çaykayâ .
- 55 α. » *Tasyâham ruditam çrutwâ ,*
hṛdi binnyasya patriṇâ ,
- 55 β. » *Bîta âgamyâ tam dêçam ,*
apaçyam tam tapaswinam .
- 57 α. » *Sa-çaudḍṛté mayâ bâné ,*
prâñâñs tyaktwâ , divam gataḥ ;
- 57 β. » *B'avantâu , suçîram kâlam ,*
pariçôçyâ tapaswinâu .

-
- « Non tuus, ô moniâ, sum filius ; ast ego miles,
« Nōmine Desarathas, xatrio de sanguine tantum .
« O tenues frūgīque senes, virtute decori (f),
« Horrendum facinus, quamvis non spontè peractum,
« Vestros ante pedes addūcit me quasi sontem.

« Arcu fretus, ovans, dūm ripas fortè Sarajūs
« Lustrarem, cupiens ūrum barrumve ferire,
« Implentis sonitus mōtis in fluctibus urnam
« Auditur. Verò occurrit mihi bellua mentem ;
« Fit sonus iste, reor, strepitante proboscidis hausū.

« Je ne suis point ton fils, ô brahme vénéré;
» Né hors des rangs bénis, ma caste est militaire;
» J'ai nom Dasarétas. — Un crime involontaire,
» Un horrible malheur, le plus affreux des coups,
» Bons et saints pénitents, m'amène à vos genoux.

» Sur les monstres des bois, ce soir, aux bords du fleuve,
» De mon arc aux traits sûrs j'allais tenter l'épreuve;
» J'en approchais... Soudain, j'entends dans les roseaux
» Comme le bruit d'un tube où s'engouffrent des eaux :
» Le bruit d'un éléphant qui remplirait sa trompe.
» — Des armes dont le jet bien rarement me trompe
» Je m'empare avec fougue. Au point d'où le son part,
» D'instinct, rien qu'au juger, ma main décoche un dard.
» J'ai touché..! Mais quel cri? C'est une voix plaintive;
» Et lorsqu'au Sarayou, tout hors de moi, j'arrive,
» J'aperçois un jeune homme.., un doux religieux..,
» Blessé, pâle, sanglant, et la mort dans les yeux.

» Seigneur, j'ai de ton fils exauçant la prière ⁽¹⁷⁾,
» Retiré de son sein la flèche meurtrière,
» Mais il n'en a pas moins pris son vol vers le ciel ⁽¹⁸⁾,
» Après avoir gémi sur votre sort cruel,
» Vieux parents, pour qui seul il regrettait la vie.

» Prōtinus excusso fugit āles missile nervo.
» Mox autem, simul ac, gemitū jām territus, adsto,
» Tunc anachōrētes appāret arundine fixus
» Letiferā. — Crūdēle quidem mihi vellere ferrum
» Anxia cura fuit; sed postquām languit ille
» Condoluitque diū de vobis (triste) relictis,
» Conscendit moriens placido spīrāmine cœlum.

» Ah ! c'est bien par malheur, bien malgré mon envie,
» Qu'hélas il a reçu ^{un} des traits empennés
» A l'éléphant, au buffle, au tigre destinés.
» Rien, dans ces bois déserts, ne donnait lieu de craindre
» Qu'un être humain fût là, que mon dard pût l'atteindre.
» Le coup qui sur ton fils vient de fondre aujourd'hui,
» M'a courbé, m'a vaincu, m'a tué comme lui.
» Toi, dont la voix, ô maître, est un feu qui dévore,
» Tu ne maudiras pas l'insensé qui t'implore. »

» Or, au récit fatal de mes lèvres sorti,
Le brahme était resté longtemps anéanti,
Muet, stupide. Enfin sa douleur prisonnière
Par des cris, par des pleurs, éclata tout entière.
Puis, de retour à lui, comprimant ses sanglots,
Le sage, avec grandeur, laissa tomber ces mots :

« Quels supplices, dis-moi, pour son forfait, mérite
» Celui qui librement tûrait un jeune ermite,
» Un doux enfant, déjà riche en austérités ¹⁹⁾,
» Lecteur des Livres saints, nuit et jour feuilletés ?
» On en frémit... Indra, pour un semblable crime,
» Tomberait renversé de son trône sublime ²⁰⁾.

« Ah! certè ignarus, domine, atque imprōvidus egi,

« Quùm mea sīc ad aquas fūnesta sagitta volavit

« Quà tuus insano est occisus filius ictu.

« Ad nihilum videor nunc ipse redactus eodem

« Telo ; cuncta mihi jàm sordent ; teque, magister,

« Te decet in miserum non vertere judicis iras. »

« Audierat me ut hēbes p̄rīmum pater, atque stupore

- 56 α. » *B'agavañc , ċabdavéditwān ,*
mayā gaja-jigānsunā ,
- 56 ε. » *Viṣṣtô 'mbasi nārácô*
yéna te nihatas sutas.
- 58 α. » *Ajnānatô mayā putró*
hatas te dayitô , muné ;
- 58 β. » *Ċśam évaṃ gaté , téjô*
mayy-utsraṣṭum twam arhasi. »
- 59 α. » *Sa , étad abisañçrutya ,*
muhúrtam iva múrcitas ,
- 59 β. *Pratyáçwasy-ágata-prāṇô ,*
mām uvāca kṛtañjalim :
- 61 α. » *Īatriya , jñānapúrvañ céd*
vānaprasta-baḍas kṛtas ,
- 61 β. » *Stānāt praçyāvayétáçu*
Vajriṇam api sustitam.
- 62 α. » *Saptaḍā tu p'alen múrddā ,*
munāu tapasi tiṣṭati ,
- 62 β. » *Jñānād viṣṣjataç çastram*
tādṛçé brahma-vāḍini.

Mūtus et exanimis. Post, ille, silentia rumpens,
Singultu mixtas lacrymas effūdit abundè ;
Factus et indè sui deprompsit talia compos :

» Quæ foret, ô xatriā, perverso dēbita merces
» Qui dulcem puerum, qui florem gentis erēmi,
» Ritibus addictum semper, Vēdisque legendis,
» Gnarus et ipse volens, mactàrit cuspide sævā ?

- 60 α. » *Yadi twam açuḅam kṛtwá ,*
náçáçítás swayam mama ,
- 60 β. » *Lôká api tató dagḁá*
mayá te çápa-vahníná .
- 63 α. » *Hatas tw-asáu yad ajñánát*
twayá , TÉNÁDYA JÍVASI .
- 63 β. » *Na syád vihvalam apy-adya*
Rágavánám , ḅaván , kimu .
- 64 α. » *Naya mām , nṛpa , tam déçam*
yatrásáu bálakas twayá
- 64 β. » *Ható nṛçaṅsa-bánēna ;*
mamāndasyānda-yaštikas .
- 66 α. » *Rudirēṅávasiktáṅgam ,*
prakírṅácita-mûrddajam ,
- 66 β. » *Sabáryas tam sprçámy-adya ,*
Ḍarma-rája-vaçam gatam .
- 65 α. » *Tam aham pátitam ḅúmáu*
spraštum icčámi putrakam ;
- 65 β. » *Samprápya , — yadi jívēyam , —*
putra-sparçana-paççimam ! »

« Quæ lex dura nimis sceleri ? Pro talibus ausis,
 « Damnatus caderet præceps è nubibus Indra.
 « Nunc igitur nisi tu sic vëneris æger, acerbi
 « Dëlictì veniam jam supplice voce rogatum,
 « Ecce meis precibus sölum, justoque furore,
 « In septem partes ageretur frons tua, latè
 « Dissiliens : æqui tantùm valet alta potestas !
 « Nil tibi pröficeret populus tuus, igne peremptus.

« Sed tu te reprobas? peccasti nescius, āmens? —
 « **INDÈ MANES VIVUS.** — Tibi sit pax ! Eia age, VIVES.
 « Per me, parce metu, princeps, tibimetque tuisque (g).

- » Va! du courroux d'en haut pour éteindre les feux,
- » Il faut et ton erreur et tes humbles aveux.
- » Oui, si tu ne venais, détournant l'anathème,
- » Pleurer ton ignorance et t'accuser toi-même;
- » Vois-tu..., faible vengeur de mon fils innocent,
- » Je ne suis qu'un vieillard, faible, aveugle, impuissant :
- » Eh bien, le cri d'appel d'un brahmane et d'un père
- » Ferait encor sur toi descendre le tonnerre;
- » Ton front, sept fois fendu, volerait en éclats;
- » Tous tes peuples, ligués, ne te sauveraient pas.

- « Mais, le meurtre commis, ton âme le déplore?
- » L'ardeur t'entraîna seule? — Aussi, TU VIS ENCORE.
- » —Tu vivras... Pour les tiens demeure exempt d'effroi :
- » Mon pardon les atteint; sois content, fils de roi ²¹).

- » Conduis-nous, cependant, où sur la terre humide
- » Gît renversé mon aide et mon soutien timide.
- » Oui, ses membres déjà par la mort refroidis,
- » Ses cheveux en désordre et de son sang raidis,
- » Je veux les reconnaître et les palper moi-même :
- » Dernier attouchement, embrassement suprême
- » A ce doux cher appui que ta flèche immola.
- » Marchons..., s'il m'est donné de vivre jusque là. »

-
- » Interea, duc nos illuc ubi, morte peremptus,
 - » Cæcorum columen nostri, pius hic adolescens,
 - » Stratus humi jacet, heu, rigidas ingressus Īamæ
 - » Justitiæ regis lēges, sibi nulla minantes.
 - » Tangere filiolum saltem; palpare supremum
 - » Sanguine adhuc madidos artus sparsosque capillos,
 - » Amplexūque frui : talis mea tota cupido;
 - » Usque ad eas cūras si tantum vivere fas est ! »

» Hélas ! le cœur brisé, moi, belle et noble reine ²²⁾,
Vers la triste rivière où leur vœu les entraîne,
Je guide à pas soigneux ces deux infortunés ;
Je les amène au bord. — Là, soudain prosternés,
Et touchant de leurs mains l'être aimé qu'ils regrettent,
Sur le corps de leur fils en pleurant ils se jettent.
Alors, toute réserve a disparu pour eux ;
La mère, le rongéant de baisers douloureux,
Mugit en cris plaintifs où le délire éclate ²³⁾ :

« Ne m'aimes-tu donc plus, dis.., dis-moi, Yaznadate,
» Que tu restes muet ? — Parle..! Un son de ta voix,
» Pour ta mère..! O chéri ! parle encore une fois !
» Que ta tendresse, enfant, nous laisse un dernier gage !
» Embrasse-nous, du moins.., avant ton long voyage ²⁴⁾.»

» Tali percussus miserorum sorte parentum,
Ipse ego, solus eis custos tutorque superstes,
Illos ad ripam quaesito tramite duxi,
Ut caesam sobolem possent reperire jacentem.

» Prœciduos subito, prœmentes flebile murmur,
Me vidisse senes memini, sôlamine vano,
Carum quærentes tactu dignoscere corpus.
— Nati membra sui postquàm tentavit uterque,
Omnis inanis eis mox missa est cura decôris,

- 67 α. » Tatāham ékas tam dēçam
nítwá táu bṛça-dukitáu ,
- 67 β. Tan aham sparçayámāsa
sabāryam patitam sutam .
- 68 α. Putra-çókāturáu sprṣtṡwá
táu putram patitam xitáu.,
- 68 β. Ārta-swanam visṛjyóbāu
çariré 'sya nipêtatus ;
- 69 α. Mâtâ-cāsya mṛtasyāpi
jihvayâ nihatam mukam ,
- 69 β. Vilalâpâtikarunaṃ
gâur vivatséva vatsalâ :
-
- 70 α. » Nanu té , Yajñadattāham
prañēbyô 'pi priyâ , vibô ?
- 71 β. » Kim , vatsa , kupitô me 'si ,
yéna mām nâbibâsasé ?
- 70 β. » Sakatam , dirgam adwānam
prastitô , mām na bâsasé ?
- 71 α. » Sampariśwajya tēvan mām ,
paççât , putra , gamiśyasi . »

Ambōque plōrantes simul in juvenem ceciderunt.
Oscula tūm figens puero mœstissima mater,
Exsanguisque genas lambens, āmensque dolore,
Mūgiit, ut vitulo mūgit prīvata juvenca :

« Nonne fui semper vitâ tibi carior ipsâ,
« Jazinadatte ! Meo cur nil nunc reddis amori ?
« O ! tām longinquum cursum si carpere dēbes,
« Ne profisciscaris dīrus, dīlecte, tacendo ;
« Extremumque valē genitrīci conjice saltem ! »

- 72 α. » *Anantaram , pitá-cásya*
gátrányásya parispr̥can ,
- 72 β. *Idam áha mṛtam putram ,*
jīvantam-iva-cáturas :
- 73 α. » *Nanu te 'ham pitá , putra ,*
saha mátrábyupágatas ?
- 73 β. » *Uttiṣṭa távad ! éhy-ávám !*
kaṇṭhé , vatsa , pariśwaja .
- 74 α. » *Kasya-cápara-rátré 'ham ,*
swádyáyaṃ kurvatô vané ,
- 74 β. » *Çrôśyâmi maḍuram çabdam ,*
Punyaṃ Çâstram adīyatas ?
- 75 α. » *Paryupâsya-ça kas sanḍyâṃ ,*
snâtwâ , hutwâ-ça pâvakam ,
- 75 β. » *Hlâdayiśyati me pâdâu ,*
karâbyâṃ parisânspṛcan ?
- 76 α. » *Çâka-mûla-p'alam vanyam*
âhariśyati kô vanât ,
- 76 β. » *Âvayor andâyoḥ , putra ,*
kâṅṅatos , ūt-parītayos ?
- 77 α. » *Imâm andâñ-ça vṛddâñ-ça*
mâtaram te tapaswinīm ,
- 77 β. » *Katam , putra , bariśyé 'ham ,*
andô , gata-parâkramas ?

« Nec minus infelix, nati quoque frigida palpans
Pectora, defunctum pater orbis, sic, quasi vivum
Alloquitur :

« Cum matre tuâ genitor tuus adsum,
« Fili. Ne sileas ! Ob te devenimus ambo.
« Surge redux, et adhuc tu nos amplectere collo.

» Tout en larmes aussi, le pénitent sacré,
Comme à qui l'entendrait, au disciple expiré
S'adresse; et d'un accent qui gémit et qui tremble :

« C'est nous... Ta mère et moi sommes venus ensemble,
» Cher fils..! De tant d'amour toi qui nous entouras,
» Soulève-toi pour nous; jette à nos cous tes bras.

» Hélas..! Qui donc, le soir, dans la Sainte Ecriture ²⁵⁾,
» Avec sa douce voix nous fera la lecture?
» Qui donc, quand le matin j'aurai brûlé l'encens ²⁶⁾;
» M'assouplira les pieds, de ses doigts caressants ²⁷⁾?
» Dans les fourrés voisins, sur les berges voisines,
» Qui nous ira cueillir des herbes, des racines,
» Des fruits? — Quand nos regrets t'appelleront en vain;
» Quand l'horrible abandon fera sentir la faim
» A ta pauvre, à ta vieille, à ta pieuse mère...
» Enfant, — pour la nourrir, dis, que pourrai-je faire,
» Moi, sans force et sans yeux, aveugle et décrépité?

« Cujus enim vocem mellitam, nocte silenti,
« Sanctas Scripturas potero auscultare legentis?
« Quis, matutinos postquam complerem ritus,
« Exactis precibus solitis oleoque cremato,
« Dulce meas plantas manibus mulcendo juvabit?
« Herbas, radices, aut fructus, quaerere sylvam
« Quis poterit nobis, orbatis paupere victu?
« Cumque timenda famas circumdabit, o bone, matrem,
« Hancce piam matrem, moniali sorte verendam (h),
« Dic : vetulus vetulam, dic, caecam caecus alendi
« Inveniamne vias? ego, cujus robur ademptum est!

- » Oh ! ne te hâte point ! Prends un jour de répit !
- » Pourquoi franchir si tôt la céleste barrière ?
- » — Plus que l'affreux besoin, la douleur meurtrière
- » Nous tûra... Va, jeune homme, attends nous : dès demain,
- » **TOUS LES TROIS** nous prendrons le funèbre chemin.
- » — Aussi bien, jusqu'aux pieds du Juge qu'on implore,
- » S'il m'écoute, pour toi, je veux plaider encore.
- » J'irai, disant les soins que tu nous as rendus,
- » Mendier pour mon fils le prix de ses vertus ²⁸).

- » Tu l'obtiendras. — L'enfant qui, chez deux solitaires,
- » Avait pris du devoir les us héréditaires,
- » N'aurait-il, sous la loi des arrêts du trépas,
- » Qu'une place chétive et dans les rangs d'en bas ?
- » Non certes. — Bon pour ceux dont le plaisir inique
- » T'est venu mettre à mort, toi, mon amour unique,
- » Mon seul parent au monde et tout mon sang dernier.

- » Ah, puisqu'un fer cruel, — qui devait t'épargner,
- » Mais qui moissonne, hélas, ta fraîche adolescence, —
- » T'enlève aimable et pur, en ta pleine innocence..,
- » Je ne crains rien pour toi du tribunal d'en haut.

-
- » Nōli igitur, nōli, jam nunc discēdere terrā ;
 - » Trāmēs enim quo tu gradiēris, nos vocat īdem.
 - » Nos dēsīdērium mox solvet flāmine vitæ,
 - » Crasque tribus simul, ō puer, alta licebit adire.
 - » Expectā ; summi nam Jūdicis antē tribūnal
 - » Pro te stare velim, et causam virtutis agendo,
 - » Præmia quæ meruit pietas tua dīcere, testis.
 - » Justitiam nato, mendīcans, ipse rogarem.

- 78 α. » *Tiṣṭa ! mā , mā gaṇas , vatsa ,*
Yamasya sadanaṃ prati :
- 78 β. » *Çwô , mayâ-ceiva mâtrâ-ca ,*
gantâsi saha , putraka .
- 79 α. » *Uḃâv-âpi , hi , twac-çokâd ,*
anâtâu , na çirâd iva ,
- 79 β. » *Prâṇeis , putra , viyôxyâvô ,*
marañé kṛta-niççâyâu .
- 80 α. » *Itô Veivaswataṃ gatvâ ,*
ḃixîçyê kṛpanas swayam :
- 80 β. » *Putra-ḃixâm pradêhîti ,*
twayeiva sahitô gatas .
- 86 α. » *Nahidṛçé kulé janma*
prâpya yâty-adamâṃ gatim ;
- 86 β. » *Sa tu yâsyati yéna twam*
nihatô , mama bândlavas .
- 81 α. » *Apâpô 'si yatâ , putra ,*
nihatâs pâpa-karmaṇâ ,
- 81 β. » *Twam âpnuhi tatâ lôkân*
çûrâṇâm anivartinâm ;

» Macte tamen ! Sêdes **infernas** quis putet unquàm
 » Sortitûrum te, benedicto sanguine eretum,
 » Qui bona, pônè sequens, vestîgia semper amâsti !
 » Tales obtineat satis est, qui, nescius æqui,
 » Te, mea sola domus, mî sôle propinque, cecidit.
 » Cùm vêrò mortis stimulos invēneris insons,
 » I nunc, absque metu, quò relligionis ierunt
 » Discipuli, dociles normæ gravibusque magistris ;

- 82 α. » *Aparāvartinām lókās*
çantánām yé tapaswinām ,
- 82 β. » *Yajwanām , guru-vartinām ,*
tāns twam āpnuhi çáčwatán.
- 83 α. » *Yán lókán véda-védāṅga-*
-páragá munayó gatás ;
- 83 β. » *Yáñç-éa rájarśayó yátá ,*
Yayáti-Nahuśádayas ;
- 84 α. » *Gṛhaméđinaç-éa lókán*
sadára-brahmacárinas ,
- 84 β. » *Gô-hiranyánná-dátâró (κ)*
ḅúmidâç-éiva yán gatás ;
- 85 α. » *Yáñç-éábaya-pradâtâras ,*
taťá yán satya-váđinas :
- 85 β. » *Tán lokán , mad-anuđyátó ,*
yáhi , putraka , çáčwatán. »
- 87 α. » *Evam áđi-vilapyártaś*
sa munis saha ḅáryayá ,

-
- « Quòve sacerdòtes puri, seu spontè severis
 « Lēgibus addicti monachi, cultusque periti ;
 « Quò sancti rēges, Jagatis velut atque Nahussas ;
 « Quò probus it, solitus nil falsi farier ore
 « Vēridico ; vel qui fugienti præstat asylum ;
 « Vel qui mūnicè pecudes dispertit et agros
 « Atque aurum miseris, proprià quos nutrit oryzá ;
 « Hùc ubi splendescunt justo in cērtamine cæsi (i)
 « Herōes ; vel ii qui se gessēre pudīco
 « More apud uxores et digno brachmanisantùm :
 « Rectores domuum veri, patresque familjās (j),
 « Connubiis castis utentes nonnisi castè.

- » Va, mon doux bien-aimé; va, — sans nous, s'il le faut, —
- » Aux lieux où sont allés les pénitents austères,
- » Nourris dans les Védas et leurs saints commentaires;
- » Les sacrificateurs justes et vénérés;
- » Les disciples soumis à leurs guides sacrés;
- » Et ceux qui sans faiblesse ont exposé leur vie,
- » Les guerriers généreux tombés pour la patrie;
- * » Et ceux qui par l'exemple ont fait régner les lois,
- * » Yagati, Nahoussa, vrais dévots et grands rois ²⁹⁾;
- * » Et ces chefs de famille environnés d'estime,
- * » Chastes jusqu'au milieu d'un bonheur légitime ⁵⁰⁾;
- » Et quiconque en sa vie eut horreur de mentir;
- » Et qui sut largement au pauvre départir
- » L'or, le riz, les troupeaux, — ou pour ceux qu'on exile,
- » Sous son toit protecteur ouvrir un sûr asyle.
- » Va, — va dis-je, — où les bons, pour prix de leurs travaux,
- » Sans retours ici-bas et sans efforts nouveaux,
- » Dispensés désormais d'épreuve expiatoire,
- » Sont allés recueillir le repos et la gloire.
- » Pars, — sans nous oublier! — Que ton sort soit le leur!
- » Monte... au divin séjour de l'éternel bonheur ³¹⁾. »

» Lorsque ainsi, tout tremblant, eut parlé le vieux brame,
Il voulut essayer, avec sa pauvre femme,

» Istos nempè locos quò jam, mercedibus aucti
» Ascendère suis, Cœlestes nec redituri..,
» Hosce locos filii, nostri memor, itò perennes. »

» Dixerat. Indè senex, miserà cum conjuge cœpit

* Quatre vers qui, dans la lecture à haute voix, peuvent être supprimés si l'on veut, afin de rendre la période moins fatigante pour le déclamateur.

D'ensevelir le mort ; de rendre, en le lavant,
Quelque honneur funéraire au corps de son enfant.
Moi, j'admirais, ému, leur touchante pratique.

» Mais voici que, monté sur un char magnifique,
Le fils objet chéri d'un si tendre intérêt,
Fantôme glorieux, dans les airs apparaît ;
Et sa voix, des destins consolant interprète,
Fait entendre ces mots au couple anachorète :

« Ne pleurez point sur moi. Dans ce jeune chasseur,
» Du trépas qui m'atteint, cessez de voir l'auteur.
» Tout, par un ordre sage, était réglé d'avance ³²).
» Pour prix des soins pieux dont ma docile enfance
» A pu vous entourer, j'AI, parmi les heureux,
» Le lieu qu'en ma faveur sollicitaient vos vœux.
» Encor bien peu de temps, et dans les rangs suprêmes,
» Tous deux vous m'allez joindre et vous asseoir vous-
[mêmes. »

Occisi pueri plōrans compōnere membra,
Atque ea, pro tumulo, curis dōnare lavacri.

« Surgit at intereà de flumine lūcida nubes ;
Mox in eà, medius pūrâque albēdine clarus,
Filius appāret moniæ, jàm corporis umbrâ
Divinâ gaudens, et curru magnifico stans.
Desuper, ille grāvi sōlatur voce parentes :

« Nōn ego lūgendus. Planctu cessate, meīque
» Fūneris etsī jàm possit reus iste videri
» Princeps, hunc dīri facti ne crēdite causam.

- 87 6. *Tatô 'sya kartum udakam
pratasté dina-mánasas.*
- 88 α. » *Ata, divya-vapur bûtwá,
vimána-varam ástítas,*
- 88 6. » *Muni-putras sa táu vákyam
Uváca pitarav-idam :*
- 90 α. » *Na bavadbhám aham çôcyo;
náyam rájâparádyati.*
- 90 6. » *B'avitavyam anéneivam
yénaham nidanam gatas.*
- 89 α. » *B'avatos paricaryáham
práptas punyám parám gatim;*
- 89 6. » *Bavantáv-api hi xipram
stánam ístam avápsyatas. »*
-

- « Mors ea quæ nobis vîsa est inopîna, superno
« Permissu cecidit mîti, fueratque futura.
« Jussa sequendo piè, vestram cûrando senectam,
« Obtinui sêdem quam pro me sæpè rogabat.
« Vester amor. — Nec sunt hæc omnia ; nam mihi dîves
« Si concessa fuit merces, gaudête : manet vos
« Sors eadem. Finis vënit, ambobusque licebit
« Sanctâ pâce frui, circisque sêdère beatis. »

- 91 α. » *Evam uktwá tu vacanam ,*
Ṛṣi-putró divam yayáu ;
91 β. *Divi divya-vapú-rájan* ^(L) ,
vimána-varam ástitas.

-
- 92 α. » *So 'pi, kṛtwódakam tasya*
putrasya saha bāryayá ^(M) ,
92 β. *Tapaswi mām uvácédam ,*
kṛtañjalim , upastitam :
- 93 α. » *Twayá tu yad** , *avijnánán ,*
nihatô me sutas çucis ,
93 β. » *Téna , twám api çapsyámi*
su-duskam atidárunam.
- 94 α. » *Putra-çokáturas pránán*
santyaçyámy-avasó yatá ,
94 β. » *Twam apy-anté tatá pránáns*
tyaçyasé putra-lálasas. »

« Sic fatus juvenis, radians splendore benigno,
Curru sublīmis, terræ confīnia linquit,
Motus et in sursūm, perlābitur æthera scandens.

« At mihi prostrato timidoque, manusque levanti,
Tunc, medius surgens et nati corpore nisus
Ablūto, loquitur, reverendā fronte severus,
Mājestate micans, hæc verba minantia brachman :

« Imprūdens potius quàm vērè conscia quamvis
« Tām pūrum puerum jaculo tua dextra necārit,

» Le corps divinisé qui déjà plane en haut,
Image rayonnante, ainsi parle ⁵³); — et bientôt,
Montant, montant toujours, il échappe à ma vue,
Avec calme et splendeur emporté vers la nue (*).

» A moi, dès lors, — à moi confus et suppliant, —
Le brahmane s'adresse en langage effrayant ⁵⁴).

» Quoique du coup affreux, dit-il, qui nous accable,
» Ta folle promptitude ait seule été coupable,
» La mort de l'innocent doit toujours se punir,
» Prince, et je te révèle un sévère avenir.
» De même qu'aujourd'hui, dans la tombe entr'ouverte,
» De mon fils bien-aimé l'irréparable perte
» Me pousse, et que je meurs de ce regret amer :
» De même, séparé de ton fils le plus cher,
» Si parmi les vivants quelque heureux sort le laisse,
» Tu n'en pourras du moins appuyer ta faiblesse.
» Tel sera ton désir à tes derniers moments,
» Mais tu mourras privé de ses embrassements. »

« Immūnem penitūs te vīvere non foret æquum ;
« Haud aliter possum quin dīra precer tibi quædam.
« Sicut enim morior justīs amplexibus orbus
« Dīlecti geniti : tibi princeps, sic quoque fiet.
« Vita quidem nati servabitur ; at tua saltem,
« Deficiens, ejus linquet te amplexibus orbum. »

(*) C'est ici que la lecture à haute voix peut se terminer si l'on veut. (Voir l'Avis préliminaire, page 26.)

» Il dit. Bientôt après, sous leur douleur trop vive,
S'éteignit des vieillards l'existence plaintive.
Dans les murs paternels, moi, triste je revins.

» Depuis lors, sans malheurs, sans châtimens divins,
Oublieux j'ai vécu, régné; — mais tout m'indique
Que du brahme, à la fin, l'oracle prophétique
Va s'accomplir. Déjà, de mes enfans chéris
Je sens bien que l'absence amortit mes esprits.
Oui, mon âme s'affaisse et languit désolée;
Un sombre abattement, ma mémoire troublée.,
Mon regard obscurci, qu'ont fatigué les pleurs.,
De l'appel du Grand Roi sont les avant-coureurs.
Le chagrin, qui m'emporte, a miné mon courage.,
Comme un fleuve écumeux, tout grossi par l'orage,
Renverse, et va chassant, vaincus, déracinés,
Les arbres de sa rive, à la mer entraînés.

» Si Râma, de ces lieux ayant repris la route,
Me parlait, me touchait., je revivrais sans doute,
Comme un malade à qui l'on aurait apporté
L'ambrosie, aliment de l'immortalité ³⁵);
Mais en quittant la vie, ô compagne fidèle,

« Brachmānis, ô conjux, hæc ultima verba fuere.
Mox, anachōrētis tacito languore peremptis,
Ipse urbem repetens, tristis mea tecta revīsi.

« Multa quid adjiciam ? Longos oblīta per annos,
Sylvicolæ magni contrā me ōrācula surgunt.
Ecce meis hodiè gliscit sopor artubus ; ecce
Nunc acies oculis dēest, nunc immemor est mens (*k*) ;

- 100 α. *Ató nu kim duṣkataram*
ḅaved , dévi pativraté ,
- 100 β. *Yad adṛṣṭweiva Rámasya*
mukam tyaxýámi jívitam !
- 101 α. » *Nivṛtta-vana-vásam tam ,*
Ayôdyám punar ágatam ,
- 101 β. *Draṅyanti sukinó Rámam*
Çakram swargád ivágam .
- 102 α. *Na té manuśyá , dévâs té (o) ,*
yê tat purnendu-sanniḅam
- 102 β. *Mukam draṅyanti Rámasya*
puri-praviçatô vanât .
- 103 α. *Sudaṅṣtram , vimalam , kântam ,*
çâru , padma-daleṣanam ,
- 103 β. *Danya draṅyanti Rámasya*
târâ-pati-niḅam mukam .
- 104 α. *Çarac-çandrasya sadṛçam*
pullasya kamalasya-ça ,
- 104 β. *Draṅyanti sukinas tasya*
mukam putrasya yê narâs ! »
- 105 α. *Iti , Rámam smaran éva*
çâyanîya-talé nṛpas ,

Vērùm, quid magis est, ó conjux fida, dolendum,
 Quàm facie Ramæ non vísâ linquere terram !

« Olim, rex et ovans, ēlapso tempore pœnæ,
 Ajodiam, sylvis egressus, Rama redibit ;
 Haud secùs exciperent venientem coelitus Indram.
 Nōn homines, sed di potiùs, quibus ista licebit
 Cernere ; quique, feros hostes quùm vicerit omnes,

O princesse, il est dur de se séparer d'elle
Loin du fils que l'on aime et sans l'avoir revu.

» Un jour du fond des bois à la fin revenu,
Rapportant de l'exil une gloire agrandie,
Mon Râma rentrera dans l'heureuse Ayodie.
Ah ! ce seront des dieux, plutôt que des humains,
Ceux qui de son retour borderont les chemins.
Son visage éclatant, à leur foule éblouie,
Semblera du lotus la fleur épanouie,
Ou la lune en son plein, quand elle marche et luit,
Souveraine au milieu des astres de la nuit.
Fortunés les mortels qu'atteindra son sourire !
A leur félicité, moi, vainement j'aspire ;
Je ne la verrai pas : je meurs. »

Ce fut ainsi,
Qu'abattu par le deuil et par l'âpre souci,
Un vieux père, un vieux roi, dont l'âme était brisée,
Lança les derniers jets de sa force épuisée.
Sur sa couche et dans l'ombre, ainsi Dasarétas,
Pasteur des peuples, chef qui de vastes états

— Splendenti lūnæ similem lōtove decoro,
Dentibus et pulchris rīdentem, — per sua Ramam,
Mænia grassantem, reseratâ mente videbunt !
Nōn ego, nam morior. »

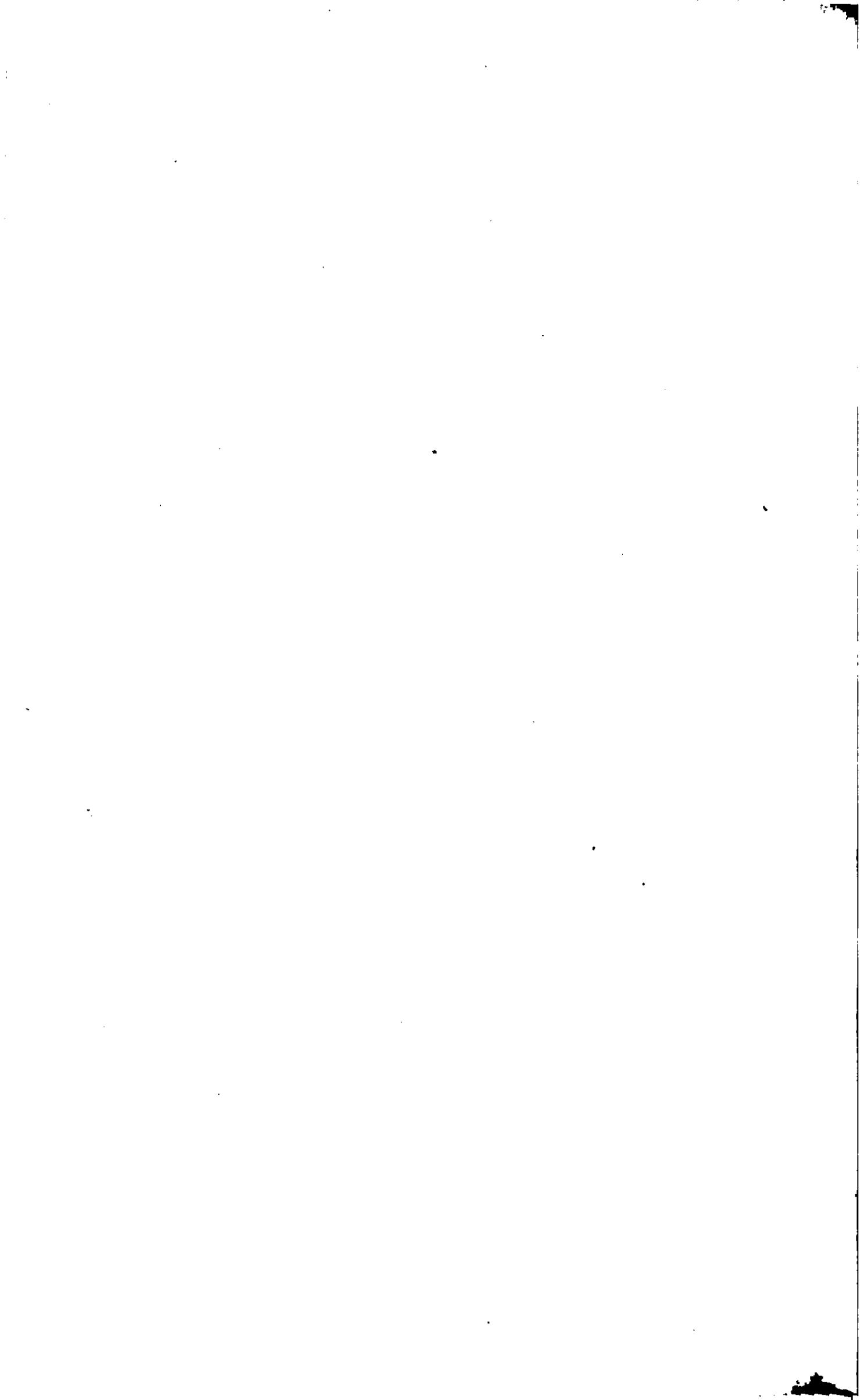
Facto sic fine loquendi,
Dēsarathas magnus cœpit sēcēdere vitâ,
Atque, jacens lecto, vīres disperdere lentè,
Paulatim periens , par Tsandræ, cornua cujus

Longtemps avait si bien porté le diadème,
S'approcha par degrés de son terme suprême ;
Faible, sans agonie et plein de majesté,
Comme on voit de Tchandra le croissant argenté
Pâler et disparaître au lever de l'aurore.
« O mon fils, ô Râma ! » murmurait-il encore.,
Lorsqu'enfin, sous le coup de souvenirs trop chers,
Son âme en gémissant s'exhala dans les airs ⁵⁶).

Vânescunt oculis, auroræ luce propinquâ (*m*).
« Ah Rama ! ah fili ! » quëribundus sæpè gemebat ;

- 103 6. *Çaneir upajagâmdâçu*
çaçiva rajanî-îayé.
- 106 α. « *Ha Râma ! há putra !* » *iti*
bruvan éva çaneir nṛpas,
- 106 6. *Tatyâja swa-priyân prâṇân,*
putra-çôkêna duskîtas.
-

Ast hominum pastor, cruciante dolore paterno,
Tandem succubuit lūgens, animamque reliquit.



NOTES

DE LA MORT DE YAZNADATE.



NOTES DU YAJÑADATTA—BAĀDA.

PREMIÈRE SECTION.

NOTES SUR LE TEXTE SANSKRIT.

(A) *Râmé Manujaçârdûlé, etc.*

Si les jeunes amateurs d'orientalisme ont pris la peine d'examiner avec quelque attention le tableau alphabétique (pages 11 à 20), et s'ils ont passé une heure ou deux à l'appliquer par forme d'exercice, nous n'avons point à leur donner de leçon de lecture. Ils déchiffreront couramment ce début, par exemple, et diront, à la française, sans la moindre hésitation :

Râ-mé-Ma-nou-dja-çâr-doû-lé
sâ-nou-djé-va-na-mâs-ri-té;

ou bien, au distique 4, seconde partie :

Ya-di-dja-gar-chi-Câou-sal-yé,
sri-nou-mè-va-hi-tâ-va-teha ().*

Les passages où se trouve l'*m* sous-ponctué, représentant l'*a-nouswara*, ne leur offriront pas plus d'embarras. Au çloka 2, quand ils rencontreront :

Jagrâhaupaplavagataṃ souryaṃ, etc.,

ils diront tout simplement *dja-grâ-hô-pa-pla-va-ga-tan*, et

(*) Ou *vachas*, s'ils aiment mieux faire sentir par l'addition d'une sifflante la présence du visarga.

sou-ryan, moyennant cette finale française bien connue que nous employons dans *roman* et dans *Adam*. A moins que, pour prononcer encore mieux, ils ne fassent entendre après le son nasal *an* une sorte d'*m* sourd; comme si l'on disait, mais en tenant les dents fermées, *sou-ryan-m* (*).

Pareillement, au çloka 12, α :

Dé-vya-noú-dhâ-ta-da-bvous-ROUAN-m ,
you-va-râ-djô-bva-va-myA-HAN-m (**).

La même prononciation nasale sera donnée aux syllabes où entre l'*n* accentué (*ṅ*) ; car celui-ci n'est, comme l'*m* sous-pointé (*ṁ*), qu'une représentation de l'anouswara. Ainsi, l'on dira au vers 51 (second hémistiche ou pied) :

Dhri-tyâ-SANM-sta-bvya-vâg-ba-lanm.

Mais quant à l'*n* non accentué, on peut lui laisser son articulation claire et distincte ; par exemple, au vers 86 α,

Nahîdrcé kulé janma, etc.,

lequel devra être prononcé *na-hî-dri-cé-coû-lé-djann-ma* (***).

On n'agira même pas différemment dans les cas où cet *n* libre serait sous-ponctué, c'est-à-dire cérébral, car une telle nuance importe peu. Et les lecteurs, par exemple, arrivés au vers 51, première partie, prononceront ainsi (à la française) :

Vach-pa-pour-né-na-CANN-thé-na, etc.

(*) Dans les cas où la voyelle qui précède l'anouswara est longue, on en sera quitte pour donner au son nasal plus de durée et de profondeur ; à la syllabe *vâṅm*, par exemple, dans *ivâṅmbaré* (*ivâṁbaré* avec *m* sous-ponctué).

(**) On remarquera qu'ici nous faisons abstraction de la nuance cérébrale des consonnes, où on l'indique par un point inférieur. Difficile, en effet, à expliquer aux gens, cette valeur spéciale, dite prononciation de tête, peut sans inconvénient être négligée pour des Européens, dans un ouvrage tel que celui-ci, où il s'agit de littérature et non de grammaire.

(***) L'*n* se détache et se fait d'autant mieux articuler dans *jan-ma* (*djann-ma*), que ce mot, dont il caractérise fortement la racine, serait très bien représenté chez nous par le terme grec γέννημα (géniture) : expression à laquelle l'instinct fait songer tout de suite, à l'aspect de son correspondant sauscrit.

Ni le *b* ni le *p* aspirés ne feront embarras, car on articulera l'un comme *bv* et l'autre comme *pf*. Ainsi, la première moitié du vers 16 sera pratiquement :

Mé-gha-djé-nam-bou-nâ-BVOU-mir
BVOU-ri-nâ-pa-ri-tar-pi-tâ,

et la seconde moitié du distique 7, ceci :

Pouch-panm-drich-touâ-PFA-la-prep-sour,
ni-râ-ça-syât-PFA-la-ga-mé.

Un mot qui peut effaroucher, c'est *smɾtwâ-cá*; et cependant, il n'y a pas, à prononcer *smri-touâ-tcha*, grande difficulté réelle; cela ne choque que nos habitudes. C'est uniquement comme inaccoutumée pour nous, que la syllabe *smri* nous étonne; car les langues européennes même interposent très-bien une consonne labiale entre un *s* et un *r*. Les Italiens possèdent le nom propre *Sbrigani*, les Allemands le verbe *sprechen*, et nous avons le mot *esprit* (*).

Il n'y a, dans tout le morceau, qu'un endroit vraiment difficile à lire. Or il se présente au début; c'est le premier hémistiche du second vers du distique initial. — Là se trouve un mot extraordinaire, lequel paraît d'abord imprononçable : le mot *kɾéc'rám*. Comme en effet il renferme un *c* (lequel vaut *tch*), suivi d'un *ç* (*tch* aspiré), — évidemment, si l'on prend les règles au pied de la lettre, on est censé devoir dire *kritch-tchhrám*. — Horrible et ridicule cacophonie!

Quand les choses vont jusque là, le bon sens avertit le lecteur que les apparences sont trompeuses.

Voyez l'italien! Là, également, le *c* se prononce *tch*; ainsi, lorsqu'il y a deux *c* consécutifs, on devrait, ce semble, doubler ce groupe de consonnes françaises. Puisque *cio* italien fait *tchio*, rien n'empêche un cuistre de prétendre qu'Ajaccio doit se prononcer *A-yâtch-tchio*. — Or en est-il ainsi? — A coup sûr, non.

(*) Dût on les prononcer avec rapidité et ne pas y faire sentir l'e muet, on n'éprouverait aucune gêne phonétique par la rencontre des mots suivants, qui cependant amènent *smri* : « Comment trouvez-vous cet enthousia-sm e? Ri-dicule, n'est-ce pas? »

La seconde lettre, si elle corrobore quelque peu la première, ne la répète pas pour cela. L'articulation *ch* (*sh* anglais) en devient un peu plus forte, mais c'est tout ; le *t* qui la précède ne se réitère point.

Eh bien, il en était de même chez les Brahmes. Assurément on ne se tourmentait pas jusqu'à dire *critche-tchrâme* ; on ne faisait sonner que *critche-râme*.

Peut-être même ne disait-on guère que *criche-râme* (presque sans aucun *t*), et c'est même le plus probable. Personne n'ignore à quel point s'affaiblit souvent le *d* du *dj*, ou le *t* du *tch*, dans la manière pratique d'articuler soit le *g* et le *c* italien, soit les lettres turques, persanes, indoues, etc. qui y correspondent ; or, quand les groupes où elles entrent sont un peu compliqués, cet élément dental peut aisément y disparaître tout-à-fait. L'oreille, dans de semblables choses, est le meilleur conseiller (*).

Terminons par deux remarques.

L'*e*, en sanscrit, étant toujours plein, et même toujours long, il aurait pu, dans notre système de transcription, être marqué par un signe unique (l'*é* circonflexe par exemple). Si nous avons, selon les occurrences, exprimé cette voyelle par trois caractères différents, c'est afin d'accorder quelque chose aux habitudes oculaires. Des yeux français trouvent *déva* fort naturel, mais il leur semble apercevoir quelque chose d'étrange dans *sanspricéd* et dans *Ramé* ; ils aiment mieux voir écrire *Ramé* par un accent aigu, et *sanspricéd* sans aucun accent. A la bonne heure. Va donc pour cette variété, qui satisfait le regard, et qui, pourvu que l'on convienne de sa nullité de valeur, n'a point d'inconvénients (**).

Quant à ce qui est des *a*, bien des lecteurs seront surpris de les

(*) On objectera peut-être que le second *tché* est aspiré. Mais qui donc connaît au juste quels étaient ici les résultats de l'aspiration ? Durcissait-elle la consonne ? ou bien ne produisait elle pas plutôt l'effet contraire ? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ajouté en anglais au *t* dans *their* et dans *those*, l'*h*, au lieu de rendre plus rude cette dentale, l'adoucit extrêmement, et la change en une sorte de *z*.

(**) Nous n'avons laissé le circonflexe sur les *e* finaux, que là où semblaient le demander les souvenirs grecs de notre éducation : dans *Kâuçalyé*, par exemple, qui rappelle les féminins ioniques. (Καυσαλίη, aurait dit Homère.) Au reste, on trouvera plus loin (note O) quelques détails de plus sur cette question.

voir figurer en telle abondance. Cela tient à la convention grammaticale qui fait donner pour corps un *a* bref à toute syllabe sanscrite où ne se trouve indiquée aucune autre voyelle. Il va sans dire que cette règle factice, — moyen commode de simplification, adopté pour l'enseignement, — ne répondait point aux réalités phonétiques. Beaucoup de ces prétendus *a* avaient le son de l'*e* ou de l'*o* brefs, vocalités qui ne possèdent pas de signe graphique en sanscrit. — Mais à quels mots s'appliquaient ces mutations, consacrées par l'usage, et semblables à celle qui transforme chez nous la prononciation de l'*e* en *a* dans *femme* ou dans *ennui* ? Impossible de se jeter dans une pareille discussion, et force nous a été de laisser subsister l'*a* partout, faute d'être à portée de rien indiquer de certain (*).

(^b) *Yad ácarati... naraḥ karma çubáçubam.*

Nous nous dispensons d'écrire *karmma* (कर्म). Le doublement des consonnes, après l'*r*, n'est guère en sanscrit qu'une mode orthographique, qui, une fois transportée en dehors des alphabets indous, perd sa principale raison d'être (**).

Si nous avons laissé subsister deux *d* à la suite de l'*r* dans *arddarátré* (au çloka 5), c'est parce que l'un est tenu et l'autre aspiré. Encore n'y aurait-il pas eu grand inconvénient, même là, à supprimer le premier des deux, le second seul étant prononçable.

(c) *Yuva-rájó bavámy-aham.*

« Et moi je suis (pour j'étais) prince royal ou héritier du trône (mot-à-mot, *jeune roi*). »

(*) Il y a seulement quelques mots, pour ainsi dire évidents, où l'on devine très-bien la chose. On sent d'instinct, par exemple, que la proposition *pari* (autour) se prononçait *peri* (περι). Et comment ne pas voir qu'un *o* bref perce sous l'*a*, dans *astí*, os (ὄστέον), ou dans *avi*, brebis (*ovis*) !

(**) Un fait graphique analogue, et bien plus hardi, se passe en Europe. En caractères romains, le *ß* du caractère gothique allemand, au lieu de se copier *sz*, se transcrit *ss*, selon la prononciation réelle ; et personne n'y trouve à redire.

Donner au présent de l'indicatif le sens d'un prétérit, cela se fait en français même, puisque nous y dirions très-bien : « Les armées étaient en présence, quand tout-à-coup un homme *sort* des rangs, *s'avance*, etc. » Seulement une telle manière de parler ne se rencontre chez nous qu'après des imparfaits, lesquels sont déjà des présents antérieurs, c'est-à-dire des demi-présents. Il n'en va pas ainsi chez les épiques de l'Antiquité ; et dans Virgile on voit Enée, voulant proposer, en prix à conquérir, deux coupes que lui donna jadis la reine de Carthage, dire sans scrupule :

Craterasque duos quos DAT sidonia Dido.

Dat pour *dedit*, comme ici *ḅavāmi* pour *abavam* ou *abūm*.

(^b) *Un-matta-çiki-sāraḡgā*, etc.

S'il était de notre plan de faire remarquer aux lecteurs, à mesure que le texte se déroule sous nos yeux, les innombrables mots par lesquels le sanscrit touche aux langues européennes, il y en aurait ici une belle occasion. Dans cette description des oiseaux pressés de la soif, qui, enfin satisfaits, ont l'air d'être en état d'ivresse, et semblent devenus fous de joie de pouvoir se baigner et s'abreuver à l'aise, quoi de plus curieux que de voir employer, pour dépeindre leur extravagante gaité, le terme *matta* (anglais *mad*, italien *matto*) ! Mais une telle besogne conduirait trop loin, et nous laissons les amateurs s'engager seuls dans la route (*).

(^e) *Etasmin idṛçé kâlé*, etc.

Si nous avons omis exprès le second *n* d'*etasminn* (comme déjà dans *çocann*), c'est d'après le conseil d'un sanscritiste, professeur de Facultés, héritier d'un nom devenu deux fois célèbre.

(*) La satisfaction des jeunes linguistes sera doublée, par exemple, quand, informés que la particule *un* n'est ici que l'adverbe *ut* (fondé par euphonisme avec la consonne subséquente), ils y reconnaîtront le *out* anglais. Alors ils croiront lire dans *ut-matta* le composé britannique *out-mad* (pour *out-minded*), ce qui correspond assez à la signification étymologique et primitive de notre mot *extra-vagant*.

Sans doute on ne saurait alléguer ici, pour supprimer la double lettre, — qui du moins est prononçable, — d'aussi fortes raisons que dans *karmma*, *varttamâné*, etc., où elle ne l'est point. Mais néanmoins, tout comme M. Emile Burnouf, nous ne voyons pas trop pourquoi l'on se jugerait astreint à suivre une orthographe qui, dépourvue de motifs grammaticaux, ressemble beaucoup à une affaire de mode. Son règne paraît pouvoir sans inconvénients rester enfermé en Asie, où il tient à des nuances phonétiques indifférentes pour des étrangers, surtout dans une langue morte.

(r) *Mâtaram pitarañ-ça*, etc.

Au lieu de *mâtaram pitarañ-ça*, Yaznadate pouvait aussi bien dire *pitaram mâtarañ-ça*, car nulle règle prosodique n'empêchait Valmiki de lui mettre ce langage dans la bouche (*).

Mais il n'a garde de le faire. Dans la sphère délicate où vivait le poète, tel n'était pas l'ordre des sentiments.

Lorsque le jeune anachorète, plus occupé d'autrui que de lui-même, tourne avec regret sa pensée vers les vieux parents que sa mort va laisser sans appui, le premier mot de compassion qui lui échappe EST POUR SA MÈRE. Elle est la première personne qu'il plaigne.

Ne pas perdre de vue ce trait de mœurs, vivement confirmé par le çloka 70, et dont nous aurons plus tard à tenir compte (**).

(c) *Hṛdi banó nipatitas*.

Nous laissons ici subsister pour l'orthographe, malgré la difficulté de l'articuler, le mot *hṛdi*.

Mais, comme on sait, le *ṛ* ou *ṛi* se change souvent en *ar* (***)

(*) Il est aussi bien permis de commencer le vers héroïque sanscrit par une brève que par une longue.

(**) La remarque faite ici pourrait être répétée à propos du çloka 34, où Yaznadate mentionne de nouveau sa mère avant son père : *ambâ-tcha tâtaç-tcha*.

(***) L'*ar* est ce qu'on appelle en grammaire son *gouna*.

et même M. Eichhof a coutume de l'exprimer par un signe formé de l'*a* et de l'*r* fondus ensemble. Il est bon de se rappeler cela; car, supposé que les lecteurs ne réussissent point à prononcer *hridi*, ce qui n'est pourtant pas impossible à la rigueur (*), — eh bien ils diront *hardi*. On n'en saisira que mieux la ressemblance de ce mot avec le *heart* anglais, dont il est à la fois le synonyme et l'homonyme (**).

(ⁿ) *Jānan api-ća, etc.*

Jānan pour *jānann*; suppression de la lettre surajoutée, comme dans *etasmin* pour *etasminn*. (Voir ci-avant la note E). On rencontrera encore la même chose au *çloka* 105.

Supposé pourtant que l'on préfère s'en tenir, comme méthode définitive, au doublement adopté par les brahmanes modernes : eh bien, soit; mais notre orthographe, en s'écartant moins de la simple grammaire, aura toujours eu l'avantage provisoire, dans un ouvrage aussi vulgarisé que celui-ci, d'avoir rendu plus reconnaissables les participes *cócan*, *janan*, *smaran*, dont la finale n'aura pas été altérée.

(ⁱ) *B'idyamānam ivāçktas (iva-açaktas)*

trātum anyan nagó nagaṃ.

Ce vers, où l'on reconnaît et l'infinitif supin dans *trātum*, et l'accusatif (*alium*) dans *anyan*, et l'*a* privatif dans *açaktas* (sans puissance), est un de ceux où se montre le plus visible, — le plus étonnant pour ceux qui n'en auraient pas encore la conviction, — l'intime parenté du sanscrit avec le grec et le latin.

(*) Sous les Francs on disait *Hlodwig*, *Hlothilde* ou *Hrotilde*; et à présent encore, Prague possède pour palais le *Hradschin*.

(**) Plus fidèle à l'étymologie que *herz*, où les Allemands ont ajouté une sifflante, ce mot *heart* (prononcez à peu près *hart*) répond, comme on sait, non seulement au *hrid* ou *hard* du sanscrit, mais au *καρδια* du grec et au *corde* du latin : termes où l'aspiration s'est renforcée en gutturale, par la même facilité de mutation qui a produit *horn* et *corn(u)*, *hort(us)*, et *gart(en)*, etc.

Ici on peut jouir du plaisir, assez curieux, de voir les deux langues classiques de nos colléges converger et se réunir, se souder l'une à l'autre, dans un seul et même mot; dans le participe *bidyamânam* (prononcez *bvidyamânam*), dont la racine se retrouve conservée en latin (*), tandis que sa terminaison rappelle vivement celle du participe présent des verbes grecs, — à l'm final près, lequel est latin aussi.

Supposé que l'on voulût donner absolument le mot-à-mot de la phrase, il faudrait, en créant *ad hoc* un terme hybride, écrire :

Find-ουτην sicut impotens (est) salvare aliam arbor arborem.

C'est-à-dire : « De même qu'un arbre est incapable de sauver un autre arbre que l'on fend (ou entame). »

Au reste, le genre de soudure, de coalescence, de fusion dont nous parlons, se rencontrait déjà dans le çloka 17, où on lisait : *idricé kalé vartamâné*, ce qui signifie *tali tempore vergente* (seu *currente*); proprement, *tali tempore veri-ομένω*.

La même chose aurait pu être observée à propos du çloka 16, où seulement elle se présente sous la combinaison inverse. La terre aride, humectée enfin par des pluies abondantes, y est représentée comme joyeuse, ravie, enchantée, délectée : *paritar-pitâ*. Or ici, ce sont les participes latins, et non pas grecs, que représente la finale (*ita*); et le corps du mot, au contraire, emprunté au verbe *paritripyâmi*, fait sauter aux yeux un verbe hellénique, *περιτέρπομι* (**).

(1) *Mayâ hatâu.*

Après une peinture si naturelle, si touchante, remarquable par

(*) *Bhid*, qui se prononce *bvid* ou *bfid*, n'est autre chose que *fid*, fendre, couper, entamer. A la vérité, *fid* prend une nasale dans *findo*; mais dans *fidi*, *fideram*, *fidero*, ainsi que dans *fissus* (pour *fidsus*), il la quitte, il revient à sa racine simple. On connaît ces nasales adventices, empruntées et rejetées : *pango*, *pepigi*; *tango*, *tetigi*; *frango*, *fractus*; *pingo*, *pictus*, etc. Très-fréquentes en latin, elles ne sont pas moins communes en sanscrit.

(**) Inusité, mais de formation régulière, ce verbe pourrait presque être employé si l'on voulait; car toutes les analogies l'autoriseraient, et il vient s'offrir comme de lui-même avec un sens clair comme le jour.

un goût si pur, et dans laquelle il n'y a pas un trait qui ne porte ; lorsque chaque auditeur se sent déjà le cœur gros et les yeux humides en se dépeignant la misère et l'isolement des pauvres vieux parents de Yaznadate, restés encore dans l'ignorance de leur malheur ; quel dernier trait, quel coup de maître ; que ces deux mots de réflexion accablante, réservés pour la fin : *mayâ hatâu!* « tués par moi ! »

Et ce n'est pas tout. De quelle manière arrivent-ils, ces mots foudroyants ? — A la suite d'une série de terminaisons duelles, dont l'imposante et solennelle assonance vient de bercer tristement l'auditeur comme eût fait jadis une *nœnia* funéraire.

Quand toutes ces finales successives en *âu* (*), disposées de huit en huit syllabes, ou même de quatre en quatre, — et pareilles aux coups espacés et réguliers de tambours que voilerait un crêpe, — ont marqué, pendant toute la durée d'une période de huit padas, la grave et plaintive cadence de cette douloureuse poésie : — alors, et au juste moment, vient tomber comme un assommoir le terrible *mayâ hatâu*, coup de massue à la fois pour l'âme et pour l'oreille.

(*) Cet *âu* représente sans doute, à proprement parler, l'*au* allemand de *brautigam*, ou italien de *flauto*, c'est-à-dire une sorte d'*aou* français ; mais dans la pratique, il s'approche assez d'un *o* long (*ô*) pour qu'ici son effet phonétique y soit à peu près assimilé. Les duels grecs ne se terminent-ils pas en *ôméga* ? Τὼ λῆγω, x. τ. λ.

Une personne qui voulait donner à des curieux quelque idée de l'effet vocal des vers dont nous parlons, les leur transcrivait ainsi, en les priant de les prononcer tout à fait à la française :

Tatrâ ham cripanâve andeau,
vriiddâve, aparit' chare aqueau,
Apace yam tacya pitarô,
lôuna pacq-châve ivan' dad jeu ;
Tatte catabire ou pâ si nô,
vyatte y tô, poutre à lâ la seau,
Poutrâgue à ma nad jame âçame,
à quand qu' chanteau, mayâ hatô.

Quelque grossière que soit une pareille approximation, nous l'insérons ici à titre de renseignement, comme pouvant du moins (ce qui n'est pas inutile) montrer à quel point le sanscrit est moins éloigné de nos organes que l'arabe, le chinois, etc.

Où sont Quintilien et La Harpe, qui n'ont pas pu lire cela ! qui n'ont pas pu le commenter !

Le jour viendra où des critiques experts et patients feront de l'analyse littéraire sur les chefs-d'œuvre sanscrits : nous n'entreprendrons point ce rôle, malgré l'attrait qu'il peut offrir. Une fois seulement, et en passant, comme faible signal de la route qui serait à suivre, il nous sera arrivé de laisser entendre le langage d'une admiration raisonnée.

Certes le pieux Valmiki ne s'appliquait guère à chercher, quoiqu'il les ait trouvées, ces beautés techniques et de détail que les philologues découvrent dans son *faire*. Trop supérieur pour n'être pas simple, il s'occupait de tout autre chose que des procédés qui conduisent à l'harmonie imitative et aux divers effets syllabiques. — Mais on n'est pas grand artiste pour rien. Quand on a reçu le don du génie, quand les facultés dont on est doué sont des facultés transcendantes., on domine son instrument, et celui-ci devient le plus intelligent des esclaves. Souple et docile sous le poinçon de l'éminent poète (*), la langue sanscrite lui obéissait comme une baguette enchantée ; sous les tours les moins élaborés, elle se pliait merveilleusement à ses pensées. Et tandis qu'il ne songeait, lui, qu'à exprimer de nobles sentiments, sans avoir à peine conscience du travail de l'art, — elle mettait à son service, de manière qu'il pût en user par instinct, les plus riches et les plus délicates ressources du métier.

(κ) *Gôhiraṇyâṇna-dâtârô*, etc.

Ici l'on a un des exemples frappants de la manière dont le sanscrit peut aisément dire les choses en peu de mots, au moyen de ses composés. Prenant les termes *gô*, vache (**), *hiraṇyam*, or,

(*) Sous le poinçon. Ce n'est point du *calam*, comme les Arabes, que se servaient les compatriotes et les contemporains de Valmiki. Ils écrivaient avec le style ou poinçon, et sur des feuilles de palmier ; méthode, du reste, que les Brahmanes n'ont point encore abandonnée, tout en y joignant à présent l'emploi du roseau et de l'encre (sur d'autres feuilles comme celles du Pandanus).

(**) *Kuh* allemand, *cow* anglais.

anna, riz, et le substantif *dâtâras*, donneurs (*), il en forme l'expression unique *gôhiranyâna-dâtâras*, laquelle, si l'on y ajoute le *bvoumidâs-tchâ* (**) de l'hémistiche suivant, suffit pour signifier, moyennant deux mots seulement, « donateurs et distributeurs de vaches, d'or, de riz et de terres. » Car, à la lettre, il y a : *vaccarum-auri-oryzæ-datores, terramque-dantes*.

(¹) *Divi divya-vapû-rajân, etc.*

Quelquefois, dans la Râmaïde, c'est à la simplicité d'un style antique et patriarcal que tiennent les répétitions de mots ; mais ici la cause est différente.

DIVAM yayâu DIVI DIVYA-vapû-rajân : il y a là une assonance trop marquée, trop extraordinaire, pour pouvoir venir du hasard et de la simple négligence. En se laissant aller à une pareille accumulation de termes formés du radical *div*, le poète savait bien l'effet qu'il allait produire.

Par ce procédé de style, il fait tellement pénétrer, retentir dans l'oreille de ses auditeurs, l'idée de CIEL et de CÉLESTE, qu'il triple en quelque sorte pour eux l'impression qui leur restera de l'apothéose du doux et pur enfant.

(^m) *So 'pi, kṛtwôdakam tasya putrasya, etc.*

Kritwâ udakam : Ayant pris le soin pieux dont il a été question au vers 87 6.

Mais de quoi précisément s'agit-il. Qu'est-ce qui se trouve indiqué là par les mots *kartum udakam* (à la lettre, *aquam facere*) ? Est-ce bien l'ablution du corps du jeune homme ? Ou ne serait-ce pas plutôt l'accomplissement de la touchante cérémonie dont les

(*) Proprement, *dâtârah* ; mais ici nous simplifions les choses.

(**) Mot que nous écrivons ici à la française.

épopées indoues font souvent mention (*), et qui, pratiquée en faveur des défunts, s'appelait « leur donner l'eau funèbre? » Quoique notre version, restée conforme à celle de MM. Burnouf père et Chézy, soit faite dans le premier système, les probabilités sont peut-être plus grandes pour l'autre, pour l'hypothèse de l'acte rituel. Il est certain que Bopp, dans son Glossaire, ne traduit *udakay-kartum* que par *aquam Mānibus libare*.

(*) *Sô 'pyarsis putra-çôkêna*, etc.

En se reportant à la note G, on y verra que là nous permettions déjà de substituer l'*ar* au *ṛ*, et de dire *harḍi* pour *hṛidi*, mot très-pénible à prononcer. Que si nous avons fait aux lecteurs une telle concession à cause de la simple difficulté qu'ils auraient d'articuler autrement, à combien plus forte raison ici, où ils se trouvent en face d'une presque impossibilité !

Et d'abord, on est si peu accoutumé chez nous à regarder le caractère *y* comme autre chose qu'une voyelle, bien que le *yé* soit une articulation dans toutes les langues, et quelquefois même dans la nôtre (**); — les Français ont tant de peine à prendre ce signe pour une consonne, — que déjà ce n'est pas sans quelque effort qu'on le leur fait reconnaître pour tel dans les mots sanscrits où la chose est simple jusqu'à l'évidence; dans *ma-yâ* ou *yu-vana*, par exemple, — termes où cependant le *yé* tombe aussi naturellement sur *â* ou sur *u* (*ou*) qu'y tomberait un *b* dans *bâton* et dans *bouc*.

(*) *Râmâyana*, lib. II, 83 et 111; lib. III, 73, etc.

(**) Nos grammaires ne le font pas remarquer, mais la chose n'en est pas moins vraie. Quoique le signe *y* représente ordinairement chez nous la voyelle *i*, et soit appelé par conséquent *i* grec, il *y* exprime aussi quelquefois la consonne *yé*, articulation dont notre langue n'est pas privée. Voyez *Ba-yard*, *ma-yonnaise*; voyez *Go-yon*, *Etchégo-yen*, *Lo-yola*; voyez *Bisca-ye*, *Anda-ye*; voyez *Fa-ye* et son diminutif *Fa-yette*; voyez *grassé-yer*, qu'il s'*assé-ye*, etc., etc. Dans tous ces mots, le *yé* reprend sa force native; il redevient consonne, comme il l'est chez tous les peuples du monde.

Que serait-ce donc, lorsqu'à la suite d'une lettre déjà si peu généralement connue à Paris pour consonne, on avait à placer la prétendue voyelle *ri* ! syllabe dont la vocalité est bizarre pour tout le monde; aussi peu voyelle pour des oreilles espagnoles, anglaises, allemandes ou russes, que pour des oreilles françaises !

Certes, si l'on voulait, sans s'inquiéter de l'effet, écrire avec une exactitude pharisaïque, d'après le système sanscrit, *pyrsis* ou *pyrisis*, il n'y aurait pas moyen d'empêcher que le lecteur, prenant ici le *yé* pour une voyelle, et l'*r* du *ri* ou *ri* pour une consonne, ne divisât les deux syllabes en trois, et ne prononçât *pi-ri-si* au lieu de *pyr-si*. Peu de gens, à coup sûr, seraient capables de sentir que le *yé* n'est pas là un son vocal, mais un simple coup de langue, une simple articulation destinée à se précipiter sur la voyelle *γ*. Presque personne n'arriverait à concevoir que l'on doit prononcer *pyri* en une syllabe, à la façon dont s'articule *pfri* ou *ptri* (*).

Et l'incompréhension serait d'autant plus pardonnable, qu'ici la prononciation normale, si l'on veut réellement l'émettre, exige, de la part des organes buccaux, un véritable tour de force.

N'imposons donc aux bouches françaises rien de plus que ce qui leur est possible; et, sachant secouer, quand il le faut, les entraves d'une rectitude logique exagérée, écrivons ici *so'pyarsis*, ce qui du moins ne forcera pas les gens à se démonter les mâchoires (**).

(^o) *Na té manuśya, devās tē, yē tat*, etc. (***)

Demeurés maîtres, ainsi qu'on l'a vu, de donner à l'*E* sanscrit,

(*) *Pfri* dans *Topfritz*; *ptri* dans *catoptrique*.

(**) Conformément aux réflexions finales que renferme notre note première (pages 77, 78), il doit y avoir eu quelque manière pratique de surmonter un obstacle pareil. Peut-être qu'on effaçait la nuance produite par l'*r*, et qu'on prononçait simplement *pyi*, syllabe aussi aisée à dire que nos mots *pied*, *pion*. — Mais, quoi qu'il en soit, faute de connaître quel a été jadis le vrai moyen de vaincre la difficulté, le parti le plus sage pour nous est de la tourner; et c'est ce que nous faisons en remplaçant ici le *ri* par *ar*.

(***) *Non hi (erunt) homines, dii (verò) illi (erunt) qui*, etc.

lequel reste constamment long et plein, tous les accents qu'il nous plairait (*), — voire même point d'accent du tout (**) — nous n'avons eu garde toutefois, là dedans, d'opérer au hasard et selon la simple fantaisie. L'entière latitude que nous laissait ici la nature des choses, nous avons tâché d'en user d'une manière profitable aux jeunes lecteurs, en ayant soin que les variétés par nous admises pussent correspondre à des nuances grammaticales.

Ainsi l'on a dû s'apercevoir que d'une part nous avons coutume, pour satisfaire aux habitudes des yeux français, de donner à l'*E* sanscrit, quand il est final, un accent aigu, — et que néanmoins nous y avons substitué par exception le circonflexe, pour certaines dernières syllabes. C'est que la chose convenait, par exemple, dans des mots tels que *Kāuṣalyê*, *aṅganê*, *pativratê*, qui rappellent l'orthographe des féminins grecs, — ou bien dans les verbes mis à la conjugaison passive (ex. *ucyaté*, *lupyaté*, etc.); car, si les Grecs modernes ont tort quant à la voyelle $\eta\tau\alpha$, — puisque l'iotacisme, quoique déjà fort ancien, n'a rien de primitif et constitue une corruption, — en revanche ils ont raison quant au groupe α , qui s'est prononcé de tout temps *é* ou *é*, chez les Hellènes comme chez les Sanscrits et chez les Perses.

Pareillement, nous donnons l'accent circonflexe au mot *té* quand il est pronom de la troisième personne du pluriel, signifiant *hi*, *illi*, afin de le distinguer du même monosyllabe représentant le pronom singulier de la seconde personne; car, celui-là, nous l'avons constamment écrit *té*, à la manière française, ou, ce qui revient au même, *te*, à la façon latine (***).

Quand rien ne déconseille ces sortes de distinctions, il est bon de les faire, — ne répondissent-elles point, dans la pratique, à des nuances diverses de son. C'est ainsi, par exemple, que les grammairiens français ont imaginé de différencier par un accent,

(*) *Accent* dans le sens grammatical français; c'est-à-dire, non pas intonation quasi-musicale, mais simple signe graphique indiquant la nature même de la voyelle.

(**) Voir la note 2 de la page 17.

(***) Cette seconde méthode (celle de ne point mettre d'accent du tout) est celle que nous avons préférée quand *te* glisse sur les autres mots; tandis que nous avons employé la première quand il porte le poids de la phrase (ex. vers 54 6): différence que l'oreille sent très-bien.

quoiqu'il n'y en eût aucune raison phonétique, les mots *a*, verbe (*habet*), et *à*, préposition (*ad*); les mots *ou*, conjonction (*aut*), et *où*, adverbe (*ubi*). En général, à moins de fortes raisons contraires, il faut accepter toute invention qui a le modeste mérite d'empêcher les confusions et les méprises.



SECONDE SECTION.



NOTES RELATIVES A LA VERSION LATINE



⁽¹¹⁾ *Arbiter ille potens, metuendo proximus Indræ.*

Dans l'emploi fait ici de *proximus*, tout professeur verra bien qu'il ne s'agit point de voisinage, mais de ressemblance. *Proximus* pour *similis* est un latinisme poétique fort peu rare, connu de quiconque a l'habitude de la lecture des auteurs. Comme toutefois il pourrait causer quelque incertitude aux débutants, ceux-ci nous sauront peut-être gré de l'avoir indiqué en leur faveur.

Même réflexion à propos de quatre ou cinq autres choses pareilles, — idiotismes ou particularités quasi-scolaires, — dont il nous arrivera de signaler ou la nuance de sens ou la légitimité d'emploi, et cela avec une sollicitude que les *forts* pourront juger superflue. A notre avis, mieux valait pêcher par la surabondance des explications que par leur absence; l'épisode que nous voulons vulgariser ayant un caractère éminemment classique, lequel sem-

ble demander qu'on ne perde jamais de vue la disposition d'esprit des collégiens (*).

(b) *Amræo nemori palasinam, flore superbam,
Fructifero sylvam præfert, etc.*

Empruntant ses moyens de comparaison à la riche nature qui l'environne, Valmiki fait entrer dans ses vers le nom de deux arbres de l'Inde : l'AMRA et le PALAÇA. Pour type de l'UTILE pur, que les fous dédaignent, il choisit l'amra, c'est-à-dire le *Mangifera indica* (L.), dont l'excellent fruit, la mangue, succède à de petites fleurs (pentandriques) insignifiantes; tandis que pour exemple du simple BEAU, qui séduit sans utilité, il prend le palaça, c'est à savoir le *Butea frondosa* (**), arbre charmant, mais dont la magnifique fleur (papilionacée) n'est remplacée que par des gousses de peu d'importance.

(c) *Talia cùm starent, o pulchra, etc.*

S'il est peu d'usage en latin d'employer ainsi au vocatif une simple épithète sans substantif, la chose pourtant n'est pas défendue; témoin, entre autres, ce vers d'Horace : *I, bone, quò virtus tua te vocat*, etc. Ici nous avons à donner l'idée des mœurs in-

(*) C'est par la même raison, on le comprend, que des signes prosodiques ont été jetés par ci par là sur certaines syllabes. Non pas que la *quantité* pût y offrir la moindre incertitude, mais parce qu'elle y est ordinairement faussée par les écoliers français, dont l'oreille cède aux habitudes nationales. Accoutumés qu'ils sont, par exemple, à nos mots *consumer*, *funeste*, où l'*u* est si bref, ils ont bien de la peine à le faire entendre long dans *constumere*, *fūnestus*. Voit-on jamais un lycéen dire en latin *nôn*, comme *une aune*, ou *sôl*, comme un *saule*? A coup sûr non; et cependant Virgile prononçait ainsi (νῶν, εῶλ), et si l'on adopte une autre manière, la mesure de l'hexamètre ne se retrouve pas.

(**) *Butea frondosa* de Kœnig et de Roxburg; *Rudolphia frondosa* (Poir.); *Erythrina monosperma* (Lam.).

doues ; et nous aurions cru manquer à la couleur en négligeant de reproduire le mot *aygané*, « ô belle. »

(d) *Ad magale paternum.*

Dans les ouvrages classiques que l'on met aux mains des écoliers, ce mot ne se trouve employé qu'au pluriel. La raison en est simple : c'est que les poètes de l'Antiquité, pour le but qu'ils se proposaient, n'ont jamais eu à considérer de près ni en détail ces espèces de cabanes sauvages dont nous voulons parler. Ils n'ont eu occasion de mentionner les *magalia* que dans leur effet d'ensemble, tels qu'on les apercevait de loin, jetés en groupes soit sur la côte d'Afrique, soit sur toute autre plage réputée barbare.

S'ils avaient eu occasion de faire de l'une de ces huttes le théâtre de quelque scène d'idylle, ou de quelque épisode de drame ou d'épopée, — à l'instant ils se fussent servis du singulier (*magale*), qui leur serait devenu nécessaire. Or tel est notre cas, à nous, qui, reproduisant un tableau dont les Latins n'ont jamais tracé l'analogie, avons à y faire figurer un ermitage brahmanique.

(e) *Dicere prociduus, manibusque in vertice junctis.*

Manibus in vertice junctis : par cette locution on parvient à exprimer, avec plus de justesse qu'il ne serait possible de le faire en vers français, l'idée renfermée dans *kritāñjalis*, terme technique, indiquant la posture d'un homme qui fait l'espèce de révérence nommée *andjali*. Faire l'*andjali*, ce qui est la marque de la plus profonde vénération, ce n'est pas seulement se prosterner : c'est porter au-dessus de sa tête ses deux mains dressées, jointes par le bas, et un peu séparées par le haut. Il y a là, dit-on, le souvenir d'un ancien acte d'offrande respectueuse : les mains, placées ainsi, sont restées le symbole de la coupe ou du vase quelconque où était contenu l'objet présenté.

(f) *O tenues frugique senes, virtute decori !*

Outre ses significations ordinaires (mince, fin, frêle, etc.) *tenuis*

a en poésie deux sens particuliers, qui trouvent ici leur application l'un et l'autre. Le premier, celui de PAUVRE, et le second, celui d'HUMBLE.

Cet adjectif, d'une part, et le mot *frugi*, de l'autre, sont peut-être les seuls termes qui permettent d'exprimer en latin classique, — langue à laquelle étaient inconnues les idées de vie érémitique et de pénitence volontaire ; — qui permettent, disons-nous, d'exprimer en style du siècle d'Auguste les vertus spéciales des anachorètes : leur pauvreté, leur humilité, leur pieuse sobriété.

(g) *Per mē, parce metu, princeps, tibimetque tuisque.*

Per me parce metu, c'est-à-dire « sois tranquille de mon côté, tranquille en ce qui me concerne ; tranquille autant que la chose dépendra de moi. » On dit en latin : *per me illos salvere jubeto*, « saluez-les de ma part. »

(h) *Hancce piam matrem, moniali sorte verendam.*

« Condition, état de vie, » c'est un des sens dans lesquels le mot *sors* est employé chez les bons auteurs. *Moniali sorte verendam*, « respectable par la profession qu'elle fait de la vie religieuse, de la vie monastique. »

(i) *Hūc ubi splendescunt etc.*

Ceux qui pensent, malgré des autorités au nombre desquelles on peut citer l'exemple d'Horace, que l'initiale *sp* devait ici réagir par grécisme sur la *quantité* du mot précédent, et que nous aurions dû allonger l'*i* final d'*ubi* ; ceux-là sont libres de remplacer *splendescunt* par *collucent*. — *Hūc ubi collūcent justo in certamine cæsi* ; il n'y aura plus rien à dire.

(j) *Rectores domuum veri, patresque familias.*

Il aurait été fort regrettable que l'on ne pût pas, dans cette énumération, faire usage, pour désigner les respectables chefs de maison dont parle le poète, du mot *patres-familias*, qui est le terme propre, obligatoire, hiératique, immémorial.

Or son emploi paraissait absolument prohibé, par la nature même du vers hexamètre, où certains mots ne sauraient entrer d'aucune manière, à cause de l'ordre qui se trouve exister entre leurs brèves et leurs longues, ordre qui ne se prête à la formation de dactyles ni de spondées.

On a réussi, néanmoins, à vaincre l'apparente impossibilité; et cela sans violer aucune véritable règle, de grammaire ni de prosodie. On y est parvenu au moyen de deux légers artifices, qui sont du nombre des exceptions licites.

L'un, d'abord, a été l'introduction de l'enclitique latine *que* entre les deux mots dont se forme le composé *pater familias*. Il n'était pas plus défendu de dire *paterque familias que resque publica*; ce que de bons auteurs anciens ont fait sans scrupule.

L'autre moyen a simplement consisté dans le changement de l'*i* voyelle en sa consonne : permutation qu'autorise l'exemple des meilleurs poètes. Qui ne connaît l'*arjete crebro*, rendu célèbre par un beau passage de l'*Enéïde*! Et Virgile n'a-t-il pas dit ailleurs : *abjetibus patriis similes* (*)!

(k) *Nunc acies oculis deest, nunc immemor est mens.*

Quoiqu'il soit fort d'usage, en vers latins, de CONTRACTER le mot *deest*, c'est-à-dire de n'en faire qu'une syllabe unique, cette ha-

(*) Il va sans dire que ce n'est pas une raison pour prononcer ce *j* à la française. Le *j* consonne des Latins n'était point une sorte de *g* doux, quoiqu'il ait fini par glisser sur cette pente; ce n'était que le son de l'*i*, mais changé en articulation, c'est-à-dire frappé par voie de coup de langue. Et telle est encore la valeur du *j* chez les Allemands ou chez les Italiens : ex. *jahrbuch*, *lavatojo*. Le *j* des Latins équivalait au *yod* hébreu, au *yâ* sanscrit, arabe, ture, etc., et à la consonne *y* (*yé*) de notre mot *bayadère*.

bitude n'est point une loi, et il est très-permis de s'en tenir au dissyllabisme primitif, qui séparait le verbe *est* d'avec sa préposition *de*. Telle est la méthode, par exemple, qu'a toujours suivie Stace, « l'adorateur de Virgile (*). »

Voici, du reste, la dernière fois que nous entrons dans de pareils détails, qui semblent appartenir au professorat de troisième ou de seconde. Si nous avons cru devoir formuler quelques observations de cette sorte, c'est que leur genre d'utilité était en rapport avec notre but général. Dans une publication où l'on se proposait de répandre la connaissance de beautés littéraires trop ignorées, il y avait lieu de songer beaucoup aux adolescents, aux futurs bacheliers. Nous ne rougirions pas du tout de passer pour avoir travaillé un peu *ad usum scholarum*.

(*l*) *Talibus et monitis me vex Vævasvātus urget.*

Il a été possible ici, grâce aux droits et latitudes dont jouissaient les versifications antiques, de faire ce qu'aurait difficilement permis la poésie française : à savoir, de conserver mention littérale du nom sanscrit *Veivaswata*. Employé en concurrence avec le mot *Yama*, ce terme *Veivaswata* est l'une des principales appellations du Rhadamanthe indou, ou du grand « roi de justice » (*dharmarâdja*), comme disent les poètes, c'est-à-dire de Dieu considéré en tant que juge suprême.

(*m*) *Par Tsandræ, cornua cujus
Vanesunt oculis, auroræ luce propinquâ.*

C'est sous le nom de *Çaçi*, non point sous celui de *Tchandra*, que la lune figure dans le vers correspondant ; mais on a rencontré ce terme quelques lignes auparavant (**). D'ailleurs, il nous aurait paru tout simple, même sans cela, d'employer à volonté,

(*) *Tu longè sequere, et vestigia semper adora.* (STAT.)

(**) Au çloka 104, hémistiche α.

comme souvenir naturel, et comme faisant partie du style de la chose, cette désignation fréquente et célèbre, qui a laissé des traces jusque dans l'histoire (*).

En fait de couleur locale, *Tchandra* produit exactement, dans une poésie gangétique, le même effet que *Phæbé* dans une poésie grecque.



TROISIÈME SECTION.



NOTES RELATIVES A LA TRADUCTION FRANÇAISE.



1) Quand le jeune lion né des rois Manouvides.

« *Le tigre né de la race de Manou,* » telle est l'expression du poète indien. Mais on est absolument forcé, soit en latin, soit en français, de la remplacer par une autre métaphore, puisqu'il a plu aux Occidentaux d'attacher à celle-ci un sens tout-à-fait odieux.

Et cependant, le plus bel animal de l'Hindoustan, ce n'est pas le lion, — quoiqu'il y existe, notamment à Ceylan : — c'est bien le tigre du Bengale, ce superbe monarque des forêts, à qui nous-mêmes, à travers nos invectives (peut-être un peu déclamatoires), nous avons accordé l'épithète de tigre ROYAL (**).

(*) Témoin le fameux roi Sandra-Cottus; originairement *Tsandra-Coptus*, c'est-à-dire *Tchandra-Goupta*.

(**) On connaît le bel article de Buffon sur le tigre; morceau admirable, surtout s'il est d'une entière justesse et si quelque peu de rhétorique ne s'y mêle point à l'éloquence; ce dont les naturalistes ne sont pas sûrs.

2) Fut parti, se courbant sous d'injustes arrêts.

Sommé de tenir un serment qu'il avait prêté autrefois dans des intentions meilleures, Dasarétas venait d'être obligé d'accorder à des demandes abusives et jalouses, le bannissement pendant deux fois sept ans, de Râma, son fils préféré et l'héritier de sa couronne. Celui-ci, trop vertueux pour souffrir qu'en sa faveur son père hésitât sur l'accomplissement d'une parole donnée, s'était plié sous les arrêts providentiels. Il avait accepté l'exil ; il l'avait embrassé avec la plénitude de l'esprit de sacrifice : fermant l'oreille aux conseils d'adoucissement, et se résignant à passer au milieu de déserts sauvages ces quatorze années d'absence, dans les exercices de la pénitence érémitique.

Mais il n'avait pas pu, comme il l'eût désiré, réussir à porter seul le fardeau de l'exil. Sa jeune et charmante femme, Sita, avait absolument voulu le suivre, sans s'effrayer de partager avec lui, — elle, princesse délicate et jusqu'alors environnée des douceurs du luxe, — toutes les austérités de la vie d'anachorète ; et force avait été pour lui de céder aux énergiques instances d'une si vive tendresse conjugale. Ce n'est pas tout : Laxman, frère de Râma, n'avait pas souffert que les deux époux partissent ainsi dépourvus d'un aide et d'un ami. Lui aussi, sans regret de perdre ses belles années et les plaisirs de la cour d'Ayodie, il s'était courageusement éloigné avec eux, pour se faire habitant des forêts ; pour y vivre dans les privations et dans l'oubli ; afin d'y être le fidèle compagnon de son frère et le chaste gardien de sa belle-sœur.

Or on en est là, au moment où les chagrins du vieux roi amènent dans sa bouche le récit de la mort de Yaznadata.

Puisque nous détachions du poème cet épisode, il fallait bien que de tels antécédents fussent indiqués, au moins en quelques mots ; et voilà pourquoi notre début, légèrement paraphrasé, se trouve arrondi par deux ou trois vers qui n'existent pas dans le texte mis en regard.

3) Le vieux Dasarétas fuyait les yeux du monde.

Quoique ce soit quatre *a* brefs qui doivent, d'après l'usage or-

thographique, venir remplir ici les vides laissés par l'écriture après les quatre consonnes fondamentales du nom sanscrit Daçarathas (*D ç r t s*), il ne faut pas croire, nous l'avons déjà dit, que ces voyelles brèves fussent nécessairement des *a* réels (*).

En français nous adopterons *Dasarétas*, qui est conforme à nos habitudes auriculaires, puisqu'il nous rappelle Nicétas, Arétas, Damétas, etc. Pour la version latine, nous aimons mieux placer l'*e* dans la première syllabe que dans la troisième, car il semble que le *dé* initial de *Desarathas* (ou *Desaratas*) fasse un peu songer à *Dejotarus*, *Demaratus*, *Demochares*, etc.

⁴) Où l'attente est déçue au jour de la cueillée.

La CUEILLÉE, mot analogue à la *veillée*, la *feuillée*, etc., est un terme de très-bonne compagnie, parfaitement connu dans les châteaux. Les lexicographes l'ont oublié, comme tant d'autres excellents, tandis qu'ils en ont souvent enregistré de pitoyables. On ne trouve imprimé dans les dictionnaires que son synonyme la *cueillette*, lequel sans doute est bon, mais appartient au style familier et ne saurait entrer dans des vers nobles.

⁵) Je n'étais qu'héritier du trône d'Ayodie.

Ayodie, la plus anciennement fameuse des villes de l'Inde, était célèbre dès les premiers âges héroïques et avant Palibothra (Patali-poutra). Elle existe encore ; c'est Aoude. — *Oude* d'après l'orthographe anglaise.

Malheureusement elle n'a plus guère de reconnaissable que son nom. On aurait peine à y découvrir quelques restes un peu notables des sentiments élevés et purs qui, comme on le voit, y régnaient il y a trois mille ans.

Les Anglais, souvent moins ambitieux qu'on ne le dit, et dont la plupart des conquêtes ont été aussi motivées que les nôtres, si ce n'est quelquefois davantage ; les Anglais, malgré leur voisinage

(*) Voir la note 1, page 79.

et mille sujets de plainte, avaient respecté jusqu'ici l'autonomie de ce royaume, et laissé à son sultan la plus entière indépendance. Les voici amenés enfin, par la force des choses, et d'après une sorte d'appel général de tous les partis, à s'y constituer souverains ; car il n'y avait plus un seul genre de désordre, même sanglant, qui n'eût envahi cette ville, jadis le séjour d'une moralité si haute. Aoude ne présentait plus qu'un spectacle digne des temps d'Héliogabale ; elle n'offrait plus que les luttes ignobles d'un indianisme et d'un islamisme dégénérés, atteints tous deux de gangrène sénile et tombant l'un et l'autre en décomposition.

6) Les paons aux cent couleurs, les hérons, les saranges.

On discute pour savoir ce que sont précisément les oiseaux aquatiques appelés ici *sāraṅgās* (*). En attendant que la chose s'éclaircisse, nous leur avons laissé leur nom sanscrit, simplement francisé ; d'autant mieux que sous cette forme, il a très-bon air. *La sarange* est un mot dont s'accommode parfaitement notre vocabulaire poétique.

7) Non loin du Sarayou, fleuve aux rives désertes.

« Non loin de *la* Sarayou, » faudrait-il dire à la rigueur, pour l'entière exactitude. Mais comment, en français, ne pas faire masculin un mot terminé en *ou* !

Au reste, un si léger manque de littéralité est bien peu de chose, auprès de l'usage qui nous force tous à dire *le* Gange, au lieu de *la* Gange. Car il n'y a rien de plus connu que le genre grammatical féminin du nom de cette grande masse d'eau, si constamment personnifiée dans tous les chants épiques indous sous le nom de « la nymphe Ganga. »

(*) Aquatiques, disons-nous ; c'est la seule chose qui soit certaine. On a même quelquefois appelé *sārangas* des quadrupèdes, à cause de leurs mœurs fluviales.

8) Je pars, un arc en main, sur le dos deux carquois.

Deux carquois, c'était apparemment l'usage, au moins pour les princes ; ou bien cela tenait à l'ardeur passionnée de Dasarétas, qui ne croyait peut-être avoir jamais trop de munitions à la chasse. Quoi qu'il en soit, nous avons, dans notre système d'exactitude, laissé subsister ce détail. *Humeroque duabus impositis pharetris*, avons-nous dit en latin.

9) D'un coupable disciple, assassin de son maître.

En prenant pour point de comparaison avec le coup dont il est victime l'action d'un élève qui tuerait son maître ou directeur (*cišyēna gurōr baḍam*), le jeune pénitent nous a l'air peut-être de choisir un rapprochement bien peu exact ; car nous n'apercevons pas grande similitude entre les deux choses.

Mais c'est qu'ici la ressemblance ne git pas dans la nature des crimes ; elle existe dans leur degré de gravité.

Les Indous ne sauraient se représenter de forfait plus odieux que celui d'un disciple assez indigne pour pousser l'ingratitude et le sacrilège jusqu'à frapper de mort son propre gourou (directeur de conscience). C'est donc à ce genre de scélératesse, comme au pire de tous, que Yāznadate, sous l'empire de sa première émotion, compare l'acte de son assassin : meurtre, en effet, qui, n'ayant d'excuse ni dans aucune vengeance ni dans aucun intérêt, paraissait avoir quelque chose d'affreux et d'impie, exercé qu'il était sur un pauvre anachorète innocent.

10) C'est donc toi, xatria, par qui je meurs ainsi !

Dans l'antique organisation qui remonte à l'âge des lois de Manou, les xatrias (ou plus exactement, les kchatriyas) forment, comme on sait, la seconde des quatre castes du peuple indou. Ils y sont la classe militaire.

“1) Tel est donc là le fruit de mes austérités !

Ce n'est point ici le mécompte d'une sagesse pharisaïque qui, se rendant orgueilleusement justice (ou plus que justice), s'indignerait de n'avoir pas « *reçu sa récompense*, » et qui, dans son courroux, passerait de la présomption au blasphème.

Ce n'est pas même le mot désolant de Brutus, lorsque, dans ses amères déceptions, — au terme d'une lutte impuissante, entreprise pour sauver les vieilles institutions de la patrie, pour rétablir la force du droit contre le fait, et pour essayer de venger la cause des pères de famille honnêtes gens, vaincus par la triple alliance des démagogues, des débauchés et des voleurs, — il s'écrie, découragé d'une longue série d'insuccès, et à l'aspect de l'isolement sans remède où restent les derniers Romains : « O vertu, tu n'es donc qu'un vain nom ! »

Ici, c'est simplement le cri douloureux de la nature, d'une nature candide et naïve. « Pourquoi suis-je abandonné ! » Voilà tout ce que semble penser et dire le pauvre jeune homme. Encore ne le pense et ne le dit-il pas POUR LUI.

Certes (et toute la suite du morceau ne fera qu'en donner de mieux en mieux la preuve), certes l'excellent Yaznadate ne songe guère à la gloriole de ce qu'il a pu valoir. Ce n'est nullement de SES MÉRITES qu'il s'occupe ; ce n'est pas même de SES MAUX. Ses regrets, ses craintes, ses angoisses, sont pour qui ? — pour ses vieux parents. — Les derniers conseils de sa sollicitude sont pour qui ? — pour son propre meurtrier. — Rempli qu'il est de sentiments si bons, Yaznadate n'accuse point la Providence ; encore moins en vient-il à douter d'elle.

Mais, sans se courroucer, il s'afflige. Eh ! n'a-t-il donc pas sujet d'éprouver l'affliction la plus pardonnable..! On ajouterait presque la plus louable ; car voyons quelle en est la nature :

Il s'afflige, disons-nous ; et cela, de n'avoir pas su réussir, en faisant DU MEUX QU'IL A PU durant sa courte vie, — en obéissant, en priant, en méditant, en se préservant autant que possible de toute faute, en tâchant même de se priver de tout plaisir ; — à obtenir, pour unique grâce, un don bien modeste, et lequel ? La faveur de

remplir jusqu'au bout les plus humbles devoirs de fils. Celle d'entourer de sa tendresse vigilante, aussi longtemps qu'ils en auraient eu besoin, un père et une mère vénérés. Celle de demeurer, jusqu'à la mort des deux vieillards, leur serviteur infatigable, leur respectueux nourricier.

Le gémissement, quand il est sans colère ; — le gémissement accompagné de résignation, et néanmoins vivement exprimé lors d'une douleur vivement ressentie, — il s'est quelquefois échappé, chacun le sait, des bouches les plus parfaites. Il n'est pas resté étranger aux âmes éminentes que l'on propose avec raison pour modèles.

Leur langage parût-il alors renfermer une sorte de reproche, n'importe : comme c'est un reproche affectueux, on n'y va pas chercher du mal. De douces plaintes, restées toutes filiales, on a toujours aimé à espérer que le Ciel ne s'en irritait pas. La suprême Justice voudrait-elle les imputer à crime à des cœurs soumis, qui la reconnaissent, qui la révèrent, qui la craignent ? — et qui se bornent à « soupirer leur peine, » quand il arrive que leur docile et patiente fidélité ne les ait pas empêchés de devenir profondément malheureux !

● ¹²) Sauver à son voisin les coups de la cognée.

On a pu voir, par l'analyse grammaticale du vers sanscrit correspondant (*), que cette délicieuse image est de l'auteur ; que la création ne nous en appartient aucunement.

Pour l'ordinaire il en est de même ailleurs ; et cela est surtout vrai dans les endroits les plus ravissants ; dans ceux qui pourraient le mieux, par leur délicatesse, prêter au soupçon d'avoir subi l'empreinte du vernis moderne.

¹³) Écoute ; je veux bien adoucir ton effroi.

Cette phrase, nous l'avons, il est vrai, ajoutée en français, pour

(*) Voir ci-avant la note 1, page 82.

l'aisance et la clarté du style ; mais elle était virtuellement renfermée, chez Valmiki, dans les expressions concomitantes.

“⁴) Mais l'épouse au cœur pur qu'il reçut dans ses bras,
Ma bonne et pauvre mère... est du sang des Soudras.

Quand on se représente quel était dans l'Inde l'empire des préjugés relatifs à la naissance ;

Quand on songe à cette invincible FORCE D'OPINION qui mettait entre une personne de première classe, ou de caste brahmanique, et une personne de quatrième, ou de caste *soudra*, autant de distance que nos pères en ont encore vu régner aux Colonies entre un blanc et un nègre (*) :

Alors seulement, on comprend l'immensité du sacrifice que fait ici Yaznadate, quand, par ses humbles aveux, il s'abaisse volontairement à la classe des hybrides, à la classe des quasi-mulâtres.

Et voyez jusqu'où va son dépouillement ! C'est bien plus que sa gloire, en effet, qu'il abandonne. En prenant le parti spontané de se déclarer *simple demi-brahme*, afin de diminuer les remords et les craintes de son meurtrier, — ce qu'il immole à l'amour du prochain, à l'amour des ennemis, c'est... quoi ?

Non pas sans doute l'HONNEUR de sa mère, dans le sens français du mot, puisque notre langue en a fait le synonyme de vertu féminine ; mais l'honos latin (l'attitude honorifique, le rang social, la position de *femme comme il faut*) de cette mère passionnément aimée, qu'il chérit uniquement, qui lui est « plus chère que la vie, » *prâṇēbyó 'pi priyá* (**).

Dans sa pureté d'adolescent et de solitaire, Yaznadate n'a point connu d'autre attachement féminin. L'amour exalté qu'il a ressenti pour sa mère a constitué tout son idéal ; une si douce affection est

(*) Hormis quant à la dureté des châtimens ; car jamais les Indous n'ont ressemblé pour la cruauté aux Européens d'Amérique, qui tous (soit qu'ils fussent de race espagnole, portugaise, française ou anglaise) ont été, sauf certaines exceptions individuelles, des tyrans pour leurs esclaves, et souvent même des bourreaux.

(**) Voir le *çloka* 70, vers α .

demeurée la fleur par excellence des sentiments de son jeune cœur. — Eh bien, c'est cette fleur même, dont il n'eut jamais laissé ternir le velouté, — c'est cette fleur, son bien le plus cher, — qu'il se détermine à cueillir, à flétrir..., pour l'utilité du prochain.

De quel prochain ? De l'homme dont la flèche vient de lui percer les poumons et de lui arracher tout espoir de vie.

¹⁵⁾ Quand resta pâle et froid le fils du grand *richi*.

Maharchi ou *maha-richi* (grand richi), tel est le terme de l'original, terme qu'il nous a fallu traduire en latin par le mot peu usité mais compréhensible *hypermonachus*.

Un *RICHI*, c'est, comme on sait, pour les habitants des bords du Gange, ou un homme favorisé de dons surnaturels, un *voyant*, — ou bien, au moins, un homme vénérable, pieux, austère, vivant en odeur de sainteté. Nous avons, pour la fidélité du costume, laissé subsister ce mot des langues indoues.

¹⁶⁾ *Yaznadate*, ô mon fils, etc.

Certaines nations, n'ayant pas dans leur alphabet l'articulation du *j*, soit anglais (*dj* ou *dj*), soit même simplement français, — remplacent, à la façon des petits enfants, ces consonnes par un *z*. En sanscrit, au contraire, c'est notre *z* qui manque, et l'on n'y trouve que le *j*.

Or, comme cette dernière lettre est du nombre de celles dont nos compatriotes font usage, on serait tenté de croire qu'il n'y a rien de plus simple, dans tous les cas possibles, que d'opérer la transcription française des mots sanscrits où elle figure.

Il n'en est pourtant pas ainsi ; car, bien que nous possédions le *j*, nous n'en faisons emploi que de certaines manières, et non pas de toutes façons. Jamais nous ne le plaçons dans des groupes où il serait suivi d'une consonne ; notre langue exige qu'il tombe toujours sur une voyelle. Ainsi, *Yadjnadate* (ou même *Yajnadate*, sans *d*) offre pour des yeux parisiens quelque chose qui les effarouche. Au cas où on laisserait subsister le *j*, ils auraient besoin

que l'on fit précéder l'*n* d'un *e* muet, malgré l'inconvénient de produire ainsi une syllabe de plus. Leur exigence forcerait d'écrire *Yadjenadate* ou *Yajenadate*, quoique ce soit là une chose lourde et languissante (*).

Si donc on veut donner à ce nom propre une tournure assez française pour qu'en vers il ne choque point, — et cependant ne pas l'estropier, — il n'y a qu'un parti à prendre : savoir, de substituer au *j* sa lettre analogue le *z*, et d'écrire tout franchement *Yaznadate*.

C'est aussi ce que nous avons fait.

Voilà pour la question orthographique ou lexicale. Maintenant, et au point de vue étymologique, il y aurait ici occasion, si on le voulait, de faire de nombreuses et instructives remarques.

Rien n'ayant été plus fréquent chez les diverses nations, que l'idée, non seulement d'adresser des prières pour la fécondité d'un mariage stérile, mais d'y joindre des vœux et des offrandes *ad hoc*, — il a été partout d'usage aussi de donner aux enfants survenus en pareil cas, un nom modelé sur celui de l'être divin à qui l'on avait demandé leur naissance, et à la protection duquel on s'en jugeait redevable.

Qui ne connaît chez les Grecs, par exemple, *Diodore* (don de Jupiter), *Athénodore* (don de Minerve), *Artémidore* (don de Diane), *Héphéstiodore* (don de Vulcain), *Hérodote* (donné par Junon) ? Et dans des siècles postérieurs, *Théodore* et *Théodose* (don de Dieu) ?

(*) Il en arrive presque de même pour le *ch*, qui n'est que le *j* renforcé. A part quelques exceptions (le nom de la ville d'*Auch*, par exemple, et ceux du prélat *Dupuch* ou du littérateur *Pechméja*, qui s'articulent *Auche*, *Dupuche*, *Pécheméja*), le *ch* français a toujours besoin d'être suivi d'une voyelle. Ainsi, nous ne savons pas écrire un *chnapan*, comme le voudrait l'étymologie (*schnappen*). Notre poltronnerie nous condamne à écrire lourdement *chenapan* ; quoique pourtant selon la tradition, et dans la bouche des gens qui parlent bien, l'*e* muet ajouté ici demeure absolument nul, ce *chena* ne faisant qu'une syllabe. De même, beaucoup de gens trouvent si étranges des noms tels que *Vichnou* et *Crichna*, qu'ils les prononcent à la grecque (*Vienou* et *Cricna*), ou bien qu'ils se permettent de les altérer en *Visnou* et *Crisna*. Trop emprisonnés que sont de tels lecteurs dans les étroites habitudes du gallicisme, ils n'articuleraient correctement le *ch* français (*sh* anglais, *sch* allemand) que s'ils l'apercevaient suivi d'une voyelle ; et l'on serait obligé, pour eux, d'écrire *Vichenou* et *Crichena*.

Chez les Hébreux, ne voit-on pas *Nathanaël* (Dieu l'a donné) ?

Chez les Romains devenus chrétiens, ne rencontre-t-on pas la traduction littérale de Nathanaël, c'est à savoir *Deus-dedit* ?

Et son synonyme Adéodat (*a-Deo-datus*), dont l'équivalent se retrouve dans notre mot Dieudonné ?

Enfin, les Perses, les Parthes, etc., ne possédaient-ils pas une foule de noms terminés en *date*, dont le plus célèbre est *Mithri-date* (donné par Mithra) ?

Eh bien, c'est à cette dernière série qu'appartient le nom composé que nous francisons sous la forme *YAZNADATE*. Seulement, au lieu de rappeler le nom de la divinité invoquée, il consacre le souvenir de l'invocation même. *Yajña-datta*, en effet, signifie « obtenu par le sacrifice, ou par un sacrifice ; » littéralement : « donné par (suite d') un sacrifice (यज्ञ). »

Ainsi, et comme si ce n'était pas assez de toutes les raisons qui rendaient aimable et regrettable le doux héros de l'épisode, un motif d'intérêt de plus vient s'attacher à lui. Selon les nobles conceptions de Valmiki, le jeune personnage n'était point un enfant comme un autre, et sa naissance l'avait en quelque sorte prédestiné à d'éminentes vertus. Consolation accordée à la vieillesse de ses pieux parents, l'unique et précieux rejeton leur avait été octroyé à titre d'enfant de grâce, en retour de sacrifices par eux offerts à cette intention ; sacrifices dont sa perte douloureuse vient (en apparence du moins) leur enlever le fruit (*).

¹⁷⁾ Seigneur, j'ai de ton fils exaucé la prière.

Seigneur n'est pas ici une locution racinienne, un de ces termes de convention qui faisaient partie de l'ancien style héroïque français ; c'est la traduction littérale du mot *bagavan*, dont se sert le prince. Dasarétas, tout héritier qu'il est du trône, se regarde

(*) En retour de sacrifices, disons-nous. Bien entendu de sacrifices non sanglants ; car le genre d'actes pieux dont il s'agit ici (*yadjna*, qui est le mot zend *yaçna*) consistait en simples offrandes rituelles, accompagnées de prières et de mortifications.

comme l'inférieur du pauvre vieux solitaire ; il ne lui parle qu'avec respect.

¹⁸⁾ Mais il n'en a pas moins pris son vol vers le ciel.

Divam gatas. Le texte est formel ; *cælum petit*. Il ne s'agit ici, on le voit, ni comme dans l'Odyssée, d'enfers héroïques, — assez ennuyeux pour les morts et fort peu souhaitables pour les vivants, — ni même, comme dans l'Enéïde, de Champs Elysées, — plus noblement décrits, il est vrai, mais toujours limités et souterrains, où il faille descendre par des cavernes, et qui ne soient qu'un paradis-terrestre inférieur. L'antique auteur de la Ramaïde parle notre langage ; il envoie les âmes « AU CIEL. »

¹⁹⁾ Un doux enfant, déjà riche en austérités.

Dives opum, a dit Virgile ; mais ici c'est bien différent. *Austeritatum-dives*, riche de pénitences ou d'austérités, telle est la traduction littérale de *tapôdanas*.

De quel genre, demandera-t-on, étaient ces austérités ? — D'une foule de genres ; souvent semblables à celles qui devaient un jour être pratiquées et sanctifiées en Occident, d'abord par les Pères du Désert, puis par les divers anachorètes ou les plus fervents cénobites d'Europe. Il suffit de se rappeler, par exemple, celles que décrit un célèbre épisode du *Brahma Pourâna*, « l'Ermitage de Candou. » Là on voit le solitaire, dans son zèle de pénitence, ne pas se livrer uniquement au jeûne et à la prière, mais travailler à vaincre chez lui la nature par toutes sortes de macérations de la chair : en hiver, envelopper de vêtements humides ses membres déjà transis de froid ; et en été, recevoir sur sa tête les plus ardents rayons du soleil.

Supposé que l'on ne jugeât pas assez antique l'auteur du Pourana précité, peu importerait, puisqu'il n'a fait qu'imiter dans cette peinture les plus anciens poètes du Gange. Témoin le vieux tableau des mortifications des ascètes brahmanistes, tracé dans la *Saṁtala* primitive, — dans celle non de Calidasa et du drame, mais de Vyasa et de l'épopée. — Témoins aussi les descrip-

tions antérieures au *Maha-Bhârata* même, qui nous montrent pratiquées, plusieurs centaines d'années auparavant, des austérités terribles, analogues soit à l'isolement et à l'immobilité des Stylites, soit aux supplices variés que s'imposèrent les pieux habitants des lares de Nitrie. Par exemple, celles que l'on prête dans la *Râmaïde* à Viswâmitra, aux ermites de Bharadwadja, ou aux ascètes du « Désert de perfection. » Ou bien celles dont l'efficacité fait obtenir au bon roi Bhagiratha la descente du torrent béni que sollicitait sa prière, et au moyen duquel il soulage, il délivre de leurs peines purgatoires, les âmes de ses ancêtres (*).

Rarement ces pénitences sont présentées comme l'expiation nécessaire de crimes commis par ceux qui se soumettent à de telles peines. D'ordinaire elles sont dépeintes comme le résultat d'un sacrifice spontané (**).

Tel est le cas, par exemple, pour notre aimable et doux Yaznadata : jeune anachorète sans remords, qui réunit à l'exercice des mortifications les plus sévères la plus candide innocence.

20) Indra, pour un semblable crime,
Tomberait renversé de son trône sublime.

Cette pensée, quoique purement hypothétique et appartenant au domaine des images de la poésie ; quoique placée, d'ailleurs, dans la bouche d'un père au désespoir, dont les paroles ne sauraient se mesurer sur l'échelle de la froide raison, ni par conséquent être prises au pied de la lettre ; — cette pensée, disons-nous, étonnera encore bien des lecteurs.

C'est tout simple, puisque, sur la foi de certaines relations de voyages médiocrement exactes, ou de certains dictionnaires dont les indications ne sont que des à-peu-près, les gens se sont accoutumés à croire qu'Indra « est Jupiter. »

(*) *Ramaïd.* I, 32, 43, 58, et II, 54. •

(**) Sacrifice dont on pouvait, en vertu du principe de la réversibilité des mérites, céder par charité et appliquer les fruits au prochain. (Voir, par exemple, *Ramaïd.* IV, 2 et 3.)

Et dans le fait, il ne s'agit que de s'entendre ; car le nom du dieu capitolin a deux valeurs bien différentes.

Si l'on ne prend le Jupiter romain qu'au point de vue d'où le considérait le plus souvent la populace du Forum, c'est-à-dire comme un assembleur de nuages (*νεφεληγερέτα Ζεὺς*) et comme le maître du tonnerre (*tonans, allitonans*) : oui, en ce sens, à la bonne heure, Indra peut bien passer pour le Jupiter des Indous, puisqu'il est réputé l'arbitre du jour (*divas-patis* ou *divas-patir*) et le producteur des éclairs, le foudroyant (*vad-jrin*), etc.

Mais en tant que Jupiter ou le Père suprême Jov (*) était censé « le Dieu très-bon et très-grand, » — *Deus optimus maximus*, comme disent les inscriptions ; — en tant qu'il représentait, à un degré quelconque, l'Être suprême, JEHOVA ou le Seigneur (que les poètes chrétiens d'Italie nomment encore souvent à la façon romaine *il sommo Giove*) : — toute ressemblance, même lointaine, avec Indra, disparaît, et ne saurait être alléguée sans absurdité.

Dernièrement, devant nous, un homme instruit, bien loin d'appeler Indra un Jupiter, le nommait « l'archange des météores. » *Archange* n'est pas non plus le terme propre ; et d'ailleurs, de hautes convenances en déconseilleraient ici l'emploi ; mais du moins, s'il arrivait qu'en langage poétique quelqu'un parlât ainsi, il n'y aurait pas erreur quant à la fonction. Indra, en effet, chez les Indous, n'a jamais été considéré comme l'Arbitre de l'univers : il est, pour eux, l'Esprit chargé du gouvernement du monde inférieur, — du monde sublunaire, comme disaient les Grecs, — c'est-à-dire de l'atmosphère. Il a sous sa direction les vents, les pluies, les tempêtes ; voilà tout. Quoique dépositaire de la foudre, il n'est qu'un Eole agrandi.

Sans doute, à l'époque tout-à-fait primitive, immémoriale, à laquelle remontent les hymnes du Rig-Véda, Indra possédait plus d'importance qu'il n'en conserva plus tard ; encore ne voit-on pas que son rang, même alors, dépassât nettement celui d'Agni ou de

(*) *Ju-piter* (contracté de *Juv-piter* ou *Jou-piter*), *Jovis patris*, *Jovi patri*, etc. Seulement *pater* n'est resté indispensable qu'à l'énonciatif ou nominatif, qui est le cas pour ainsi dire officiel.

Varouna, car il n'avait jamais été tout au plus qu'une sorte de personnification du ciel matériel. Mais, à mesure que le naturalisme des temps védiques recula devant les influences spiritualistes d'un brahmanisme croissant, — c'est-à-dire d'une religion demeurée mythologique sans doute, mais où se dessinait de plus en plus nettement la grande idée d'une divinité trinitaire suréminente et rémunératrice, — Indra, perdant de son crédit chaque jour, comme tous les anciens dieux physiques de l'Arie, dut passer à l'état de déité secondaire ; en d'autres termes, à l'état de génie.

C'est ce qui eut lieu. On en arriva même à penser que de simples mortels pouvaient, sans trop de témérité, nourrir l'émulation de s'élever aussi haut que lui, et qu'il ne leur était pas impossible de conquérir, à force d'humilité, de vertus et de privations, un rang pareil au sien : opinion qui ne vint à l'esprit de personne, à coup sûr, au sujet de Brahma, le Dieu père, le Dieu souverain.

21) Mon pardon les atteint : sois content, fils de roi.

Devenu trop honteux, à la suite de sa faute, pour songer à se targuer d'une naissance royale, Dasarétas n'avait eu garde de se révéler comme prince. En répondant au brahmane qui le prenait d'abord pour son fils, il s'était borné à se déclarer xatria, ce qui ne précisait rien ; car la caste des xatrias (ou plus correctement, des *kchatriyas*) embrassait toutes les familles militaires, depuis celle du monarque jusqu'à celles des plus chétifs soldats. Par l'expression vague dont il s'était servi, le jeune chasseur avait simplement voulu faire acte de sincérité ; on pourrait ajouter d'humilité, puisque la caste xatrie était alors inférieure à la caste brahmanique, de toute la distance dont les ministères du corps sont inférieurs aux ministères de l'âme. Du reste, il avait laissé régner sur sa position particulière et personnelle une obscurité absolue.

Et cependant, le brahme de la forêt, en traitant son interlocuteur de seigneur (*ḅavan*) et de prince (*nṛipa*), et en ajoutant, lorsqu'il lui accorde la vie, de ne rien craindre « pour la dynastie

des Raghavides, « laisse voir qu'il sait à merveille en face de quel homme il se trouve (*)).

Or, à quoi l'a-t-il reconnu?

Ce n'est pas aux vêtements, puisque, riches ou non, ils sont comme non existants pour le vieillard, lequel n'a pas d'yeux pour les voir (**).

Ce ne saurait être à la simple manière de parler de l'individu. Supposons un langage élégant, distingué : il n'y a là qu'une marque trop vague, propre seulement à indiquer un homme bien élevé quelconque.

Est-ce par le nom de Dasarétas, sous lequel le meurtrier s'est désigné? — Peut-être bien. Néanmoins, la chose reste fort douteuse ; car ce nom, quoique porté par des princes, devait, comme beaucoup d'autres pareils, ne pas être rare chez les Indous.

Ne serait-ce point plutôt d'une autre façon, — c'est à savoir, des yeux de l'âme, — que la vérité est censée avoir été saisie et discernée par le brahme, dès qu'il a eu dirigé son intuition sur le chasseur? — sur cet homme que d'abord, et avant d'user de la *seconde vue*, il avait pris pour son fils?

On n'en sait rien.

Si telle a été la pensée du poète ; si Valmiki a voulu laisser entrevoir, chez l'austère personnage, certaines facultés transcendantes qui impliquassent le pouvoir de la divination : il s'est abstenu de le dire. Il a laissé ses lecteurs former librement là-dessus leurs conjectures.

Une telle réserve, de sa part, est une preuve de plus de la supériorité de son jugement et de la pureté de son goût (***)).

(*) Le langage qu'il lui tient est pour le moins aussi clair, sous ce rapport, dans le texte, que dans nos deux versions. Notre expression la plus forte, *FILS DE ROI*, est renfermée dans un mot qui l'égale ou qui peut-être la dépasse : dans *nri-pa*, « pasteur des hommes, » titre tout à fait royal, dont plus loin (au çloka 108) on fait usage en parlant du prince devenu monarque et portant lui-même la couronne.

(**) Yaznadate, lui, paraît avoir été frappé d'un costume princier, puisque, s'il n'appelle son meurtrier ni *bvavan*, ni encore moins *nripa*, il le qualifie de *Raghava*, (descendant de Raghous).

(***) De son goût. Non pas qu'au point de vue européen, il soit absolument sans reproche sous ce dernier rapport.

Excepté pour certaines parties de la Ramaïde, — par exemple pour l'épisode

22) Hélas, le cœur brisé, moi, belle et noble reine.

Noble, aimable, belle, digne d'être heureuse, etc., toutes ces idées ont leur expression dans le texte, tantôt directement et tantôt par équivalents. La traduction, sous ce rapport, en conserve fidèlement la couleur (*).

Avec les idées, il est vrai, dans lesquelles nous avons été nourris sur le compte de l'Antiquité ; — n'ayant appris à la connaître que telle qu'elle était chez deux ou trois nations, et faisant abstraction des autres peuples comme s'ils n'eussent pas existé ; — nous avons une peine extrême à nous figurer que vers les temps

ici choisi, lequel ne laisse rien à désirer, — on ne peut pas dire qu'une si admirable épopée, toute voisine qu'elle est des idées classiques, remplisse en entier les conditions de notre classicisme. A prendre celui-ci pour *criterium*, et à désigner pour juges Horace et Despréaux, elle renfermerait deux imperfections notables : 1° trop de latitude (trop de vagabondage si l'on veut), dans la manière d'user du merveilleux, lequel tient ici le milieu entre celui des poèmes épiques et celui des contes de fées ; 2° la surabondance de pensée et de style.

Mais ces deux sujets de blâme ne sont nullement le défaut propre et personnel de Valmiki : auteur que ses qualités de maître éminent préserveraient plutôt d'y tomber, s'il ne jetait sa coulée poétique dans des moules antérieurs et consacrés.

L'habitude surtout de dire trop de choses, ou de les dire avec trop de détail, — cette prolixité est le caractère, le cachet de la littérature sanscrite toute entière. En général, le côté faible qu'elle présente (chaque chose a le sien) n'est point, comme chez d'autres peuples de l'Asie, la confusion du laid et du beau, — l'amour du violent ou du quintessencié, — mais seulement l'exubérance des créations d'une jeunesse trop bien douée, à qui les pensées, les images et les expressions arrivent par centaines. Excès, sans doute, mais magnifique excès, qui correspond en quelque sorte à la prodigieuse richesse du paysage indou, et qui ressemble au luxe immense de feuillage et de floraison dont s'entourne la nature dans cette contrée si étonnamment favorisée, où tout surabonde de vie.

(*) Et cela n'est point particulier au Râmâyana : le Maha-bhârata nous fournit mille preuves de la même noblesse et de la même délicatesse d'usages. Il fait employer, par exemple, aux interlocuteurs de la pudique Damayanti des termes tout aussi gracieux ; et ces termes, il les place dans les bouches les plus respectables, les plus austères même ; tant la courtoisie de langage envers les femmes faisait partie des mœurs générales de la nation. Les ermites, les pénitents, les *mounis* retirés du monde, ne s'en dispensaient pas.

homériques ou anté-homériques (*), un personnage grave, un vieillard, un monarque, ait pu faire usage de termes si galamment polis en s'adressant à une femme, et, qui plus est, à sa propre femme ; surtout à une épouse déjà quelque peu mûre, dont il était le mari depuis vingt cinq ou trente ans (**).

Mais les réalités sont là ; et quand l'Europe moderne les trouve singulières et presque incroyables, elle ne fait que montrer ainsi combien grande est son ignorance.

La chose dont il y aurait à s'émerveiller si elle avait lieu, ce serait précisément le contraire de ce dont on s'étonne : ce serait qu'autrefois, dans les murs d'Ayodie ou d'Hastinapour, une pareille courtoisie de langage ne se fût pas établie.

Son absence, en effet, y aurait été souverainement illogique.

Car les résultats suivent les causes. On ne tarde guère à honorer ce qui est honorable, à respecter ce qui est respectable ; et le degré des égards accordés à la femme, dans les différents siècles, chez les divers peuples du monde, s'est en général mesuré sur la

(*) « Homériques ou anté-homériques. » Ce n'est pas ici le lieu de discuter à fond la question si controversée de la date du *Râmâyana*, mais, on ne peut se dispenser d'en dire deux mots.

A quelle époque un homme de génie, réunissant, coordonnant, améliorant les essais des rhapsodes indous, et les faisant servir de matériaux au bel édifice par lui conçu, érigea-t-il ce magnifique monument littéraire ? — William Jones, qui avait décidé un peu vite, faisait remonter la chose à 2029 ; Tod et Bentley, d'après des indices non moins superficiels, la feraient descendre l'un à 1100, l'autre même à 950 avant Jésus-Christ. — Evidemment d'abord, la vérité, quelle qu'elle soit, se place entre ces deux extrêmes ; mais de plus, il n'est pas si difficile qu'on le croirait d'en approcher beaucoup. En suivant les rapprochements et les judicieux calculs présentés par Gorrésio, il devient extrêmement probable, — il n'est presque plus possible de douter, — que la Ramâïde (à une quinzaine d'années près, de plus ou de moins), n'ait été composée vers l'an 1500 avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire ne soit antérieure d'environ cent seize ans à la guerre de Troie (1184). Elle aurait ainsi précédé l'Iliade, soit de trois cents ans, soit de quatre cents, selon que l'on suppose celle-ci de l'an 1000 ou de l'an 900.

(**) Depuis une vingtaine d'années, nécessairement, d'abord, puisque la reine Cauzalie était mère du jeune héros du poème, prince qui avait déjà dix-huit ans. Mais, en outre, lors de la naissance de Râma, il y avait déjà longtemps que Dasarétas gémissait de n'avoir point d'enfants, et l'on voit, dans cette épopée même, les prières et les sacrifices qu'il offrait au Ciel pour obtenir un fils ; ce qui doit faire reporter son mariage à une époque plus ancienne, et ne permet guère d'attribuer à Cauzalie moins de quarante-cinq ans.

considération dont elle se rendait digne. Or, au milieu des populations de l'Inde antique, la femme s'était placée si haut, par sa façon de sentir et d'agir, que ses vertus avaient dû commander la déférence.

Mais la déférence, lorsqu'elle existe, se manifeste volontiers par des expressions flatteuses. Ceux qui sont pénétrés de bienveillance parlent au prochain en termes caressants ou laudatifs ; lui accordant surtout le genre d'éloge qui leur paraît aller le mieux à son rang, à sa profession, à son âge, à son caractère, etc. Un parfait savoir-vivre, même, imitant sous ce rapport les instincts du sentiment philanthropique, suffit pour inspirer aux gens certaines locutions obligeantes, toutes spécialisées, analogues à celles que dicterait la sympathie réelle (*).

Là donc où règne une haute et délicate sociabilité, les femmes, par cela seul qu'elles appartiennent à un sexe dont le partage naturel paraît être la beauté, sont bénévolement réputées ÊTRE DOUÉES TOUTES D'AGRÉMENTS CORPORELS ; et les habitudes de langage, soit avec elles, soit à leur sujet, s'établissent selon cette hypothèse.

« BELLE DAME » est une des expressions dont nous avons ouï nos grands pères faire le plus fréquemment usage. Elle appartenait au dictionnaire courant des salons. On s'en servait avec toute femme *comme il faut*, aussi longtemps que la chose pouvait passer et n'était pas encore en danger de ridicule ; après quoi on savait la remplacer par quelque autre formule aimable. — Eh bien, cette locution, l'une des coutumes de la haute politesse, de la noble galanterie française, ELLE AVAIT EU LIEU TROIS MILLE ANS AUPARAVANT,

(*) Ainsi, chez les Anglais, on dit habituellement *the noble peer, the honourable member, the gallant officer, the learned judge*, parce que l'on aime à supposer qu'un pair est toujours d'ancienne famille ; un député, toujours honorable ; un officier, toujours brave ; un magistrat, toujours instruit. Par suite de la même tendance, il a été généralement convenu, en Europe, d'admettre que la personne de tous les rois est empreinte de « *majesté*, » et celle de tous les papes de « *saineté* ; » que tous les princes se font admirer par une grandeur « entièrement serene (*sérénissime*), » etc., etc. — Quand de telles façons de parler s'introduisent, c'est sous le règne de civilisations élevées ; c'est chez des nations où vit au fond des mœurs non seulement le respect des convenances, mais le désir que les convenances elles-mêmes soient établies d'après une appréciation charitable.

dans des lieux et des circonstances où s'était développée une civilisation pleine de sentiments épurés, comparables sous bien des faces à ceux de notre meilleure époque chevaleresque.

Que Dasaréthas, aux bords du Gange, parlant à la reine Cauzalie, s'exprimât dans le style courtois, gracieux, presque respectueux, dont a pu se servir plus tard Louis XIV avec la mère du Grand Dauphin ou avec celle du jeune marquis de Sévigné : — au fond, qu'y avait-il d'étrange.., dans un temps et dans un pays où vivaient des femmes de la valeur, de la taille morale de Sita et de Damayanti! — De Sita et de Damayanti, ces nobles et chastes créatures, à forme sociales si distinguées, si douces et si dignes! — ces « duchesses de Montmorency » du monde antique (*)!

L'existence des deux princesses que nous citons n'est pas certaine, dira-t-on peut-être.

Il ne s'agit que de s'entendre. — Leur existence individuelle, à un moment donné, précisément selon la légende..? Eh mon Dieu, soit! Chacun là dessus peut disputer à l'aise. — Mais leur existence générale..? la révoquer en doute est impossible. Or c'est là ce qu'il faut.

Non dessinés, — non rêvés même, — par les Grecs ou par les Romains, lesquels n'avaient jamais fait ascension jusqu'à des régions pareilles; — non soupçonnés, disons-nous, par Homère et même par Virgile; — des types féminins d'une telle élévation, d'une telle délicatesse, d'une telle pureté de sentiments, n'auraient pas pu davantage être conçus par les grands épiques sanscrits, si ces derniers n'eussent rencontré aux bords du Gange ce qui n'existait aux rives ni du Mèlès ni du Tibre; s'ils n'eussent trouvé dans la société indoue de leur époque les linéaments et les couleurs né-

(*) Parmi les exagérations gracieuses qui faisaient partie du savoir-vivre des cours d'alors, on aura sans doute observé que le roi va jusqu'à traiter sa femme de *dévi*. C'est ainsi que de nos jours même, — les Italiens appellent encore très-bien telle ou telle de leurs Corinnes (Madame Ristori, par exemple) *la diva*. — Ils le font, à la vérité, par enthousiasme artistique; mais autant valait le faire par bienveillante politesse. Mieux peut-être; car dans cette surabondance de courtoisie, les élans de l'égoïsme jouaient un moindre rôle.

cessaires pour composer et peindre de semblables figures. Croire le contraire c'est stupidement oublier que l'homme ne possède point les pouvoirs de l'Auteur suprême, et qu'il ne saurait, comme le Créateur, tirer quelque chose DE RIEN.

Ah! si pour nier que dès Sita quelconques aient vécu, on veut faire pleinement honneur de leur conception au génie de Valmiki; — si, pour dépouiller les Damayanti de leur réalité morale, on veut prétendre qu'elles sont sorties complètes, un beau matin, du cerveau de Vyasa : — on attribue à ces anciens bardes une faculté de production dont aucun être humain n'a jouï. En voulant se débarrasser des faits, on se jette dans les chimères. On se condamne à la nécessité d'imaginer des poètes-dieux, capables de faire jaillir de leur pensée tout un monde, — tout un monde tiré par eux du néant.

De tels inventeurs, pourrions-nous dire, seraient plus étonnants que leurs héroïnes.

23) Mugit en cris plaintifs où le délire éclate.

En sanscrit, rien non seulement de plus coloré, de plus animé, mais de plus noble, que cette métaphore : *gâur vivatséva vatsala*.

Quoique les Romains n'attachassent point à l'idée de la femelle du taureau toutes les sympathies dont se plaisent à l'environner les Indous, — pour qui cet utile animal est un animal béni, et qui, loin d'en éviter la mention, citent avec complaisance la vache dans leurs poésies, pour le moins aussi aisément que nous nommons dans les nôtres le coursier, l'aigle ou le lion : — on ne serait pas embarrassé de traduire en latin l'expression du chantre des exploits de Râma. On dirait à merveille : *ut vitulo clamans orbata juvenca* (*).

Les Français, au contraire, sont ici presque réduits au silence, par suite de cette sévérité dédaigneuse, de cette pruderie de lan-

(*) Ou bien, si l'on n'avait point à observer de règles prosodiques : *ut mugiens juvenca orbata vitulo*, etc.

gage, qui leur interdit dans le style élevé, et surtout en vers, de prononcer le mot *vache*, réputé ignoble chez eux.

Voulant néanmoins, à toute force, laisser subsister trace d'une image si vive et si juste (car rien ne peint mieux le délire des afflictions maternelles que les beuglements longs et douloureux de la vache à qui l'on a ravi son veau), nous avons essayé de faire apercevoir la chose, en l'indiquant du moins jusqu'aux limites du possible. Pour cela, nous avons osé faire MUGIR la mère de Yaznadate, ce qui montre assez aux cris de quel animal ses cris de désolation sont ici comparés.

²⁴) Dis-nous adieu, du moins, avant ton long voyage.

Et la mère qui tient un pareil langage, — l'épouse sur laquelle, en effet, un vieux brahme austère et vénéré s'exprime en termes qui indiquent égard et considération, — n'est autre qu'une simple Soudre, c'est-à-dire qu'une femme de la quatrième et dernière caste ! de la caste dont les Paréyas (Parias) sont une tribu !

Qui ne sent la portée d'une pareille conception !

Non pas que le poète dogmatise, ni qu'il paraisse critiquer ou philosopher. — Inoffensif, calme, patient, — ce qu'on voudra, — il accepte, nous l'avouons, les croyances de son temps ; il ne bat nullement en brèche les institutions de son pays.

Mais comme il saisit le moyen de suppléer à ce qui leur manque ! Mais comme il trouve l'art d'exploiter, d'élargir, la riche veine de bonté qu'elles renferment ! Comme il sait ajouter un précieux couronnement, la tendance *humanitaire*, à ces mœurs déjà si admirablement *humaines* !

Avoir osé faire, du plus intéressant et du plus pur des personnages de son poème, l'enfant d'une mésalliance, — d'une mésalliance énorme, — il y a certes, rien qu'en cela, bien de l'éloquence muette. Qu'est-ce donc d'être allé plus loin, et d'avoir représenté LA MÈRE ELLE-MÊME comme à la hauteur d'un tel fils ? — Franchement, n'était-ce pas tout dire ? Et Valmiki pouvait-il (à moins de se jeter hors des voies qui seules étaient réputées licites pour lui), prêcher plus clairement l'égalité ?

Non pas, il est vrai, cette pleine égalité de rang qui eût aboli tous les privilèges religieux de naissance ; non pas l'entière égalité native des hommes devant Dieu : — l'heure n'était pas encore venue de cette immense réforme., qui fut, au delà de l'Indus, la tâche du bouddhisme (dont elle fait encore la gloire aux yeux de deux cents millions d'Asiatiques) ; — mais l'égalité possible de valeur morale, et par conséquent de droit à l'estime.

Du reste, il n'y a point à s'étonner, de la part de Valmiki, de ce acte de généreuse hardiesse. Le génie est aisément bon, parce qu'il est grand. A lui aussi, avec justice, appartient souvent l'épithète hiératique « *optimus, maximus* (*) ». »

25) Hélas ! qui donc, le soir, dans la Sainte Ecriture,
Avec sa douce voix me fera la lecture ?

Littéral. *Et cujus, proximâ nocte, ego, piam-lectionem (seu piam-meditationem) facientis in sylvâ, audiam mellitam vocem, Sanctum Codicem legentis?*

Pour laisser la couleur du temps et du lieu, force était bien de

(*) Nous avons dit que si les mœurs brahmaniques d'il y a trois mille ans n'étaient pas encore *humanitaires* (conception postérieure), elles étaient déjà *humaines* en un admirable degré. Voir, par exemple, dans le Code de Manou, l'équité, la générosité, la douceur, qui présidaient aux lois de la guerre ; et comparer de telles règles avec celles qui se pratiquaient à la même époque sur le reste du globe.

Il y aurait ignorance, d'ailleurs, à croire que l'antique civilisation indoue, malgré l'extrême distance qu'elle mettait d'une classe à l'autre dans l'échelle des rangs sociaux, fût étrangère au sentiment de la justice pour tous, au désir du bonheur de tous. Dans le premier des trois préambules antiques ajoutés au Râmâyana par les glossateurs primitifs, et où se trouve recommandée la lecture de ce poème, on engage les Soudras même à l'entendre, et qui plus est, à l'entendre « pour s'agrandir. » D'ailleurs, à la célébration de l'*açwamédha*, du rite national par excellence, tout le monde n'assistait-il pas ? On voit Vasichtha lui-même, — lui, en qui la caste brahmanique possède sa plus complète expression, — on le voit, disons-nous (*Adikanda*, XII), faire convoquer à la cérémonie, « et par milliers, » les hommes pieux : brahmanes, kchatriyas, veisiyas « ET SOUDRAS. »

Aurait-il pu en être différemment, au milieu d'un peuple chez qui régnait une ineffable bonté ! une perpétuelle application de chacun au soulagement d'autrui ! une compassion universelle, dont l'exubérance avait besoin de se répandre jusque sur les animaux !

traduire mot à mot *Puṇyam Ćāstram*, c'est-à-dire *Sanctum Codicem, Sanctam Scripturam*.

²⁶⁾ Quand le matin j'aurai brûlé l'encens.

Quoique la combustion des parfums, si fréquente dans la religion des Aryas de la Perse, ne fût pas inconnue chez les Aryas de l'Inde, tel n'était point chez eux l'acte habituel d'offrande liturgique. Ce qu'ils livraient le plus souvent au feu, dans les cérémonies quotidiennes, c'était plutôt des substances grasses : ordinairement du beurre clarifié. Aussi n'avons-nous pas mis dans notre version latine, ce qui nous eût été fort aisé :

Exactis precibus solitis, ac thure cremato,

mais bien *oleoque cremato* (*).

En français, nous avons pu, nous montrant plus faciles, employer le terme ENCENS, et néanmoins ne point tomber par là dans une violation de costume. Pourquoi ? Parce que le mot ENCENS ne signifie pas précisément, comme *thus*, une certaine résine. Terme beaucoup plus général que *thus*, il est la traduction d'*incensum* (chose qu'on allume, *quæ incenditur*). Aussi s'applique-t-il à tout ce qu'on peut brûler en offrande sur l'autel ou devant l'autel ; — voire même, par métaphore, à la louange.

Le beurre liquide des Brahmes n'était pas un *thus* ; pour nos trouvères il n'aurait pas été un OLIBAN ; mais, puisqu'il formait une libation allumée, il était un véritable *incensum*. Par conséquent, en français (au moins *lato sensu* et dans le style poétique), cela constitue un ENCENS.

(*) *Oleo*, avons-nous dit, et non pas *butyro*. C'est que du beurre fondu, employé dans les cérémonies du culte, n'aurait été, aux yeux des Latins, qu'une sorte d'*oleum*, et ne se serait pas appelé autrement dans le style virgilien. Quant au mot précis *butyrum*, il ne se rencontre que chez les poètes de la pleine décadence ; les grands classiques l'ont toujours écarté. Ce terme, trop paysannesque à leurs yeux, leur paraissait sentir « sa fromagerie. »

27) M'assouplira les pieds de ses doigts caressants.

Que l'on n'aille pas apercevoir en ceci les indices d'un sybaritisme dont nos personnages sont à mille lieues.

Pendant certaines parties de la prière du matin, le disciple agenouillé tenait les pieds de son gourou ; c'était une marque de respect pour le maître, et d'adhésion à ses actes liturgiques (*). Or on conçoit avec quel amour la piété filiale de Yaznadate accomplissait ce rite ; et la nuance affectueuse que naturellement il y ajoutait, est ce que fait sentir le vieux père par l'emploi du verbe *hladayati*, réjouir, caresser (**).

28) J'irai, disant les soins que tu nous as rendus,
Mendier pour mon fils le prix de ses vertus.

Depuis le moment où Dasarétas relève l'urne de Yaznadate et se dirige vers la cabane des deux anachorètes, on n'a plus vu figurer, dans ces notes, d'observations qui roulent sur l'art et sur le *faire*, et qui eussent pour sujet la conception ou l'exécution du morceau. On a bien continué à rencontrer, de notre part, des annotations ou gloses diverses, renfermant soit des renseignements historiques et de costume, soit des remarques philologiques ; mais, lorsque l'occasion s'est présentée de généraliser davantage, — de faire, comme on dit aujourd'hui, « de la haute critique littéraire, » — nous avons résisté à l'envie qui nous en prenait ; gardant pour nous, sans les écrire, les phrases qui nous arrivaient en foule sous la plume.

Le commentaire, en effet, n'aurait pu que ressembler plus ou moins à celui que Voltaire se déclarait disposé à mettre au bas de

(*) Il existe de vieilles peintures indoues qui permettent de juger encore comment la chose se passait. Là se voit très bien l'acolyte, tenant ainsi des deux mains, *circumtangens* (sanscr. *parisanspriçan*), les pieds de l'officiant.

(**) C'est à la racine *hlud* qu'appartient l'adjectif anglais *glad*, joyeux, content, satisfait.

toutes les pages de Racine. Mieux valait donc laisser se dérouler sans interruption une suite d'admirables scènes, qui se recommandent assez d'elles-mêmes par leur mérite hors de ligne.

De deux choses l'une : ou le lecteur n'a que de l'esprit et point de cœur, — or, dans ce cas, nulle sorte de professorat ne parviendrait à lui en donner ; — ou bien, comme parle Horace, « quelque chose lui bat sous la mamelle gauche, » — et alors on peut, en silence, le laisser librement juger.

De lui-même, et sans qu'on le guide, il saura bien apprécier cette rare série de paroles ou de peintures éloquentes ; ce magnifique *crescendo* de beautés morales de tout genre : — à commencer par la méprise si dramatique des parents ; par le langage si attendrissant qu'elle leur dicte ; par leur délicieuse crainte de n'avoir pas été peut-être encore assez bons pour leur fils ; — et à finir par l'inspiration suprême du vieux père, désireux de pouvoir rendre à son enfant un dernier service, en essayant d'aller, quand il l'aura rejoint dans la mort, parler et plaider pour Yaznadate, au tribunal même de Dieu. — Dernier trait inqualifiable, qui, venant s'ajouter à tant d'autres, déjà pénétrants, ravissants, déjà beaux jusques à *faire mal..*, achève d'épuiser les forces de la sensibilité, — et par lequel Valmiki, aussi entraînant qu'entraîné, pousse tellement à leur comble les émotions admiratives, qu'il risque, pour ainsi dire, de briser les ressorts de l'âme.

Au résumé, ce long passage sanscrit, pris d'un bout à l'autre (*) est d'une perfection qui *rappelle* (nous ne voulons pas employer d'autre mot) celle des morceaux d'élite les plus justement célèbres. Une telle production, quelque rang précis qu'on lui veuille assigner, figure parmi les œuvres qui, de toute manière, font le plus d'honneur à la nature humaine ; et l'on ne sait pas s'il a été donné à l'art, quelque part ailleurs, de pousser plus loin le touchant, de porter plus haut le sublime.

29) Yagati, Nahoussa, vrais dévots et grands rois.

Nous ne pouvions nous dispenser d'altérer tant soit peu, pour les

(*) Clokas 44 à 80. — De *Tatô'ham* (page 44) à *sahitô gataç* (p. 59).

arranger jusqu'à un certain point à la mode européenne, les deux noms propres, *Yayâti* et *Nahoucha* (*), qu'autrement leur physionomie, trop indoue, aurait condamnés chez les Occidentaux à être passés sous silence. Quoique de cette façon (c'est-à-dire à travers la forme *Yagati*, *Nahoussa*, en français, et *Jagatis*, *Nahussas*, en latin) l'aspect n'en soit encore pas mal extraordinaire, — du moins il devient possible ainsi de faire mention des deux monarques-modèles, qui, célèbres autrefois pour leur piété brahmanique, sont donnés par Valmiki comme exemple des « saints rois » dont un bonheur éternel est devenu la récompense.

Le lecteur trouvera, dans notre version de ce passage, *dévots* au lieu de *saints*. C'est que nous n'aimions pas à répéter, en l'appliquant à d'autres qu'à des personnages chrétiens, ce mot, d'une signification si consacrée, si spéciale, si auguste en Europe, dont force nous avait été déjà, dans l'épisode, de faire usage hors de l'acception positive qu'il a reçue de l'Eglise. Toutefois, à la rigueur, relativement et philologiquement parlant, ç'aurait peut-être été sous la plume d'un traducteur, le mot propre. Moins cependant encore qu'au çloka 82, où l'expression semblerait presque impérieusement réclamée.

Quoi qu'il en soit, *Yayâti* et *Nahoucha* sont qualifiés, par le poète, tout à la fois de *râdjas* et de *richis*; et l'on conçoit qu'il ait employé ce langage. L'Inde, en effet, dans sa manière d'apprécier de tels princes, les avait considérés du même œil dont l'Europe regarda plus tard les saint Casimir ou les saint Ferdinand (**).

(*) Prononcez ici tout à fait à la française la finale de *Nahoucha*; absolument comme dans « il se *coucha*, on l'*effaroucha*, etc. »

(**) En se rendant compte, au point de vue grammatical, de la valeur du composé *râdjarshi* (*râdja-richi*), qui signifie ROI-SAINT, il faut se bien représenter que *saint* n'est pas là une épithète, mais un substantif. De même qu'en réunissant deux noms génériques, on dirait un ROI-PONTIFE, un ROI-MOINE, un ROI-HÉROS, de même Valmiki dit ici, par voie d'apposition substantive, un ROI-SAINT, c'est-à-dire un roi qui est un saint, c'est-à-dire un saint qui exerce la royauté. *Idem rex atque sacerdos*, lit-on quelque part dans Virgile; *idem rex atque sanctus* serait la version littérale de *râdja-richi*.

30) Chastes jusqu'au milieu d'un bonheur légitime.

Comprendre de la simple fidélité conjugale les mérites transcendants indiqués ici, serait commettre un contre-sens. C'est à des vertus moins vulgaires, on ne saurait en douter, que fait allusion le poète chez ces pères de famille irréprochables qu'il signale comme ayant conquis par leur pureté la couronne du bonheur sans fin (*). D'après les termes du sanscrit (*sadara-brahmatcharinas*), il est évidemment question d'hommes qui ont fait plus que s'abstenir d'adultère ; il s'agit d'hommes chastes et réservés,

qui se gossère pudico

More apud uxores, et digno brachmanisantùm.

Maintenant, par quel genre de preuves montraient-ils l'empire de leur âme sur leur corps, ces pudiques maris, qui, selon le grave auteur de la Ramaïde, se conduisaient, dans les rapports conjugaux, κατ' ἠθος βραχμανιζόντων (*juxta morem brachmanisantium*), c'est-à-dire en dignes brahmacharis, en vrais disciples des brahmanes? — Peu importe. S'arrêter à étudier une telle expression, c'est déjà en méconnaître l'esprit ; c'est ne point en respecter assez la parfaite et laconique décence.

Que s'il y a des gens qui insistent, — il faut, pour toute réponse, leur conseiller de lire, soit une lettre du P. Surin, de 1632, au sujet de Madame du Verger, de Marennés (**), soit, plus simplement encore, le chapitre VIII du livre de Tobie.

31) Monte au divin séjour de l'éternel bonheur.

Dans la période poétique que termine ce vers, nous avons été moins concis qu'à l'ordinaire. Il faut quelquefois se faire homme

(*) Conquánia, ainsi employé, n'a rien de moderne, comme on le croirait peut-être : il se trouve dans les épopées sanscrites. « Les pénitents, les ascètes, conquérants du ciel. »

(**) *Lettres spirituelles* du P. Surin, tome II, lettre 129.

de son temps et de son pays ; et même , plus on veut donner à comprendre les sentiments qui furent jadis exprimés dans d'autres langues, plus il est bon de se servir couramment de la sienne et de n'en pas trop déranger les allures. Aussi avons-nous cru devoir accorder ici quelque chose aux besoins d'oreille du public français, et à cette habitude européenne qui ne permet pour ainsi dire pas de concevoir l'existence d'une péroraison sans un peu d'ampleur, de rondeur, et de plénitude oratoire.

Mais, pour cela, nous n'avons aucunement fléchi sur les principes, en ce qui concerne la vérité de reproduction. Développer un peu, n'est point altérer. Rien ici n'a été faussé ; et dans les endroits même qui sont légèrement paraphrasés, on ne rencontrera pas les moindres idées ou étrangères à la nation indoue, ou même simplement postérieures chez celle-ci à l'époque du grand Valmiki. — C'est une vérification qu'il est aisé de faire.

Tantôt notre version est restée littérale, comme dans : « pars sans nous oublier ; » *yahi mad-anudhyatô*. Alors les choses vont toutes seules.

Tantôt elle s'est un peu étendue, afin de s'éclaircir ; mais dans ce cas même, elle n'est pas restée moins fidèle au sens de l'original. Chacun, par exemple, peut reconnaître positivement, dans le sanscrit placé en regard, les « demeures éternelles » (*tân lokân cācwatân*), séjour de ces âmes « vertueuses ou saintes (*çantâ-nâm*) » qui, ayant accompli leurs migrations purgatoires, « n'ont plus à revenir ici-bas (*a-para-vartinâm*), » etc.

Personne de versé dans la lecture des épopées indiennes, ne prétendra que ce paragraphe renferme des additions qui, le moins du monde, en aient changé le caractère. Peut-être est-il un peu phrasé à la moderne, — sa position terminale l'exigeait, — mais l'esprit en est resté antique (*).

(*) Nous venons de parler surtout de la version française. Quant à la traduction latine, les mêmes réflexions s'y appliquent, et tout aussi justement pour le moins. Le dernier vers, par exemple, est traduit avec une fidélité prodigieuse :

Tân lokân, mad-anudhyatô, yahi, putraka, cācwatân.
Hosce locos, filii, nostri memor, ito perennes.

C'est absolument littéral. Pas un seul mot d'ajouté, de retranché ni de changé.

3^a) Tout, par un ordre sage, était réglé d'avance.

Il y aurait grave méprise chez les lecteurs, s'ils allaient, l'esprit rempli d'idées préconçues, chercher ici un sens qui impliquât le fatalisme.

Que les peuples indous n'aient pas été, plus que tant d'autres, à l'abri des envahissements de cette funeste doctrine, — Valmiki du moins en est demeuré exempt; elle n'a point infecté la Ramaïde.

Là, quand il arrive parfois que l'on mentionne la destinée, fût-ce comme irrésistible, ce n'est jamais comme entravant la spontanéité ni la responsabilité humaine. Là, celui même qui semble « aveuglé par le sort » (*deiva-mohitas*), ne l'est que par l'entraînement de ses passions, et ne peut accuser que lui s'il devient *ajitendriyas*, c'est-à-dire s'il arrive à manquer d'empire sur lui-même. Partout le libre-arbitre des individus demeure entier, avec les mérites ou démérites qui en résultent.

Une fois, l'un des personnages du poème, Trisancou, dominé par sa mauvaise humeur, semble dire que le monde est livré au destin, et que les efforts de la volonté et de la vertu n'y changent pas grand'chose; mais cette bouffée de dépit ne saurait être prise au sérieux. C'est si bien la passion seule qui en est cause, que Trisancou lui-même ne tarde pas à s'en dédire. Presque à l'instant, il supplie Visvàmitra de daigner, par l'efficacité de ses prières et de ses mortifications, l'aider à surmonter la destinée, que tout-à-l'heure il dépeignait comme invincible (*).

Ailleurs, il est vrai, on rencontre un exposé plus formel et plus froid de la doctrine du fatalisme, — mais qui, loin de donner lieu à aucun reproche contre l'auteur de la Ramaïde, doit se tourner pour lui en sujet d'éloge éclatant. — Dans quelle bouche, en effet, se trouve-t-elle placée, cette savante négation de la liberté et de la responsabilité des actes humains? Dans la bouche d'un faux sage,

(*) RAMAY. *Adikanda*, 60.

que le poète qualifie nettement d'athée, et dont le héros de son épopée, Râma, rejette avec horreur les conseils de morale comode (*). Rien, justement, ne confirme mieux qu'un tel passage (on pourrait dire qu'un tel *morceau*) les nobles et fermes convictions de Valmiki sur l'article du libre-arbitre.

Ceci n'empêche pas que dans le *Râmâyana*, tout comme chez nous, on ne montre derrière les événements le doigt de la Providence ; — d'une Providence souveraine, disposant d'avance toutes choses selon des lois mystérieuses qui font régner un ordre général au milieu de l'exercice des volontés particulières ; — le doigt, disons-nous, d'une Providence active et bonne, sachant à merveille (sans préjudice des punitions ou récompenses futures) tirer de ce monde le bien du mal, avec une adorable sagesse.

⁵³) Le corps divinisé qui déjà plane en haut,
Image rayonnante, ainsi parle ; etc.

Par un fait philologique assez rare, mais qui n'est pourtant pas la seule exception de son genre, les termes de l'auteur ancien sont copiés plus exactement ici en français qu'en latin. Là, en effet, nous nous sommes bornés à dire :

Jam corporis umbrâ

Divinâ gaudens.

Or, c'était nous attacher à la pensée plutôt qu'à la parole ; car *divina corporis umbra* ne répond pas au mot-à-mot, tandis que cette locution rend tout à fait l'idée qu'avait eue Valmiki. Au contraire, l'expression *divya-vapus*, que par un vrai luxe de fidélité poétique nous avons littéralement reproduite en français, — « corps divinisé, » — n'était, de la part du barde sanscrit, qu'une simple métaphore. En réalité, selon l'épopée valmicienne, il n'est pas censé y avoir transformation et glorification de la dépouille mortelle de Yaznadate ; car, pendant ce temps, elle

(*) RAMAY. *Ayodhyakanda*, 116.

continue de rester à terre, comme le prouve un hémistiche formel du texte (*).

Il ne s'agit probablement pas non plus de son âme, dont le sort paraît avoir été fixé dès l'instant de la mort; du moins si l'on adopte là-dessus l'opinion de Dasarétas, lequel, dans son discours au vieux brahme, la regarde comme déjà « montée au ciel : » *divam gatas*.

Qu'est-ce donc, au fond, que ce qui est réputé avoir lieu ?

Un fait de nature intermédiaire, — moitié spirituel, moitié corporel, — adapté aux besoins des assistants. Un phénomène appartenant à l'ordre de ceux auxquels un livre récent, déjà célèbre, donne le nom de « manifestations fluidiques des Esprits. »

Ce qui se montre ici, selon Valmiki, ce n'est ni le corps de Yaznadate, ni précisément son âme; c'est son IMAGE. Ce qui s'opère, c'est une APPARITION : prodige que l'Homère indou nous présente comme ayant été permis d'en haut pour deux motifs : pour consoler les infortunés parents du jeune homme, et puis pour justifier, devant eux et devant le Prince, les voies secrètes de la Providence.

⁵⁴) Le brahmane s'adresse en langage effrayant.

Quelques lecteurs seront peut-être étonnés de ceci, le regardant comme un retour de sévérité inattendu, difficile à concilier avec la largeur du pardon accordé. Rien de plus compatible cependant, et la moindre réflexion devra suffire pour bannir de chez eux la surprise.

Dasarétas, au fond, s'en retourne absous. Il vivra; il montera sur le trône; il jouira d'un règne long et heureux, qui ne laissera

(*) Hémistiche α du çloka 92. — La preuve est formelle, disons-nous, si ce passage mentionne vraiment le lavage du cadavre. L'argument est moins concluant s'il n'est question là que du rite de l'eau funèbre, car on pouvait la donner à l'intention des morts et en leur absence. A la rigueur donc, il n'est pas impossible de se représenter le corps comme disparu; mais d'autres raisons, trop longues à expliquer ici, doivent faire écarter cette hypothèse.

que de bons souvenirs. Ce n'est pas tout : il obtiendra plus tard, en qualité de roi juste, pieux et mortifié, la félicité céleste (*).

Seulement, sa mort, — laquelle ne sera ni funeste et sanglante, ni humiliante, ni même physiquement douloureuse, — sa mort sera couverte d'un sombre voile de tristesse, par les regrets de l'absence d'un fils chéri. Encore celui-ci n'aura pas été tué, comme le fut Yaznadate, mais simplement exilé de la maison paternelle.

Y a-t-il rien de plus juste? de moins rigoureux? Et le talion providentiel pouvait-il s'exercer sous des formes plus adoucies?

Après tout, nous sommes élevés, en Europe, dans des doctrines qui doivent rendre très-naturelles à nos yeux cette dramatique conception. Ne nous est-il pas enseigné que par la remise de la *coulpe* on n'est point totalement dispensé de payer la *peine*?

Mais Dasarétas, dira-t-on peut-être, est innocent, n'ayant pas su ce qu'il faisait.

Quelle erreur!

Innocent de crime réfléchi : oui, sans doute ; mais d'imprudence et de témérité, non pas. Il avait cédé avec précipitation, avec fougue, aux entraînements d'une PASSION : de la passion de la chasse. Quel si grand besoin avait-il de tuer un animal? de le tuer en hâte et dans les ténèbres?

Lui-même, au reste, en convient dans son récit. Il avait, dit-il, lancé la flèche avec ardeur et déraison, en homme « non maître de ses sens (**). » Et dans le fait, pour peu qu'il eût essayé le moindre effort pour se modérer, à l'instant il aurait compris que l'on ne doit pas tirer sans savoir sur quoi l'on vise. Dasarétas donc, bien qu'ayant des droits à l'indulgence, n'est point exempt de reproches, beaucoup s'en faut.

Du reste, selon les règles d'Aristote, c'est là justement la meilleure combinaison pour l'art. Des antécédents mitoyens, où le bien se trouve mêlé d'un peu de mal, sont ceux qu'il nous est le plus avantageux de rencontrer chez un personnage de tragédie, quand nous

(*) Voir son apparition, au dénouement du poème, après la prise de Lanka.

(**) Voir le çloka 18.

avons à le représenter tombé, dans l'infortune ; car alors (ceci est une remarque esthétique des Grecs) les spectateurs peuvent tout à la fois et plaindre le héros malheureux, qui ne leur semble pas indigne d'intérêt, et ne se sentir néanmoins aucunement tentés de murmurer contre le Pouvoir céleste qui le frappe.

35) L'ambrosie, aliment de l'immortalité.

Epousant d'abord le terme du texte, nous avons, de premier instinct, formulé ainsi notre vers :

L'amrita, l'aliment de l'immortalité.

Mais tant d'exactitude était superflu. Au fond, puisque la langue française possède le mot *ambrosie*, quoiqu'elle le détourne un peu de sa valeur étymologique, — il y avait convenance de notre part à l'employer, en le ramenant à son acception primitive.

Amrita (ou *amarta*, si l'on considère ici le *ῥ* ou *ῥi* comme un *ar*), c'est littéralement l'ambrosie ou ambrosie ; en latin, *ambrosia*, copié du grec *ἀμβροσία*, lequel est une forme adoucie du primitif *ἀμβροτία*, ou plutôt *ἀμροτία* (*ἀ-μροτία*).

Seulement à cause du *b*, qui s'est introduit par euphonie dans le mot AMBROSIE, mais qui le défigure, — car il faudrait dire AMROSIE (OU mieux encore, AMROTIE), — son étymologie ne nous frappe plus ; tandis qu'en sanscrit elle saute aux yeux (*).

Là on voit, à n'en pas douter, ce que signifie cet aliment légendaire et symbolique, puisque l'IM-MORTALITÉ se trouve écrite dans les lettres de son nom même.

(*) A proprement parler, le *b* n'est pas ici épenthétique, comme on le croirait. Il a été amené d'abord en remplacement de l'*m* ; les Grecs n'ayant dit *brotos* (ou *vrotos*) que par la difficulté qu'ils éprouvaient à prononcer *mrotos* (comme nous lorsque nous avons substitué *marbre* à *marmre*). Mais, sitôt qu'une voyelle initiale, venant s'ajouter devant *brotos*, leur a fourni pour la voix un point d'appui, ils ont rappelé de l'exil l'*m* étymologique banni. Seulement, ils ont laissé subsister par surabondance le *b*, tandis que celui-ci, dès lors, aurait pu sans inconvénient disparaître. Voilà comment, au lieu d'*ἀμροτός*, on a refait *ἀμβροτός*, mot déjà préférable sans doute, mais qu'il aurait encore mieux valu écrire *ἀμροτός* sans *ε*, c'est-à-dire *ἀ-μροτός* (*im-mortalis*).

Celui-ci se compose, en effet, 1° du verbe *mri*, *mar*, *mor*, etc., qui, dans une cinquantaine de langues, d'origine aryane, a signifié ou signifie encore MOURIR ; et 2°, de la négation essentielle ou absolue, laquelle, en sanscrit comme en grec, s'exprime par un *a* initial, bien connu sous le nom d'*a* privatif (*).

³⁶) Son âme en gémissant s'exhala dans les airs.

Il va sans dire que Dasarétas n'exhale ici que ses *prāṇān*, ses esprits vitaux, son dernier souffle : en bon latin des temps classiques, *animam*, et non point *animum*. Quant à SON AME dans le sens réel et spiritualiste (épictétique, chrétien, musulman, etc.), on doit comprendre par tout ce qui précède, — et d'ailleurs nous l'avons positivement dit (note 32), — que le poète indou n'avait garde de vouloir la représenter comme se dissipant dans l'atmosphère. Entre Valmiki et les matérialistes, il y a des milliards de lieues.

Si donc notre vers est juste (et il l'est au point de vue de l'art), c'est uniquement en ce que, moulé sur les formes antiques et conçu dans le style quasi-virgilien, il présente sous l'aspect littéral, aux rhétoriciens, le *tatyāja prāṇān*, l'*animamque reliquit*, et laisse momentanément reparaitre la vieille acception primitive d'*anima*, laquelle a laissé en français des traces, même à présent subsistantes (**).

(*) Il existait, chez les tribus conquérantes descendues de l'Arie vers le Gange, une légende immémoriale sur l'origine de l'ambrosie : substance réputée jadis produite comme une sorte de beurre, lors du barattement de la mer par les Génies souras et asouras. Tout poëme épique étant un faisceau des vieilles traditions nationales, rassemblées et embellies, Valmiki ne pouvait guère se dispenser d'enregistrer sans contrôle celles de l'Inde, comme a fait Homère pour celles de la Grèce et Virgile pour celles de l'Italie ; aussi la fable relative à l'origine de l'*amrita* se trouve-t-elle insérée dans la Ramaïde, ainsi que vingt autres légendes populaires également peu intéressantes. Or il y a des cas où, sans méconnaître ce qu'ont d'impérieux de tels usages, — vents irrésistibles qui règnent dans un certain état de l'atmosphère, — on déplore que des hommes de génie aient été contraints d'y céder. On s'afflige, par exemple, de voir un auteur sublime, tel que le grand Valmiki, accorder place dans son poëme à ce mythe insignifiant et bête, où ne perçait aucune allégorie qui valût la peine d'être conservée.

(**) On dit encore l'*âme* d'un soufflet, d'un orgue, etc.

Malgré cela, et quoique la plus haute des autorités religieuses ait consacré cette marche progressive des significations, devenues diverses, en élevant *anima* (souffle) jusqu'au sens d'*animus*, — de façon que le théologien n'ait plus été obligé de dire, comme Pline le jeune, *æternitas animorum*, mais ait pu, par la suite, sans commettre une faute, dire *æternitas animarum*, ce qui aurait signifié dans l'origine « l'éternité des souffles » ; — malgré cela, il y a des lecteurs tellement inattentifs, que nous eussions peut-être bien fait, nous dit-on, de mettre (quoique ce fût employer une locution moins archaïque, moins poétique, moins épique) :

Son *souffle* en gémissant s'exhala dans les airs.

Alors, qui que ce soit, fût-ce un nigaud, n'aurait pu se méprendre sur la pensée de Valmiki. .

A la bonne heure. Mais quels sont donc les lecteurs, — si étourdis qu'on veuille les supposer, — qui pourraient se tromper à tel point au sujet des doctrines de ce grand poète? Impossible de garder le moindre doute sur son spiritualisme net et carré, lorsque l'on vient de lire sa magnifique tirade sur la récompense des Bienheureux (*) et les consolantes paroles qu'il prête à l'âme glorifiée du jeune défunt (**).

Nous voici arrivé au terme de l'épisode, et l'on voit combien la clôture en est placide. Une fin si douce et si peu saillante ne serait pas dans notre goût, dans notre manière, à nous autres Modernes ; car nous aimons toujours à terminer par quelque trait de vigueur. Mais chez les Anciens, c'était l'inverse.

Qu'on lise les psaumes de David, les odes de Pindare, — celles même d'Horace, homme pourtant de mœurs et d'inspirations bien postérieures, mais qui, dans ses productions lyriques, avait voulu suivre les traces du chantre thébain ; — et l'on verra que

(*) Çlokas 81-85.

(**) Çlokas 89 et 90.

souvent, qu'habituellement, la fin de leurs morceaux en est la partie la moins forte.

Il semble que les poètes primitifs aimassent à imiter en cela la nature. Ne voyons-nous pas le soleil, lors de son coucher, ne répandre qu'une lumière douce et qu'une chaleur tempérée ? Tel est le spectacle qu'ils présentent aussi, ces astres littéraires des vieux âges ; et d'ordinaire, le cours de leurs plus belles œuvres va s'affaissant, — pour aller finir sans éclat, quoique non sans gloire, dans la pourpre d'un couchant tiède et doré (*).

(*) Quoique non pas sans gloire. Chose curieuse à ce sujet : les Grecs modernes disent que le soleil *régne* (βασιλεύει) pour signifier qu'il se couche, et ils appellent son coucher sa *royauté* (βασιλευμα).



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

ERRATA.

Page 126, ligne 12 et 13. Tirer *de* ce monde le bien du mal.

Lisez : Tirer *dès* ce monde le bien du mal.

— 147, — 12. *D'entre les néants*; lisez : *parmi les néants*.